









BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.º d'inventario *1587. 1657*
Sala *Grande*
Scansia *26* Palchetto *3*
N.º d'ord. *A 6*

Palat. XIV 16

(4)

ŒUVRES

DE

M. DE LA HARPE.

TOME QUATRIÈME.

1932

... ..

• *Journal of the American Medical Association*, 1990; 263: 1001-1002.

582045

Œ U V R E S
D E
M. DE LA HARPE,
D E
L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
NOUVELLEMENT RECUEILLIES.
T O M E Q U A T R I È M E.

ÉLOGES ACADEMIQUES,
DISCOURS ORATOIRES, &c.



A. P A R I S,
Chez PISSOT, Libraire, Quai des Augustins.

M. D C C. L X X V I I I.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



DES MALHEURS
DE LA GUERRE,
ET DES AVANTAGES
DE LA PAIX,
DISCOURS

QUI A REMPORTÉ LE PRIX
au jugement de l'Académie Française, au
mois de Janvier 1767.

Humanum paucis vivit genus. Lucan.

UN Anonyme a fait remettre à l'Académie , au mois de Mars 1766 , les fonds nécessaires pour une Médaille d'or , destinée à celui qui , au jugement de cette Compagnie , aurait le mieux traité le sujet suivant :

Exposer les avantages de la Paix, inspirer de l'horreur pour les ravages de la Guerre , & inviter toutes les Nations à se réunir pour assurer la tranquillité générale.

Ce prix a été adjugé à la Pièce N°. 17 , qui a pour devise ,

Humanum paucis vivit genus.

& dont l'Auteur est M. de la Harpe.

P A R M I les autres pièces qui ont concouru, il s'en est trouvé une qui a fait regretter à l'Académie de n'avoir pas de second prix à lui donner. Un nouvel Anonyme, instruit de cette manière de penser de l'Académie, lui a fait remettre les fonds nécessaires pour une autre Médaille. En conséquence elle a adjugé le second prix à la pièce N°. 1, qui a pour devise,

*Pax omni anteferenda bono, quæ scilicet omnem
Exuperat sensum, & grato sale condit amara.*

& dont l'Auteur est M. Gaillard, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.



DES MALHEURS
DE LA GUERRE,
ET DES AVANTAGES
DE LA PAIX.

JE ne viens point après tant de siècles redire aux humains qu'ils sont faits pour s'aimer, que l'esprit de paix & de bienfaisance est la perfection de leur nature. Ces vérités sont gravées dans leur ame, & l'empreinte en est éternelle. Les Nations réunies par les Loix ont compris plus que jamais, combien ces sentimens de fraternité, imprimés en nous par le Créateur, sont nécessaires pour la félicité commune. Si elles sont encore entraînées à ces théâtres de carnage qu'on appelle les champs de la gloire, ne les en accusons point : elles suivent le mouvement involontaire qui leur est donné par une puissance supérieure ; elles le suivent

en gémissant. C'est donc à ce petit nombre d'hommes à qui le Ciel a partagé la Terre , qu'il faut adresser nos plaintes & nos réflexions. C'est en vain qu'ils allèguent pour leur excuse l'intérêt même de leurs Peuples & la nécessité de les défendre. Détruisons tous ces vains prétextes qui ne trompent personne & qui ne les trompent pas eux-mêmes. O ! vous , hommes qui êtes Rois , & ce premier de vos titres est aussi le plus beau , ne dédaignez pas de m'entendre ; je plaide devant vous la cause de l'humanité , de l'humanité qui placée entre le Trône & le Ciel , étend ses bras vers tous les deux , & demande à l'un justice & vengeance quand elle est opprimée par l'autre.

Serait-il vrai , comme on la prétendu , que les hommes fussent condamnés à désirer toujours la Paix & à la voir troubler sans cesse ? Serait-il vrai que toutes les maladies morales du genre humain fussent également incurables , malgré le temps , la réflexion & l'expérience ? Il est à propos , avant tout , de repousser cette opinion triste & injurieuse , & de prouver que la Paix dont nous allons nous entretenir n'est pas un trésor chimérique. Nous jetterons les yeux à regret & en frémissant sur cet horrible assemblage de tous les maux & de tous les crimes , la Guerre. Le tableau des douceurs

de la Paix nous offrira des consolations & des espérances. Ce sujet est usé sans doute ; mais est-il question de la vaine gloire de dire des choses nouvelles ? Il s'agit de rappeler des vérités connues, mais peut-être trop peu senties ; & nous ne sommes point obligés de mettre de bornes à nos plaintes, tant qu'on n'en mettra pas à nos maux.

P R E M I E R E P A R T I E.

C'est une grande question, sans doute, de savoir à quel point le monde politique est perfectible. C'est un grand ouvrage que l'examen de ce qu'il peut acquérir & de ce qu'il peut perdre. Il est peu d'hommes capables de parcourir la sphère des possibilités morales, & toutes les fois que le génie a annoncé des choses grandes & nouvelles, la médiocrité qui ne voyait rien, a prononcé que le génie ne devait pas voir.

Les progrès du genre humain ont été lents en tout genre ; cependant les siècles ont enseigné son ignorance & commencé l'ouvrage de son bonheur. Qui osera marquer le dernier degré de perfection où il puisse parvenir ? Qui osera lui dire comme le Créateur a dit à la Mer, tu t'arrêteras ici ?

Ne soyons point si téméraires , attendons tout de ce premier des Maîtres , le Temps. C'est à la Philosophie de préparer & de hâter l'époque d'un heureux changement. Tandis que les hommes la calomnient & la persécutent , elle médite en secret leur bonheur , elle jette continuellement sur la terre des semences utiles , qui souvent foulées aux pieds par la génération présente , ne sont cependant pas étouffées , & mûrissent obscurément pour les générations futures. Les esprits réveillés & agités par elle ont essayé toutes leurs forces & tendu tous leurs ressorts. Le but commun de tous est l'amélioration de l'espèce humaine. Osons croire que leurs efforts ne seront pas absolument stériles , & ne désespérons pas du genre humain.

Si nous jettons un coup d'œil sur l'état actuel des Nations & sur les nombreuses secousses qu'elles ont éprouvées , nous aurons encore un motif d'espérance. Peut-être le temps des grandes épreuves est-il passé pour nous ; peut-être avons-nous parcouru la route de ténèbres qui devoit nous conduire à la lumière. Après ces siècles de ravage & d'anarchie , où les peuples conquérans mêlés avec les peuples esclaves , se heurtaient avec fureur des deux bouts de l'hémisphère , se pressaient , se refoulaient tour

à tour & se précipitaient les uns sur les autres ; après ces temps plus horribles , où le glaive des Pontifes & le glaive des Césars tournés l'un contre l'autre , remplissaient l'Europe de sang ; de crimes & de scandales ; enfin après le règne sanglant & abominable du Fanatisme , dernier fléau tombé sur l'Univers , est-il donc impossible que la paix & l'union des peuples commence à expier tant de forfaits aux yeux de l'Etre Suprême , qui dans ces temps déplorables fut d'autant plus outragé , que son nom était par tout gravé sur les poignards & prononcé dans le carnage ?

Des jours plus sereins ont succédé à ces jours orageux ; la constitution des Empires paraît plus stable & plus affermie qu'elle ne l'a jamais été. L'Europe forme aujourd'hui un corps de peuples à-peu-près également policés , également instruits de leurs forces & de leurs intérêts respectifs , également versés dans cet art de détruire , qu'on nomme art militaire , & dans cet art de tromper , qu'on appelle politique. C'est de cette partie du monde , dont l'influence est si puissante sur les autres , qu'il doit être question dans ce Discours. Il est des peuples à qui nous ne pouvons l'adresser. L'époque des lumières n'est pas la même pour tous. Plusieurs ne sont pas encore à notre siècle. Le

despotisme & la superstition sont des principes destructeurs qui agissent sans cesse. La Guerre & la Paix sont indifférentes à des esclaves abrutis, & nous faisons, sans y penser, l'éloge de la Philosophie, en trouvant que les Nations chez qui elle est encore inconnue, ne sont pas à portée de recevoir la Paix & le bonheur.

L'Europe a souffert assez de la guerre pour avoir appris à la détester. Il faut cependant entrer dans le détail de tous les malheurs qu'elle traîne à sa suite. Le sentiment profond de nos maux peut seul nous donner l'énergie nécessaire pour y chercher des remèdes. Cette horrible maladie des Nations est si ancienne & si commune, que ses symptômes & ses effets ne nous épouvantent pas assez. On n'est pas assez effrayé de cette rage universelle. Si l'Univers avoit toujours été en paix, & qu'il arrivât une fois que deux Nations s'assemblaient en armes l'une contre l'autre, & s'égorgeaient en bataille rangée, cet événement étonnerait la terre entière ; il serait transmis à la postérité comme une époque à jamais exécrationnable, comme un monument extraordinaire de fureur & de démence. Mais quand nous trouvons dans les annales du monde le récit des destructions & des meurtres, nous lisons l'histoire de nos crimes, & nous n'avons pas le droit de nous indigner de nos pères.

Il serait inutile de rapprocher ici sous nos yeux ces tableaux de carnage & de défoliation, & toutes les horreurs des combats. Ces peintures devenues vulgaires, ne nous touchent plus, & l'humanité semble familiarisée avec l'image de la destruction. Il est des maux de tous les momens qui la frappent davantage. Il y a un état de détresse qui l'accable, un état d'abjection qui l'humilie, un genre de pertes qui fait long-temps saigner notre ame, & qui laisse des plaies cruelles & profondes; & ce sont tous ces malheurs que la guerre produit par contre-coup. Tous les ordres d'un Etat gémissent plus ou moins de ce fléau. Le peuple, (je commence par cette partie, la plus respectable puisqu'elle est la plus malheureuse) le peuple, qui même dans des jours d'abondance & de paix ne mange qu'au prix de ses sueurs le pain de l'indigence, le peuple crie que la guerre lui enlève la moitié de cette subsistance modique & pénible. En vain dans ces jours consacrés à la joie & aux fêtes, où l'Etat célèbre des victoires, tandis qu'une partie de ses enfans pleure le sang qu'elles ont coûté, en vain voyez-vous alors le peuple se livrer aux transports de sa grossière allégresse; cette ivresse n'est pas longue. La nuit est à peine passée, & le jour qui en

se levant le rappelle à sa misère, le voit gémir de sa joie vaine & trompeuse. Que dirons-nous de ces hommes si bienfaisans qui savent tirer de la terre notre nourriture, & à qui nous arrachons quelquefois la leur? Combien la guerre leur est funeste! La malheureuse nécessité de subvenir aux frais qu'elle entraîne, & d'avoir de l'or pour payer le sang, se fait sentir sur-tout à l'indigent Cultivateur. Peut-être pourrait-on croire que celui qui nourrit l'Etat devrait être dispensé de payer encore pour le défendre.

» Que voulez-vous de moi, pourrait-il dire si son état lui permettait d'élever la voix. » Que

» me demandez-vous? Que ceux que le hazard

» fait riches, ceux qui le sont devenus par leurs

» travaux, donnent une partie de leurs biens

» pour être dispensés de les défendre, la raison,

» la justice semblent l'ordonner. Mais moi qui

» n'ai que mes bras, & qui les emploie pour vous

» depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher;

» moi qui après vous avoir préparé l'aliment

» le plus pur, subsiste à peine de l'aliment le

» le plus grossier; pourquoi faut-il que vos

» exactions importunes soient aussi à craindre

» pour moi que les ravages de l'ennemi? Je

» donne mon existence entière à la patrie. Je

» suis celui de ses enfans qui lui coûte le moins.

» Est-ce donc à moi qu'elle doit ôter le plus? »

De ces efforts extraordinaires que toute guerre exige , de ces subsides multipliés dont le fardeau écrase la partie la plus pauvre des Etats , de ces opérations de Finance qui produisent quelques fortunes monstrueuses & une pauvreté générale, de ces ressources que le malheur rend nécessaires , & qui sont pires que lui , de la perte de ces trésors égarés hors d'un royaume , ou accumulés chez quelques heureux Calculateurs , enfin de ce détail immense de désastres particuliers qui échappent & qui se perdent dans le tableau des disgrâces publiques , naît cette langueur secrète , cette maladie interne qui mine & consume les plus grands Etats de l'Europe , & c'est le principe de cette maladie qu'il faut chercher à détruire. Chacun a proposé son spécifique. Mais il en est un sans lequel ils seront tous inutiles. C'est la Paix. Tracez des plans d'administration & d'économie , la trompette va sonner & tout sera détruit.

Mais parmi ceux qui se plaignent de la guerre , s'il en est dont les plaintes aient encore le droit de nous intéresser , ce sont sans doute les Commerçans. La guerre arrache de leurs mains les fruits de leur louable industrie , elle arrête le cours de leurs grandes entreprises , elle enchaîne l'activité de leur génie , elle tarit cette mer de richesses qui par un flux & reflux continuel ré-

pand l'abondance dans toutes les parties du monde, & porte en tribut à chaque Nation ce que toutes les autres ont vu naître dans leur sein. Les travaux sont suspendus, & l'émulation s'arrête. Ces vaisseaux chargés de trésors, qui voguaient librement sur les mers, ne se rencontrent plus que pour tonner les uns contre les autres, pour se heurter & s'écraser. Les asyles même du commerce sont détruits, & cette destruction, souvent funeste à tous les partis, est chantée comme une victoire.

Quand les Peuples sont malheureux, croirons-nous que leurs maux soient étrangers à leurs Maîtres ? Croirons-nous que la guerre qui accable une Nation, n'accable pas le Monarque, & qu'il ne gémissé pas du mal qu'il a fait, ou du mal qu'il n'a pu éviter ? Ne soyons point injustes, & ne calomnions point les Rois. Il est vrai que leurs yeux ne s'abaissent pas assez souvent sur les misères publiques. L'image du malheur est éloignée de leur Trône, & leur grandeur les défend contre la pitié. Mais lorsque les disgrâces se multiplient, lorsque la détresse augmente avec le danger, alors la voie de l'infortune pénètre au fond de leur palais, & leur cœur en est troublé. Alors dans le silence de l'orgueil & de l'ambition, ils sentent plus vivement tous les maux qu'ils

avaient à peine entrevus , & le fardeau de toutes les destinées se place & s'appesantit sur eux. C'est dans un pareil moment qu'un grand Roi oublia trente ans de triomphes & de prospérités , s'oublia lui-même , pour ne se souvenir que de son peuple. Il s'humilia devant des Nations qu'il avait foulées aux pieds , il descendit du faite de sa grandeur , d'où il avait insulté à l'Europe vaincue , il demanda à ses ennemis la paix que son peuple lui demandait à lui-même. Il était beau sans doute , s'il n'avait pu les fléchir ni les vaincre , d'aller s'enfouir avec les Français sous les ruines de son Empire , & ce dessein qu'il conçut était digne de sa grande ame. Mais on doit le trouver encore plus grand peut-être dans ce dépouillement de sa fierté où le réduisit son amour pour ses Sujets. On doit aimer ce sacrifice de l'orgueil fait à l'humanité : aller combattre & mourir était d'un Héros , supplier pour son peuple était d'un Roi.

C'est un exemple aussi éclatant qui doit parler à tous les Souverains. C'est Louis XIV. qui a droit de leur dire que la seule gloire qu'ils ne puissent pas perdre est celle de rendre leurs Sujets heureux. C'est la voix de leurs Sujets qui les jugera ; c'est elle qui apprend au Sage ce qu'il doit penser d'un Prince , & le

Sage le redit à la postérité. Il ne consulte ni les panégyriques, ni les satyres, ouvrage de l'intérêt & de la haine; il va trouver le laboureur sous la hute; il lui parle de son Roi; & l'impression seule que produit ce nom sur le visage de l'homme simple & rustique, est la renommée du Monarque.

Nous avons vu que depuis la cabane jusqu'au Trône, tout était frappé du même fléau. Il faut pourtant excepter quelques personnes qui ne s'en plaignent point; & ce sont celles pour qui la guerre est un objet de commerce, & n'est jamais un danger; qui dans les camps où doit régner la noblesse d'ame avec la valeur qui en est la suite, n'apportent que le talent du calcul; qui savent évaluer un désastre public, connaissent tout le prix d'une déroute, & après une campagne malheureuse, n'ont rien à souhaiter qu'une plus malheureuse encore. Au sortir d'une guerre qui aura ruiné cent mille familles, vous voyez ces hommes avides se retirer avec leurs trésors dans des palais superbes, comme on voit les oiseaux de rapine se retirer dans les roches avec leur proie. C'est là, c'est dans ces demeures somptueuses, que sont entassées les dépouilles des peuples. Là ont été portées les richesses des armées. Voilà pour quels hommes la guerre est désirable

table, & c'est prouver encore qu'elle est horrible pour les autres.

Qui donc faudra-t-il accuser de tant de maux ? Qui peut avoir reçu le droit affreux de donner le signal des meurtres & des ravages ? Ah ! c'est ici qu'il faut gémir. Ce sont ceux même à qui le dépôt de la félicité publique a été confié, qui répandent la désolation sur l'Univers. Il faut des mains royales pour ébranler ces portes terribles du Temple de la Guerre, qui, si nos vœux étoient exaucés, demeureraient à jamais fermées. Arrêtons-nous un moment sur cette effrayante vérité. Est-ce là ce que nous avons recueilli de tant de loix ? Est-ce là l'ouvrage de tant de siècles, le chef-d'œuvre de la société perfectionnée ? Et l'homme, qui dans les forêts mourait du moins à son gré, n'a-t-il rien reçu de tant d'institutions sociales & politiques, que des Chefs pour le conduire à la mort ?

O Philosophes ! O vous tous, amis de l'humanité, pleurez. Le genre humain est le jouet de ses Maîtres. Mais, s'il en faut croire le cri de la raison, le cri de la nature, toute administration a dû avoir pour but le bonheur du plus grand nombre. Par quelle fatalité, par quel renversement de l'ordre naturel a-t-on

toujours travaillé à faire un homme puissant entouré de malheureux ?

Sadi raconte qu'un Prince alla trouver un Sage dans sa retraite , & lui dit , *Donne - moi un bon conseil. O Roi !* répondit le Sage , *souviens-toi que le Pasteur est pour le Troupeau , & non pas le Troupeau pour le Pasteur. Voilà la leçon des Souverains. Peu l'ont apprise , ou beaucoup l'ont oubliée.*

Lorsque le Philosophe fouille les annales des siècles, il a pitié du genre humain. Il voit que d'un petit nombre d'hommes qui regnent à côté des Trônes , dépend le sort des Empires : Il voit le monde livré à des Maîtres subalternes, quelquefois ses bienfaiteurs, & trop souvent ses tyrans. Il voit qu'au siècle dernier un Ministre plongea l'Europe dans une guerre affreuse , pour se rendre nécessaire à son Roi. Le cœur se soulève à cette idée. L'Europe fut donc inondée de sang , afin que ce Ministre trompât plus longtemps son Maître ! Ce n'étoit pas ainsi que pensoit le grand Sully, lui qui , lorsqu'il eut repris à force de valeur ce que l'Espagne avoit enlevé à la France à force d'artifice ; lorsqu'on eut soumis la Bretagne & dompté l'orgueil de Philippe second , se crut trop heureux de conclure ce fameux traité de Vervins, plus utile à la France que jusques-là

ne l'avaient été ses victoires. Il est des temps malheureux, où la Paix, sans rapporter d'aussi grands avantages, pourrait être aussi glorieuse pour le Ministre qui la conclûrait, si de longs malheurs & des pertes nombreuses la rendaient absolument nécessaire; si l'on ne faisait que les moindres sacrifices possibles à un ennemi vainqueur & acharné; si l'on arrachait de ses mains la plus grande partie de ses conquêtes; & surtout si, pour la première fois, c'étoit un homme chargé du glaive de la guerre & du ministère des combats qui se fût rendu le négociateur de cette Paix, & le bienfaiteur de son pays. *

Puissent les Arbitres des Royaumes être toujours remplis de pareils sentimens ! S'il en étoit un seul disposé à prêter l'oreille aux instigations d'une politique ambitieuse & cruelle; puisse-t-il faire une réflexion que l'on éloigne toujours dans la faveur, & qui devient amère dans la disgrâce; puisse-t-il se dire : « Ma puissance finira peut-être demain. Il ne faut
 » qu'un coup d'œil du Maître, & je serai
 » dans la solitude. On dit qu'elle est un poison pour les Ministres dépossédés. Mais
 » pourquoi ? ils s'y retirent presque toujours
 » avec des richesses & des titres. Ah ! c'est

* Ce Discours fut écrit peu de temps après que M. le Duc de Choiseul, Ministre d'État au département de la Guerre, eut donné la Paix à l'Europe par le Traité de Versailles de 1763.

» qu'ils y portent des remords ; c'est qu'ils
 » sont accablés du mal qu'ils ont fait. Mais
 » si je n'use de mon pouvoir que pour le
 » bonheur commun , quand le moment de
 » la disgrâce sera venu , ce sera aux hommes
 » à pleurer ; & si la douleur de ne pouvoir plus
 » leur être utile me fait mêler quelques larmes
 » à leurs pleurs , je me souviendrai du moins
 » avec plaisir que j'ai été puissant , & que les
 » hommes ont été heureux.

SECONDE PARTIE.

CE bonheur ne peut subsister avec la guerre.
 Il doit donc être le fruit de la paix. On a
 tout perfectionné en Europe ; mais le moyen
 de jouir de tout en sûreté est un secret qui
 reste à découvrir. La manière d'attaquer & de
 défendre est telle aujourd'hui , que le vainqueur
 souffre presque autant que le vaincu. La guerre
 nourrit les haines nationales , & ne peut les
 assouvir. Le parti qui triomphe ne jouit pas
 longtemps de l'humiliation du parti défait ;
 sans être humilié à son tour. Quelques Pro-
 vinces dont la jouissance est douteuse & pé-
 nible , sont le plus souvent tout le prix du
 carnage. La paix est d'un prix plus réel. La
 population augmentée , la culture des terres
 favorisée , le commerce protégé & aggrandi ;

tous les arts encouragés , toutes les parties de l'administration perfectionnées , enfin l'opulence & la félicité générale , voilà les biens qu'une paix durable répandrait sur les peuples & sur les Souverains ; car il faut toujours les unir ensemble ; & leurs intérêts devraient-ils jamais être séparés ? On sent que les limites de cet écrit ne me permettent que d'effleurer ces grands objets , & j'aurai atteint mon but , si ce Discours peut être le sommaire d'un ouvrage utile.

C'est à ceux qui sont assis dans le cabinet de la politique à supputer combien d'hommes coûte à l'Etat une année de guerre , & combien ces mêmes hommes en auraient donnés à la patrie , si la paix avait protégé la tranquillité de leurs jours. Quoi qu'il en soit de ces calculs trop contestés , mais dont le plus modéré est encore effrayant , c'est du moins une vérité reçue , que la population est toujours une source de richesses ; que plus il y a de bras employés , moins il y a de terres incultes & de travaux abandonnés ; que plus il y a de possesseurs , mieux les possessions sont cultivées ; & que plus la circulation est également répartie , moins il y a d'indigence dans une nation. De tous ces principes si connus , naissent en détail tous les biens que peut faire un

sage Législateur. C'est pour lui que ces principes sont féconds & lumineux ; ils sont stériles pour l'homme médiocre. Le talent le plus rare en politique , est de sentir ce que vaut un homme , & c'est le talent des grands Ministres & des grands Rois. De durs raisonneurs ont cru voir mieux. » La guerre, ont-
 » ils dit , n'est pas un si grand mal. Le monde
 » est surchargé d'une foule d'hommes vicieux,
 » indigens , las d'eux-mêmes , & dangereux
 » pour les autres. La guerre seule en délivre
 » la société. Qu'importe que ce ramas de
 » méprisables humains abrège dans les combats des jours que la misère aurait lentement consumés, ou que les crimes auraient
 » souillés tôt ou tard ? Qu'importe qu'ils perdent une vie qu'ils ont eux-mêmes évaluée
 » à un prix si modique , & qu'ils ne peuvent
 » honorer qu'en la prodiguant ?

Et pourquoi ne leur apprenez-vous pas à l'honorer en la rendant utile ? Pourquoi chaque membre de l'Etat ne lui rend-il pas un compte exact de son existence & de son emploi ? Quoi ! tant de travaux nécessaires sont négligés ou suspendus , & les gens oisifs ne vous semblent bons qu'à envoyer à la mort ! D'ailleurs n'est-ce que sur eux que tombent les traits de la guerre ? Est-ce bien cette espèce

d'hommes que la mort choisit par préférence au milieu des combats ? Et toute cette jeunesse robuste & industrieuse , arrachée aux cabanes où elle est née , aux campagnes qu'elle cultivait , à ses parens dont elle soutenait la vieillesse ; & cette jeunesse florissante qui passe du luxe & des plaisirs de la Capitale à l'horreur des combats , le plus pur sang d'un Nation , l'espérance de l'Etat , l'assemblage de tant de talens qui auraient pu orner & servir la société , est-ce là ce que vous ne destinez qu'à mourir ? Mais que dis-je mourir ! Vous ne plaiguez pas ceux qui meurent , plaiguez donc ceux qui survivent. Ces guerriers avaient des mères , des épouses , des amis. La considération des intérêts publics fermera-t-elle notre ame au sentiment de tant de pertes particulières & domestiques ? Et dans le fracas des disgraces célèbres qui affligent un Empire , l'homme sensible ne fait-il pas distinguer la voix de tant d'infortunés , dont les larmes coulent dans le secret de leurs demeures ?

» La vie militaire , a-t-on dit encore , en
 » soumettant les hommes à une subordination
 » sévère , les accoutume à cet esprit d'obéis-
 » sance que l'habitude de la paix & du bon-
 » heur pourrait diminuer en eux. C'est dans
 » les camps & dans les combats que l'homme

« né sujet sent tout le poids de ses devoirs &
 « de ses Maîtres.

C'est ainsi qu'on croit flatter ceux qui commandent , en insultant à ceux qui souffrent. Il suffira de répondre à ces politiques cruels , que le moyen le plus sûr & le plus noble d'être toujours obéi , c'est d'être aimé.

Peuple que l'on traite avec une dureté si injurieuse , mais à qui toutes les âmes honnêtes aiment à s'intéresser , c'est dans la paix que l'on pourra s'occuper solidement des moyens de vous rendre plus heureux. C'est alors que votre industrie aura de nouvelles ressources & de nouveaux encouragemens. C'est lorsque la paix sera bien affermie , que le fruit de votre labeur sera pour vous , que vous recueillerez dans la joie ce que vous aurez semé avec confiance. Vous ne craindrez plus alors que le premier moment d'aisance où vous paraîtrez respirer un peu de vos longues fatigues , ne soit pour vous le moment de la ruine & de l'oppression. L'Etat libéré de ses nécessités cruelles verra sans envie la fortune vous sourire un moment sous vos toits de chaume , où habite presque toujours la hideuse & languissante pauvreté. Votre cœur ne sera plus resserré par le sentiment de la crainte & de la douleur. Vous aimerez votre état paisible , cet état

qui serait le plus doux de tous , si on n'en avait pas fait le plus dur. Vous le transmettez volontiers à vos enfans , & vous ne tremblerez plus d'être pères. O respectables habitans des campagnes , quand verrai-je réaliser cette image d'un bonheur qui vous est dû ? Ah ! que le Ciel me donne des jours , pour que mes yeux voient votre joie ! Que j'entende les bénédictions dont vous comblerez l'heureux Prince qui sera votre bienfaiteur ! Il ne vous trouvera pas ingrats sans doute. Vous savez aimer ceux qui savent vous faire du bien. Et quelle reconnaissance s'exprime avec la naïveté touchante qui caractérise la vôtre ? Et quel l'homme si dur qui ne se soit quelquefois attendri sur vos peines , & qui ne sentît votre bonheur ?

Il a existé un Roi qui avait connu l'infortune , & qui savait la plaindre , qui avait longtemps fait la guerre , & qui voulait donner la paix à l'Europe , qui avait été pauvre , & qui respectait le pauvre. Ce Roi aimait les hommes , il avait promis à son cœur de les rendre heureux. Il voulait que nul de ses Sujets ne connût l'extrême indigence. Il le voulait , & il l'aurait fait sans doute ; car il eut un ami , & cet ami fut un grand homme. O Henri ! O bon Roi ! Si l'ambition de te ressembler , qui doit être celle de tous les Souverains ,

encourage l'un d'eux à exécuter ce que tu avais conçu, ton nom nous deviendra plus cher encore, & ta mémoire, ainsi que toi, aura servi le genre humain.

Après ceux qui nous nourrissent, ceux à qui l'Etat doit le plus de reconnaissance, & à qui la paix serait le plus utile, sont ces hommes laborieux de qui nous tenons tous les présens des arts qui font à tous les momens la douceur de notre vie. Un Roi qui saurait à l'abri de la paix favoriser leurs travaux, tiendrait lui-même du haut de son trône cette grande chaîne du commerce qui étend d'un bout du monde à l'autre les liens de la fraternité. Les Artistes, les Négocians sont les enfans de la Paix, ils sont bienfaisans comme elle, & c'est par elle qu'ils prospèrent. Ils rapprochent les Nations par les besoins mutuels. Rien dans le Monde ne leur est étranger. Leur ambition est paisible, & leurs travaux sont obscurs. Ils font du bien dans le silence, tandis que les Puissances font le mal avec éclat. Aussi leur éloge est rarement dans nos histoires, mais il est dans la bouche des Sages, & quand on n'aspire qu'à être utile, on peut se passer de louanges. On commence à sentir de plus en plus combien il faut seconder leur infatigable industrie. On s'apperçoit qu'eux seuls ferment les plaies des

Nations, qu'ils réparent en dix années de travaux le mal qu'ont fait dix ans de combats ; qu'ils donnent un nouveau sang & une nouvelle vie aux Etats épuisés par les guerres. Quel bien ne feroient-ils pas , si la Paix les assuroit d'une protection puissante & durable ? Eux seuls en ramenant à une proportion tolérable cette quantité d'espèces trop inégalement réparties , pourroient placer un peuple dans cette heureuse situation , où le Prince remplit ses trésors sans accabler ses Sujets , où les dépenses convenables à son rang ne forment plus un contraste odieux avec la misère publique ; car la magnificence du Trône n'est jamais un luxe que lorsque le peuple est indigent. C'est alors qu'un Roi seroit dispensé de ces ressources onéreuses & souvent humiliantes , qui doivent attrister la Majesté Royale. Enfin c'est alors que tout concourrait au grand ouvrage du bonheur des hommes , ouvrage que la Providence n'a confié qu'aux Monarques.

L'influence qu'ils ont sur leurs Etats s'étend à tout. Le Prince qui serait rempli de l'amour de la Paix , inspirerait le desir de le seconder. Toute cette noblesse qui abandonne le champ de ses peres pour chercher dans les camps la fortune ou la mort , demeurerait dans son patrimoine , & le verrait prospérer sous ses mains

28 DES MALHEURS DE LA GUERRE,
laborieuses ; & c'est encore un des abus les plus
funestes , que la Paix pourroit corriger. Les
Grands qui refusent leur présence à leurs vastes
possessions , au lieu de briguer à la Cour des
commandemens militaires , viendraient plus
souvent répandre sur leurs vassaux les douces
influences de la Paix. Ils aimeraient mieux
être chez eux des Divinités bienfaisantes , que
de promener autour du Trône une orgueilleuse
oisiveté. Instruits par l'expérience , que le vrai
moyen de faire fleurir son héritage c'est d'y ha-
biter , ils partageraient avec le Prince l'auguste
emploi de faire du bien ; ils l'approcheraient
plus rarement afin de le mieux servir ; & cette
manière de faire sa Cour serait leur éloge , &
le sien.

Qu'on ne nous dise pas que la longue habi-
tude du repos énerverait le courage & affoibli-
rait le principe de l'honneur. N'est-ce pas faire
une sorte d'injure aux Nations chez qui cet
honneur domine , de croire qu'il a besoin d'être
réveillé par le danger ? Le véritable honneur est
celui de bien remplir son devoir. N'est-il pas le
même dans tous les temps , quoiqu'il n'ait pas
dans tous les temps les mêmes sacrifices à faire ?
Ne pourrait-on pas même penser qu'un peuple
naturellement brave serait d'autant plus redou-
table , si on le forçait de faire la guerre , qu'il

aurait connu plus long-temps toutes les douceurs de la paix , & qu'il aurait à venger la perte de son bonheur ?

Ce bonheur que tant de peuples attendent ; quel est le Monarque qui entreprendra de l'assurer à ses Sujets ? Quel est celui qui se sentira le premier animé de cette ambition si nouvelle & si sublime, qui saura s'affermir assez dans l'intérieur de ses Etats pour ne pas craindre la guerre , qui aura assez de prudence pour se conserver la paix avec ses voisins , assez d'empire sur eux pour les engager à l'imiter ? Quel est celui qui accomplira cette œuvre vraiment royale ? Il n'entre point dans notre plan d'examiner les moyens. Mais qu'il sera beau de les trouver ! O toi ! qui que tu sois , qui donneras un si beau spectacle au Monde , & un si bel exemple aux Rois , tu peux prétendre à une gloire immortelle. Il y a eu des hommes d'Etat , mais te feras l'homme de l'Univers.

Ministres de la Religion , on vous a vus dans des siècles d'ignorance promettre les bénédictions divines aux Princes qui transporteraient dans l'Orient leurs peuples & leurs richesses , pour les y engloutir à jamais. Ce n'est point à nous de vous juger ; mais enfin on vous l'a reproché , on vous le reproche encore. Ah ! dans un siècle de lumière , ouvrez

les Cieux aux Princes qui travailleront au bonheur du monde, appelez par avance l'enfant chéri du Très-Haut, celui qui sera le père de son peuple. L'Univers vous avouera de ce saint zèle, & les nations mêleront leurs applaudissemens & leurs vœux à vos bénédictions paternelles.

Un jour elle règnera peut-être cette paix si rare & si désirée, & alors enfin la morale pourra être comptée pour quelque chose dans l'administration politique des Etats. Tous les esprits se tourneront vers des objets d'amélioration & de réforme, qu'il est impossible d'envisager dans le tumulte de la guerre. Qui peut douter quelle seule durant tant de siècles qu'elle a désolé les Empires, n'ait retardé leurs progrès en tout genre ? Si jamais les nations jouissent d'une paix générale, à mesure que l'esprit de bienveillance les rapprochera, à mesure que l'esprit de rivalité mal entendue s'affoiblira par-tout, les lumières se multiplieront. Le Corps de la législation sera perfectionné dans les Etats où il est encore si défectueux ; &, ce qui doit être l'objet de tous les vœux, de la première des institutions sociales, celle de punir le crime, on parviendra peut-être à la dernière, celle de récompenser la vertu,

C'est à vous qui êtes nés avec le droit & le talent de parler aux hommes, grands Ecrivains, Philosophes éloquens, c'est à vous de recommander les peuples à leurs Maîtres, pour l'intérêt de tous les deux. Pour moi, qui ne peux servir l'humanité que par des vœux, je m'adresserai en finissant à celui qui peut la consoler par des bienfaits. Je lui dirai : Père des hommes ; car ce n'est qu'à ce titre qu'ils sont quelque chose devant toi, & que les besoins de leur foiblesse peuvent intéresser ta grandeur, éteins dans les cœurs cette rage destructive qui déshonore ton ouvrage. Que les hommes n'ajoutent plus aux fléaux de la nécessité, les fléaux de leur fureur ; qu'ils ne ravagent plus cette terre que tu leur as donnée à cultiver, & ces moissons qui mûrissent sous les rayons de ton soleil. Qu'on ne les entende plus dans l'excès de leur démence te prier de consacrer leurs meurtres & te remercier de leurs crimes ; & puissent ces vœux que je t'adresse, au nom de tous les humains ; servir de prière expiatoire pour tous ces vœux sanguinaires qu'ils ont osé t'offrir tant de fois dans l'empportement de leurs haines barbares ; ou dans la joie de leurs triomphes insensés.

COMBIEN

COMBIEN (1) LE GÉNIE

DES

GRANDS ÉCRIVAINS

INFLUE SUR L'ESPRIT DE LEUR SIÈCLE.

DEPUIS que les humains réunis sous des institutions sociales & politiques se sont imposé des chaînes que leur faiblesse & leurs passions leur rendaient nécessaires ; l'homme n'a rien conservé de parfaitement libre que sa pensée ; non qu'elle puisse toujours se manifester ; l'ordre public , le respect pour les convenances , les préjugés , quand ils sont puissants , l'injustice , quand elle régné , sont autant de barrières qui resserrent la liberté de l'esprit. La pensée

(1) Ce sujet avait été proposé en 1767 par l'Académie de Marseille. Il était beau ; mais on sent aisément qu'il ne pouvait pas être traité dans toute son étendue , sans sortir des bornes que les convenances académiques imposent en tout sens. Ainsi l'on n'offre ce morceau que comme une esquisse. Des circonstances relatives aux réglemens de l'Académie de Marseille ne permirent pas qu'il concourût , quoiqu'il eût été envoyé.

Tome IV.

C

34 *Combien le génie des grands Écrivains*
n'est indépendante qu'en elle-même. Elle
échappe à toute espèce de pouvoir & de ty-
rannie, & quand nous n'en pourrions rien con-
clure, sinon que le despote le plus fier ne peut
se garantir des mépris de son dernier esclave,
ce ne serait pas une vérité indifférente & stérile.

Mais si l'on ne peut asservir la pensée, si
même, comme l'expérience le démontre, elle
s'élance si souvent au dehors malgré les digues
qui l'arrêtent, il suit de ce principe que le ta-
lent d'assujettir l'opinion des hommes, est un
moyen puissant pour les gouverner. C'est de
toutes les espèces de règne la plus sûre peut-
être & la plus flatteuse, c'est une arme dans
les mains du politique, de l'enthousiaste, du
méchant même; & dans de telles mains cette
arme est dangereuse & quelquefois terrible. Elle
est utile dans celles du sage qui ne combat que
les préjugés & l'erreur.

On demande jusqu'où peut s'étendre ce pou-
voir de la persuasion, quelles influences peut
avoir sur les mœurs & sur l'esprit d'un siècle
le génie des hommes éloquents & des grands
Écrivains. Belle & importante question, sur-
tout dans nos jours où tout ce qui n'est pas
peuple veut être éclairé ou veut le paraître,
où la gloire des Lettres portée à son plus haut

point a tant d'aspirans & de détracteurs , où la philosophie se félicite de tant de progrès & effuye tant de reproches.

Nous observerons d'abord d'un coup d'œil rapide quel fut autrefois chez les peuples lettrés cet empire que les hommes de génie eurent sur leurs contemporains & même sur la postérité. De ces âges antérieurs nous descendrons vers notre siècle , où nous trouverons l'influence des Lettres & des Ecrivains illustres plus marquée qu'elle ne l'avait jamais été , & si nous sommes forcés de le louer à cet égard , nous en demandons pardon d'avance à ceux qui le calomnient.

P R E M I E R E P A R T I E.

Quoique les arts & les sciences comptent avec raison l'immortalité au nombre de leurs privilèges , cependant il n'est que trop vrai que le temps a dévoré une partie de leurs monumens les plus précieux , soit qu'on ait négligé les moyens de nous les transmettre , soit qu'ils aient disparu dans les désastres des peuples & dans les révolutions des Etats , soit que la distance des lieux & la différence des langues aient mis de trop grands obstacles au commerce de l'esprit. Qui peut douter , par exemple ;

36 *Combien le génie des grands Écrivains*
qu'il n'y ait eu des Ecrivains supérieurs dans
cette belle partie du monde où la philosophie
remonte à une si haute antiquité, où Pithagore
alla puiser les connaissances qu'il répandit dans
l'Italie & dans la Grèce, où les Grecs allèrent
s'instruire avant d'instruire les Nations? Les
écrits des sages de l'Inde, des anciens Brach-
manes, du Persan Zoroastre étaient sans
doute connus des Grecs qui voyagerent en
Orient. Ils ont été perdus dans les invasions
des Barbares: mais ces mêmes Barbares n'en
ont pu effacer la gloire ni détruire les impres-
sions.

Cette influence que les Indiens eurent sur
d'autres peuples par l'étude de la morale, les
Caldéens l'ont eue par l'étude de l'Astronomie.
Mais leurs philosophes qui sous le beau ciel de
la Mésopotamie observèrent les premiers le
cours des astres, mêlerent à la vérité de leurs
calculs ces spéculations mensongères qui cher-
chent dans le ciel le secret de nos destinées,
cet art imposteur qui voudrait enchaîner au
mouvement éternel & immuable des globes
célestes, les combinaisons fugitives & les rap-
ports passagers des événemens humains, cet art
qui depuis tant de siècles a trompé les peuples
& les Rois, & que la philosophie n'a détruit
que de nos jours.

Les Lettres ont été à la Chine le partage d'une certaine classe d'hommes privilégiée , & les superstitions des Bonzes ont été pour le peuple. On fait assez que la férocité Tartare s'est soumise à la police & à la sagesse des Chinois. Mais Confutzée donna chez eux le plus bel exemple peut-être du pouvoir de la philosophie. Il prêcha une doctrine qui n'avait rien de ce qu'il faut pour séduire les hommes , ni merveilles qui frappent leur imagination , ni dogmes subtils qui amusent leur curiosité , ni préceptes austères qui flattent leur orgueil. Il n'enseigna que la vertu , & il eut trente mille disciples. Ses écrits encore aujourd'hui cités dans les Edits des Empereurs , sont la règle des mœurs & la religion des sages.

Il ne nous reste aucun monument de cette sagesse Egiptienne qu'on a peut-être trop vantée : cette sagesse , quoi qu'il en soit , réservée aux prêtres & aux initiés , n'influa point sur le peuple qui comme à la Chine ignorait la langue hiéroglyphique & sacrée , dépositaire des sciences , & qui demeura toujours esclave & superstitieux. Ses Rois qui éleverent ces pyramides inutiles & monstrueuses , exerçaient ses bras , & les prêtres sa crédulité.

Les Egiptiens passent pour avoir été les Maîtres des Grecs , parce que Cécrops leur en-

38 *Combien le génie des grands Écrivains*
seigna l'alphabet des Phéniciens , & qu'il introduisit chez eux les mystères & les initiations ; mais c'est surtout chez ces Grecs qui devinrent si supérieurs à leurs Maîtres , que le génie des Écrivains eut une influence éclatante & certaine. Les Maîtres de l'Art tragique , Eschile , Sophocle , Euripide , qui remarquèrent dans leurs compatriotes des organes sensibles & délicats , les crurent avec raison susceptibles plus qu'aucun autre peuple des impressions & des plaisirs du Théâtre. Les Orateurs exercèrent sur eux un empire assuré par l'harmonie & les grands mouvemens de l'éloquence ; & les triomphes de Démostène seront toujours cités dans l'histoire du génie. Les Philosophes eurent des écoles nombreuses d'où l'on remportait toujours l'amour de la vertu , si l'on n'en remportait pas la connaissance de la vérité , de cette vérité qui s'avance lentement à la suite des siècles. C'est à toutes ces lumières réunies , à tous ces hommes d'une supériorité reconnue , qu'Athènes dut tant d'avantages que l'on ne saurait contester ; la douceur de ses mœurs & la magnificence de ses spectacles qui en rassemblant chez elle un grand nombre d'étrangers y répandaient les trésors du commerce & une abondante circulation ; des principes d'humanité , qui reçus plus gé-

néralement chez un peuple instruit que chez les nations grossières & ignorantes , y rendirent très-rare ces grands crimes qui souillent les annales du monde ; une noblesse dans les sentimens & dans la conduite qui adoucissait l'atrocité des haines , & qui rendait les inimitiés généreuses ; un enthousiasme de gloire qui produisit une foule de héros ; enfin cette politesse générale connue du peuple même qui assistait aux spectacles , & du soldat qui récitait les vers d'Eunipide.

C'est encore à ces mêmes hommes qui mirent en honneur les beaux arts & la philosophie qu'il faut attribuer cette différence frappante qu'on remarque entre Athènes & Lacédémone , & qui paraît à l'avantage de la première. On a voulu féliciter Sparte de son heureuse ignorance. On a prétendu , sur la foi de quelques apophtegmes , qu'elle avait surpassé en vertu le reste des Grecs. Mais si l'on considère les faits , sans se laisser séduire par un dehors d'austérité , on verra que c'est Sparte qui la première a recours aux Perses , ces ennemis naturels des Grecs , & qui implore , contre une rivale qui l'humiliait , un secours bien plus humiliant encore ; c'est Sparte qui la première , comme le remarque

40 *Combien le génie des grands Écrivains*
un historien Grec (1), corrompit les ennemis
par des présens , & rendit la victoire vénale.
Athènes rejette d'une commune voix le conseil
de Themistocle qui pouvait perdre Lacédémone ; elle ne veut pas même entendre ce
conseil qu'un homme juste avait jugé hon-
teux , & la vertu d'Aristide fut ce jour là celle
de tout un peuple. C'est Sparte dont on nous
vante l'austère discipline , qui en vient à un
tel point de corruption & en même temps de
barbarie , qu'elle fait périr juridiquement un
de ses Rois (2) dont tout le crime était de
vouloir rétablir les loix de Licurgue. C'est
chez les vertueux Spartiates qu'on trouve
l'exemple unique sur la terre , des forfaits de
Cromwel. C'est un Spartiate qui conclut avec
le grand Roi cette paix infâme qui livra à la
servitude les Grecs établis dans l'Asie. Ces
hommes si amoureux de leur liberté se croyaient
tout permis pour opprimer celle des autres.
Leur humeur féroce s'occupait rarement du
choix des moyens. Athènes , sensible à la
honte & à l'honneur , avoit toujours devant
les yeux ces principes d'élévation que la cul-
ture des lettres fait produire ou développer.

On a dit que les lettres avaient causé la

(1) Pausanias.

(2) Agis.

décadence de la Grèce , & que c'est avant leurs progrès qu'elle fut victorieuse des Perses , & l'on oublie que c'est précisément dans le temps des victoires fameuses de Salamine & de Marathon , & de tant d'autres qui les suivirent , que les arts de l'imagination étaient portés au plus haut degré , que les grands Poètes Athéniens se disputaient la palme du théâtre , tandis que leur patrie arrachait l'empire des mers aux successeurs de Cyrus , & que la gloire des lettres & la gloire des combats furent les brillans caractères de ce beau siècle de la Grèce , depuis Miltiade qui sauva la liberté d'Athènes , jusqu'à Périclès qui fut l'embellir & la gouverner.

Nous devons remarquer en passant que les sciences n'ont jamais fait le salut ni la perte d'un Empire ; elles sont l'ornement de ses prospérités ; elles peuvent adoucir ou même illustrer ses disgraces , mais elles ne font naître ni les unes ni les autres. Toute grandeur a des principes de destruction dans l'abus d'elle-même , ou dans l'envie qu'elle excite. Toute puissance humaine a une tendance irrésistible vers la corruption ; & les lettres , loin d'y contribuer , en sont le seul antidote. C'est par elles que les mœurs , lorsqu'elles cessent d'être pures , deviennent au moins plus douces

42 *Combien le génie des grands Écrivains*
& plus polies ; c'est par elles que les passions
brutales sont désarmées ; il n'y a point de
ressource pour un peuple ignorant & cor-
rompu.

Les deux républiques dont nous venons
de parler en font encore la preuve. L'austérité
Spartiate n'eut pas un meilleur sort que les
talens Athéniens ; tout fut également absorbé
dans la vaste domination des Romains ; mais
Athènes demeura la capitale du monde savant,
l'école des peuples , & le sanctuaire des arts.
Ses vainqueurs allaient y apprendre l'art de
régner dans Rome par l'éloquence. Les lettres
grecques devinrent une partie indispensable
de l'éducation romaine. Sparte vaincue fut
effacée de l'univers.

Si ces deux superbes rivales qui déployaient
dans un si étroit théâtre tant d'ambition &
de jalousie , finirent toutes deux par les mê-
mes désastres , ce n'est ni parce que l'une fut
grossière, ni parce que l'autre fut lettrée. C'est
qu'affaiblies & divisées , elles offrirent une
proie facile à un ennemi habile & puissant.
Voilà ce que la raison démontre , & les so-
phismes les plus brillans disparaissent devant
la simple vérité.

Nous voyons les lettres du sein de la Grèce
subjuguée passer dans Rome triomphante, Il

était naturel qu'elles allassent embellir le séjour des Maîtres du monde. Elles aiment à se reposer à l'ombre de la grandeur & de la prospérité. Ces beaux fruits ne naissent jamais que sous le ciel le plus heureux. On fait assez que Cicéron leur dut sa fortune & son illustration. C'est quelque chose d'admirable que l'ascendant de ce grand homme sur ses concitoyens. S'il découvrit à force de sagesse les complots de Catilina, c'est à force d'éloquence qu'il arma contre l'ennemi de la patrie un Sénat divisé & corrompu, & qu'il ranima la liberté expirante. Son génie secourut le génie de Rome tout prêt d'être anéanti. Tandis qu'il sauvait la république, il formait les premiers philosophes romains, il établissait les principes de l'Académie & du portique. Ses préceptes & sa morale, les agrémens d'Horace, l'arbitre du goût parmi les littérateurs de son temps, & qui l'est encore parmi les nôtres, les charmes de la poésie de Virgile, tous les beaux esprits instruits par ces grands Maîtres, & qui composèrent la Cour d'Auguste, voilà ce qui empêcha que Rome, après les guerres civiles & les horreurs des proscriptions, ne demeurât féroce & barbare. Mécène arrêta souvent la cruauté naturelle d'Octave, Trajan, l'un des plus vertueux Em-

44 *Combien le génie des grands Écrivains*
pereurs de Rome , eut pour ami un des beaux
esprits de son siècle. Le sage Marc Aurèle ,
adoré de ses sujets , fut consulté par des Philo-
sophes qui n'ont pas coutume de consulter
les Princes ni d'en être consultés.

Nous ne suivrons point l'histoire des lettres
dans les abominations dégoûtantes des an-
nales Bisantines. Les arts agréables étaient
sans doute cultivés à Constantinople ; mais
on ne peut donner le nom de littérature ou
de philosophie à ces extravagances sophisti-
ques qui amusaient l'oisiveté inquiète de ce
ramas de Grecs & de Romains également dé-
généérés & avilis ; leurs querelles , aussi fu-
rieuses qu'insensées , hâtèrent en effet leur
perte. Mais la véritable philosophie , s'ils l'a-
vaient connue , aurait guéri leur démence ,
& les aurait rendus à la patrie.

Les Arabes , dans le temps de leur gran-
deur , cultivèrent aussi les sciences , & nous
en ont laissé des monumens. La poésie a chez
eux un caractère bien respectable ; ou elle
chante Dieu , ou elle instruit les hommes.
Les ouvrages de Sadi , de Lokman , de Pilpai ,
sont des traités de morale en images & en
paraboles. Ils célèbrent par-tout l'amitié , la
reconnaissance , la libéralité , vertus les plus
chères aux Orientaux. On lit avec plaisir

dans leurs histoires qu'un passage de Sadi ou de quelque autre Poète, cité à propos, a souvent arrêté la colère d'un Souverain, ou arraché ses bienfaits.

Depuis l'invention de cet art qui perpétue & qui multiplie si aisément les signes de la pensée, depuis que le besoin & le désir de s'instruire sont devenus presque universels, les écrivains qui ont eu une imagination forte & une expression éloquente, ont été les guides nécessaires de cette foule d'hommes qui veut écrire, & de la foule plus grande qui veut penser. Leurs idées sont un bien commun dont chacun s'est emparé sans scrupule. Leurs opinions ont appartenu à ceux qui n'en avaient pas. Nous allons voir combien cette influence a été puissante, & cet examen fera l'histoire des conquêtes de la raison & des bienfaits de la philosophie,

SECONDE PARTIE.

L'ESPRIT humain a paru prendre dans ce siècle une autre route que celle qu'il avait tenue dans le précédent. La lumière partie du trône de Louis XIV, se répandit dans l'Europe avec les dons de ce Monarque. Tous les génies qui naissaient alors en foule

46 *Combien de génie des grands Écrivains*

sous ses regards & sous sa protection, se tournèrent d'abord vers les arts brillans & séducteurs, & la belle poésie dont François premier avait encouragé les faibles commencemens, & la véritable éloquence jusqu'alors ignorée, parurent en France dans tout l'éclat de leur gloire. Rassasiés de chefs-d'œuvres dans ces deux genres, les esprits recherchèrent de nouveaux objets, & ce fut l'époque du règne de la philosophie. Deux hommes surtout, vers le commencement de notre siècle, encouragèrent les efforts de la raison & les études de la pensée : l'un était né avec cette infatigable activité d'esprit qui pénètre les objets dans toute leur profondeur, & avec le talent de renfermer en peu de mots le résultat d'une foule d'idées ; il a écrit sur les loix comme Tacite a écrit sur les hommes. Sa pensée est vaste, & son expression serrée. L'esprit de méditation & d'examen qui le caractérise, perce à tout moment jusques dans cet ouvrage si agréable qui peint nos mœurs avec tant de finesse, & les mœurs orientales avec tant d'énergie. Il échappe souvent au lecteur vulgaire, & il exerce toujours le lecteur instruit. Ses ouvrages chers aux Philosophes, ne sont appréciés que par eux ; parce que ménageant les hommes qu'il avait

appris à connaître, il atténue souvent la vérité qu'il a conçue toute entière, & qu'il veut dérober à la faiblesse qui s'en effraie, ou à la malignité qui la persécute.

L'autre né avec une imagination brillante & des organes heureux, parcourt & dévore successivement tous les objets. Philosophe, il les envisage sous de nouvelles faces. Poète, il les embellit de nouvelles couleurs. Il lutte contre l'art de Racine & contre l'art de Virgile, avec des beautés que ni l'un ni l'autre n'ont connues, & que tous deux auraient admirées. De la lice des beaux arts il s'élance dans la sphère des sciences, de la morale & de l'histoire. Plus hardi que le Philosophe que nous venons de peindre, il déploie la vérité dans toute sa force, & fait pourtant la rendre aimable. Il jette un coup d'œil sur les nations, & le tableau qu'il en trace est le plus vaste que jamais l'éloquence ait offert à la raison. Enfin, pour achever son portrait, nul homme n'eut plus de talents, plus d'admirateurs & plus d'ennemis.

Ces deux génies si différens se sont rapprochés en un point, c'est dans leur haine insatiable pour les préjugés, la superstition, le fanatisme & la tyrannie. Ils poursuivent partout ces ennemis de l'humanité, & enseignent

48 *Combien le génie des grands Écrivains*
aux hommes à les poursuivre. Ce sont ces
deux écrivains, & sur-tout le dernier, qui ont
ouvert la route à cet esprit philosophique qui
distingue notre siècle, titre glorieux dont
l'ignorance a voulu faire une injure. C'est à
leur exemple & par leurs leçons qu'on s'est
proposé en écrivant d'éclairer les hommes que
trop souvent on n'avait voulu qu'amuser. Les
regards de la philosophie se sont détournés
des spéculations vaines & stériles, pour con-
templer ces grands objets qui intéressent tous
les peuples, la morale & la législation. Le
mouvement s'est communiqué de proche en
proche à tous les esprits; nous en voyons les
effets tous les jours; nos enfans en verront
peut-être, que nous ne prévoyons pas.

Je fais qu'on dispute aux lettres ces avan-
tages dont elles se glorifient. Sans parler de
l'envie qui hait le bien qu'elle n'a pas fait,
& la supériorité qui la méprise: il est beau-
coup d'hommes qui réfléchissent peu, qui,
exempts d'une foule de maux que la raison a
détruits, ne songent seulement pas si ces maux
ont jamais existé, ou s'ils pourraient naître.
Ils ont pitié des erreurs de leurs pères quand
on les leur raconte, & ne se demandent pas
pourquoi ces mêmes erreurs ne règnent plus.
Ils jouissent de la lumière, & ne se disent pas,
qui

qui a fait la lumière ? Engageons ces hommes à réfléchir un moment avec nous , & forçons-les à la reconnaissance.

Parmi les maladies morales de l'humanité , il en est une qui paraît les renfermer toutes , c'est le fanatisme. Il rassemble l'injustice , la cruauté , le mépris des loix , l'oubli de la nature ; il étouffe ou corrompt toutes les vertus , il augmente & fortifie tous les vices : on ne peut ni l'effrayer ni le contenir , puisqu'il brave les châtimens & les menaces. Les malheureux attaqués de cette maladie en guérissent rarement ; mais la raison , qui ne peut rien sur eux , empêche que le mal ne se communique ; elle fait que cette rage meure avec ceux qui en sont atteints , & voilà le bien que nous devons à la philosophie.

Cette peste des ames n'a jamais régné avec tant de fureur que dans les deux siècles qui ont précédé le siècle brillant de la renaissance des lettres , qui lui-même fut encore infecté de ses restes. Les arts avaient adouci les hommes , il restait à les instruire. Quoi ! dira-t-on , il a fallu des livres pour enseigner aux humains qu'ils sont frères , qu'un caractère de douceur & de clémence doit rendre la vraie religion semblable au Dieu dont elle est l'ouvrage , que la vérité , quand elle persécute , emprunte

les armes du mensonge, & devient plus odieuse que lui ? Quoi ! c'est à ces maximes si simples que se réduisent les efforts de la philosophie ? oui, sans doute : & que doit elle donc faire ? peut-elle créer la vérité qui est éternelle ? non, mais elle la rappelle dans le cœur des hommes, quand les passions en ont fait disparaître l'empreinte.

Lorsqu'elle éleva sa voix, ce ne fut pas sans doute ceux qui avaient vieilli dans l'école de l'erreur, qui furent frappés de ses leçons ; c'est la génération naissante qui reçut la vérité. La semence de la raison, contenue dans les bons ouvrages, germa dans des âmes neuves & dociles. Le jeune homme élevé pour la magistrature, alla s'asseoir sur les tribunaux avec des idées justes & de ses devoirs & des loix. Celui qui était appelé au ministère des autels, s'en approcha avec des principes de modération & de douceur, dignes de la loi d'un Dieu qui aime ses enfans. Un autre destiné à ces places brillantes qui touchent au pouvoir suprême, se promit d'avoir toujours devant les yeux l'obligation où il était de faire du bien aux hommes, sous peine de leur juste mépris. Ainsi disparurent par degrés ces principes funestes & destructeurs qui avaient causé les malheurs des peuples & des Rois. Telle fut

influe sur l'esprit de leur siècle. 51

la marche insensible de la raison , lorsqu'elle détruisit cet horrible fléau des âges précédens qu'elle a rendu l'horreur du nôtre. Elle l'a combattu sous toutes ses formes. Elle a monté jusques sur le théâtre où les impressions faites sur les hommes rassemblés sont si puissantes. Elle y a poursuivi le monstre dont elle seule pouvait triompher. Il rugit encore quelquefois , mais il rugit enchaîné , & il est à peine entendu. On a même reproché aux Philosophes qui le craignent toujours , de s'acharner sur un ennemi vaincu. C'est un soin dont il faudrait leur rendre grâce. Un Roi de Macedoine avait ordonné à un esclave de lui rappeler chaque jour qu'il était homme. Ne nous plaignons pas qu'il s'élève de temps en temps des voix courageuses qui nous crient , soyez justes , soyez humains.

Ne devons-nous pas quelque reconnaissance aux écrivains qui se sont attachés à considérer les vices & les abus de la jurisprudence des nations ? Un homme qui s'en occuperait tout entier , qui acheverait ce qu'on a commencé , qui porterait le flambeau de l'analyse & de la discussion dans cet amas incohérent d'institutions bisarres , absurdes ou cruelles , & qui ferait rougir un siècle de lumière , d'adopter l'ouvrage des siècles de barbarie , enfin

52 *Combien le génie des grands Écrivains*

qui préparerait dans nos loix cette révolution que la raison demande & que l'humanité implore, cet homme ne serait-il pas le bienfaiteur des peuples? & à côté de son nom immortel, les noms de ceux qui ont ébauché ce grand ouvrage, ne paraîtraient-ils pas avec des titres de gloire?

Nous ne sommes peut-être pas assez étonnés du prodigieux changement que les lettres ont introduit dans nos mœurs & dans nos opinions. Mais si nous pouvions pour un moment rappeler du tombeau cette foule malheureuse & coupable qui exerçait autrefois une fureur aveugle & sanglante dans ce même royaume où règne aujourd'hui la paix & la raison, s'ils entendaient prononcer avec admiration & avec larmes le nom de cet immortel Henri IV, qu'on leur apprenait à prononcer avec des imprécations, s'ils entendaient les leçons de la bienfaisance & de l'équité substituées aux leçons de la haine & de la barbarie; ah! diraient-ils, malheur aux jours qui nous ont vu naître! malheur à nous! nous avons été placés sur la terre dans les ténèbres de l'ignorance, & avant que la raison éclairât le monde, nous sommes descendus dans les ténèbres de la mort.

Il est vrai qu'on reproche à la philosophie;

aux grands hommes qui l'ont enseignée , d'avoir poussé trop loin cette liberté de penser , appanage distinctif du seul être qui a reçu la raison. Nous sommes loin de justifier cet abus. Telle est la nature de l'homme , qu'il fait rarement s'arrêter. Il a vu derrière lui ce long règne d'aveuglement & d'erreur où un petit nombre de fourbes ambitieux avait anéanti le bon sens dans une foule d'esclaves. Il s'est indigné de cet insolent despotisme. Il en a détruit les fondemens. Il a réclamé tous ses droits , & alors il s'en est donné qu'il n'avait pas peut-être. Il a abusé des forces de son esprit , à peu près , s'il est permis de le dire , comme un malade qui a été long-temps faible , abuse des forces de sa convalescence : mais cet abus peut-il jamais avoir des effets aussi funestes que l'ignorance cruelle où nos pères ont été plongés ? L'erreur est à plaindre sans doute , mais la superstition fanatique est à détester. Se tromper , comme on nous l'a tant dit , est d'un homme ; mais défendre de pardonner à celui qui se trompe , est d'un monstre ; & cette rage aurait dépeuplé le globe , si le Ciel avait permis qu'elle devînt incurable & universelle.

Il faut avouer encore que la philosophie ne peut pas tout corriger, Il y a toujours des

54 *Combien le génie des grands Écrivains*

hommes qui ne font pas de leur siècle, qui conservent avec respect le dépôt des vieilles erreurs, & qui se garderaient bien de les échanger contre la vérité. Mais on ne peut nier que les lettres n'aient renouvelé la face de l'Europe. Le Nord sur tout les appelle & les reçoit dans son sein avec autant d'empressement que de succès. Nos chefs - d'œuvres dramatiques sont représentés sur les rives du Danube & près des glaces de la Néva, honneur que nous ne devons qu'à ces génies rares qui ont su faire parler avec éloquence ces passions que tous les peuples éprouvent, & ces vertus que tous les hommes admirent. Ce commerce des arts de l'esprit a contribué sur-tout à faire de l'Europe une famille nombreuse que la politique divise quelquefois & que l'humanité rapproche, à embellir la société jusques dans les climats les plus sauvages, à faire entrer dans les principes de tout gouvernement un juste respect pour les hommes considérés en général, respect qu'on était bien loin d'avoir lorsqu'ils étaient aveugles & esclaves. Les Puissances de la terre ont gagné sans doute à ce changement. Il est doux, il est noble de commander à des hommes qui sentent tous leurs droits & la nécessité de les soumettre.

Mais qu'il est beau que ces mêmes Puiss-

sances connaissent tout ce qu'elles doivent à leurs sujets ! qu'il est heureux que la philosophie les élève au-dessus de ces fatales querelles qui ont trop souvent ébranlé leurs trônes, & leur apprenne à les mépriser ou à les calmer ! Pourrons-nous nous refuser au plaisir de rappeler un de ses plus beaux triomphes ? Nous sera-t-il permis de dire ici d'une voix faible ce que des voix éloquantes doivent célébrer ? Une Impératrice auguste , Souveraine de ces contrées immenses où le grand Alexiovis a appelé les arts, & où elle appelle la sagesse , vient d'établir dans l'étendue de deux mille lieues de pays, une loi de douceur & de tolérance qui doit être un exemple pour les autres Empires, si elle n'est pas une leçon. O Maîtres des nations ! c'est ainsi que vous obtiendrez de leur reconnaissance ce titre de Dieux de la terre , que vous avez si souvent obtenu de la flatterie. Voilà les monumens d'un siècle où des Rois lisent les Philosophes, & où des Philosophes sont Rois.

L'amélioration de l'espèce humaine , voilà le but où doivent se réunir aujourd'hui tous les efforts des talens. Il est un temps pour les arts de l'imagination, & ce temps touche à son terme. On peut encore se placer à côté de nos grands modèles, mais on n'ira guères

56 *Combien le génie des grands Écrivains*

au-dessus. S'il se trouve encore deux ou trois hommes qui possèdent l'imitation de la belle nature , la langue des passions & l'éloquence des vers , tous ces mystères du génie que la médiocrité ne devine point , le reste est peuple , & rampe dans l'obscurité. L'esprit s'égare par ses efforts mêmes , & passe le but qu'il veut atteindre. Les succès momentanés des mauvais ouvrages hâtent encore la décadence du bon goût. La carrière des arts est prête à se fermer. Celle de la philosophie s'ouvre. Elle est immense ; son objet est de guérir autant qu'il est possible les maux qui affligent l'humanité & les erreurs qui la flétrissent ; & ne restât-il qu'un seul de ces maux , qu'une seule de ces erreurs , ce qui n'est pas prêt d'arriver , on aurait encore à faire un ouvrage utile.

O toi donc ! qui que tu sois , qui auras apporté en naissant ces caractères de supériorité qui distinguent le grand écrivain , ose aspirer au titre de bienfaiteur des hommes ; que leur bonheur soit l'objet de tes études , & qu'il en soit la récompense. Si tu recherchais leurs suffrages par des productions brillantes , tu ne les arracherais qu'après des combats pénibles ; car la faveur est pour la médiocrité , & le temps est pour le génie. Mais si le plaisir

d'être utile & vrai est le prix de tes travaux ; ils ne seront stériles pour toi que lorsqu'ils l'auront été pour les autres , & tu en jouiras quand les hommes en auront joui. Leur malignité te poursuivra peut-être encore ; la basse envie prêterait des motifs aussi vils qu'elle-même à tes vues généreuses ; elle donnerait le nom d'orgueil à l'ambition de servir tes semblables , & le nom d'audace à la courageuse vérité. Mais n'est-ce pas à ces conditions qu'on reçoit de la nature des talens & des vertus ? Tu auras pour toi le vœu des sages & le suffrage de ton cœur. Tu auras plus de plaisir à aimer les hommes , qu'ils n'en auront à te persécuter. Ta vie leur appartiendra toute entière , & le dernier sentiment de ton ame , prête à se réunir à son éternel auteur , fera de recommander encore à sa bonté les humains que tes leçons auront éclairés , & qu'auront servis tes vertus.



A V E R T I S E M E N T.

LE morceau suivant fut envoyé à l'Académie Française, l'année où fut couronné l'Éloge de Molière par M. de Champfort. Le ton, la forme & le peu d'étendue de ce fragment excluait toute idée de concours, dans un sujet si vaste & si profond. L'Auteur ne voulait que rendre hommage à la fois à la mémoire de Molière & à l'Académie, qui n'ayant pu compter ce grand homme parmi ses Membres, l'adoptait ainsi publiquement près d'un siècle après sa mort.

I D É E S

S U R

M O L I E R E.

L'ÉLOGE d'un écrivain est dans ses ouvrages. Celui de Molière est dans les ouvrages de ses successeurs , autant que dans les siens. Des hommes de beaucoup d'esprit & de talent ont travaillé après lui , sans pouvoir ni lui ressembler ni l'atteindre. Quelques - uns ont eu de la gaieté ; d'autres ont fait de beaux vers ; plusieurs même ont peint des mœurs. Mais la peinture du cœur humain a été l'art de Molière. C'est la carrière qu'il a ouverte & qu'il a fermée. Il n'y a rien en ce genre ni avant lui ni après.

Molière est certainement le premier des philosophes moralistes. Je ne fais pas pourquoi Horace , qui avait tant de goût , veut aussi donner ce titre à Homère. Avec tout le respect que j'ai pour Horace , en quoi donc Homère est-il si philosophe ? Je le crois grand poëte , parce que j'apprends qu'on récitait ses vers après sa mort , & qu'on l'avait laissé mourir de faim pendant sa vie. Mais je crois

aussi qu'en fait de vérités il y a peu à gagner avec lui. Horace conclut de son poème de l'Illiade, que les peuples paient toujours les sottises des Rois : c'est la conclusion de la plupart des histoires.

Mais Molière est de tous ceux qui ont jamais écrit, celui qui a le mieux observé l'homme sans annoncer qu'il l'observait ; & même il a plus l'air de le savoir par cœur, que de l'avoir étudié. Quand on lit ses pièces avec réflexion, ce n'est pas de l'auteur qu'on est étonné, c'est de soi-même.

Molière n'est jamais fin ; il est profond, c'est-à-dire, que lorsqu'il a donné son coup de pinceau, il est impossible d'aller au-delà. Ses comédies bien lues pourraient suppléer à l'expérience, non pas parce qu'il a peint des ridicules qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme qui ne change point. C'est une suite de traits dont aucun n'est perdu ; celui-ci est pour moi, celui-là est pour mon voisin ; & ce qui prouve le plaisir que procure une imitation parfaite, c'est que mon voisin & moi nous rions du meilleur cœur du monde de nous voir ou sots, ou faibles, ou impertinens, & que nous serions furieux, si on nous disait d'une autre façon la moitié de ce que nous dit Molière.

Eh ! qui t'avait appris cet art , divin Mo-
 lière ? avais-tu lu quelque poétique ? les vers
 d'Horace & la prose d'Aristote ont - ils pu
 t'inspirer une scène ? t'es-tu servi de Térence
 & d'Aristophane , comme Racine se servait
 d'Euripide ; Corneille , de Guillen de Castro ,
 de Calderon & de Lucain ; Boileau , de Ju-
 vénal , de Perse & d'Horace ? les anciens &
 les modernes t'ont - ils fourni beaucoup ? il
 est vrai que dans ton excellente farce de Sca-
 pin , tu as pris à ce bon Cirano la seule idée
 vraiment plaisante qu'il ait jamais eue ; que
 dans le Misanthrope tu as imité une douzaine
 de vers de Lucrèce ; que les Canevas Italiens
 & les Romans Espagnols t'ont guidé dans tes
 premiers ouvrages ; mais n'est-ce pas toi qui
 as inventé ce sublime Misanthrope , le Tar-
 tuffe , les Femmes Savantes , & même l'Avare ,
 malgré quelques traits de Plaute que tu as
 tant surpassé ? Quel chef - d'œuvre que cette
 dernière pièce ! chaque scène est une situation ,
 & l'on a entendu dire à un avare de bonne
 foi , qu'il y avait beaucoup à profiter dans cet
 ouvrage , & qu'on en pouvait tirer d'excellens
 principes d'économie.

Et les Femmes Savantes ? quelle prodigieuse
 création ! quelle richesse d'idées sur un fonds
 qui paraissait si stérile ! quelle variété de carac-

tères ! qu'est-ce qu'on mettra au-dessus du bon homme Chrisalde qui ne permet à Plutarque d'être chez lui que pour garder *ses rabats* ? & cette charmante Martine qui ne dit pas un mot dans son patois qui ne soit plein de sens & de raison ? Quant à la lecture de Trissotin , elle est bien éloignée de pouvoir perdre aujourd'hui de son mérite. Les lecteurs de société retracent souvent la scène de Molière , avec cette différence que les auteurs ne s'y disent pas d'injures , & ne se donnent pas des rendez-vous chez Barbin ; ils sont aujourd'hui plus fins & plus polis , & en savent beaucoup davantage.

Oublierons-nous dans les Femmes Savantes un de ces traits qui confondent ? C'est le mot de Vadius qui , après avoir parlé comme Caton sur la manie de lire ses ouvrages , met gravement la main à la poche , en tire le cahier qui probablement ne le quitte jamais : *Voici de petits vers*. C'est un de ces endroits où l'acclamation est universelle. Combien j'ai vu de spectateurs saisis d'une surprise très-réelle ! Ils avaient pris Vadius pour le sage de la pièce.

Ces sortes de méprises sont ordinairement des triomphes pour l'auteur comique. Ce fut pourtant une méprise semblable qui fit tom-

ber le Misanthrope. Il est dangereux en tout genre d'être trop au-dessus de ses juges , & Racine s'en aperçut dans Britannicus. On n'en savait pas encore assez pour trouver le sonnet d'Oronte mauvais. Ce sonnet d'ailleurs est fait avec tant d'art , il ressemble si fort à ce qu'on appelle de l'esprit, il réussirait tant aujourd'hui dans des soupers qu'on appelle charmans , que je trouve le parterre excusable de s'y être trompé. Mais s'il avait été assez raisonnable pour en savoir gré à l'auteur , je l'admèrerais presque autant que Molière.

Après tout, cette injustice est digne de pardon; puisqu'elle nous a valu le Médecin malgré lui. Molière, tu riais bien , je crois , au fond de ton ame d'être obligé de faire une bonne farce pour faire passer un chef-d'œuvre. Te serais-tu attendu à trouver de nos jours un censeur rigoureux qui reproche amèrement à ton Misanthrope de faire rire ? Il ne voit pas que le prodige de ton art est d'avoir montré le Misanthrope de manière qu'il n'y a personne , excepté le méchant , qui ne voulût être Alceste avec ses ridicules. Tu honorais la vertu en lui donnant une leçon , & Montausier a répondu , il y a long-temps , à l'orateur Génevois.

Est-il vrai qu'il a fallu que tu fisses l'apologie du Tartuffe ? Quoi ! dans le moment où

tu t'élevais au - dessus de ton art & de toi-même , au lieu de trouver des récompenses , tu as rencontré la persécution ! A-t-on bien compris même de nos jours ce qu'il t'a fallu de courage & de génie pour concevoir le plan de cet ouvrage & l'exécuter dans un temps où le faux zèle était si puissant , & où l'on éloignait Catinat du commandement , parce qu'il était philosophe ? C'est dans ce temps que tu as entrepris de porter un coup mortel à l'hypocrisie qui en effet ne s'en est pas relevée. C'est un vice dont l'extérieur au moins est passé de mode , & c'est beaucoup ; le meilleur sermon sur l'hypocrisie , fût-il de Tartuffe lui-même , n'en aurait pas fait autant.

Qu'est - ce qui égale Racine dans l'art de peindre l'amour ? c'est Molière. Voyez les scènes des amans dans le Dépit amoureux , premier élan de son génie. Dans le Tartuffe , entendez Alceste s'écrier , ah ! traîtresse ! quand il ne croit pas un mot de toutes les protestations d'amour que lui fait Célimène , & que pourtant il est enchanté qu'elle les lui fasse ; relisez toute cette admirable scène où deux amans viennent de se raccommoder , & où l'un des deux , après la paix faite & scellée , dit pour première parole ,

Ah ! ça , n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous ?

Revoyez

Revoyez cent traits de cette force, & si vous avez aimé, vous tomberez aux genoux de Molière, & vous répéterez ce mot de Sadi : *Voilà celui qui fait comme on aime.*

Qu'est-ce qui égale Racine dans l'art des vers ? Qu'est-ce qui a un aussi grand nombre de ces vers pleins, de ces vers nés, qui n'ont pas pu être autrement qu'ils ne sont, qu'on retient dès qu'on les entend, & que le lecteur croit avoir faits ? c'est encore Molière. Quelle foule de vers charmans ! quelle facilité ! quelle énergie ! sur-tout quel naturel ! Ne cessons de le dire ; le naturel est le charme le plus sûr & le plus durable ; c'est lui qui fait vivre les ouvrages, parce que c'est lui qui les fait aimer ; c'est le naturel qui rend les écrits des anciens si précieux, parce que maniant un idiome plus heureux que le nôtre, ils sentaient moins le besoin de l'esprit ; c'est le naturel qui distingue le plus les grands écrivains, parce qu'un des caractères du génie est de produire sans effort ; c'est le naturel qui a mis La Fontaine, qui n'inventa rien, à côté des génies inventeurs ; enfin c'est le naturel qui fait que les lettres d'une mère à sa fille sont quelque chose, & que celles de Balzac, de Voiture, & la déclamation & l'affectation en

tout genre font , comme dit Sosie , *rien ou peu de chose.*

Les Crispins de Regnard , les Payfans de Dancourt font rire au théâtre. Dufréni étincelle d'esprit dans sa tournure originale ; le Joueur & le Légataire font de beaux ouvrages ; le Glorieux , la Métromanie & le Méchant ont des beautés d'un autre ordre. Mais rien de tout cela n'est Molière. Il a un trait de physionomie qu'on n'attrape point. On le retrouve jusques dans ses moindres farces, qui ont toujours un fond de vérité & de morale. Il plaît autant à la lecture qu'à la représentation , ce qui n'est arrivé qu'à Racine & à lui ; & même de toutes les comédies, celles de Molière sont à peu près les seules que l'on aime à relire. Plus on connaît Molière , plus on l'aime. Plus on étudie Molière , plus on l'admire ; après l'avoir blâmé sur quelques articles , on finit par être de son avis ; c'est qu'alors on en fait davantage. Les jeunes gens pensent communément qu'il charge trop. J'ai entendu blâmer *le pauvre homme* répété si souvent ; j'ai vu depuis précisément la même scène & plus forte encore , & j'ai compris qu'on ne pouvait guères charger ni les ridicules ni les passions.

Molière est l'auteur des hommes mûrs &

des vieillards. Leur expérience se rencontre avec ses observations, & leur mémoire avec son génie. Il observait beaucoup ; il y était porté par son caractère, & c'est sans doute le secret de son art. Il était triste & mélancolique, cet homme qui a écrit si gaîment. Ceux dont il considérait les travers & les faiblesses étaient souvent bien plus heureux que lui. J'en excepterais les jaloux, s'il ne l'avait pas été lui-même.

Molière jaloux ! lui qui s'est tant moqué de la jalousie ! Eh ! oui, comme les médecins qui recommandent la sobriété, & qui ont des indigestions ; comme les hommes sensibles qui prêchent l'indifférence. Chapelle prêchait aussi Molière, & lui reprochait sa jalousie. *Vous n'avez donc pas aimé*, lui dit l'homme infortuné qui aimait.

Il aima sa femme toute sa vie, & toute sa vie elle fit son malheur. Il est vrai que lorsqu'il fut mort elle parvint à lui obtenir la sépulture ; elle demandait même pour lui des autels. Cela fait souvenir des Romains qui mettaient leurs empereurs au rang des dieux, quand ils les avaient égorgés.

Il fit trente-une pièces de théâtre dans l'espace d'environ vingt ans, & pas une d'elles ne ressemble à l'autre. Il était cependant à la

fois auteur , acteur & chef de troupe. Il fut toujours bien venu du Roi , & considéré des honnêtes gens. Ce n'est pas ici le lieu de discuter l'opinion qui flétrit la profession de Molière , par ce qu'il n'y a point de profession que son génie ne puisse ennoblir , que cette opinion tient à des questions délicates , que les grands talens & les bonnes mœurs seront toujours au-dessus de toute condition , & que ce n'est pas trop la peine de parler du reste. :

On lui a reproché de trop négliger sa langue , & on a eu raison. Il aurait sûrement corrigé ses ouvrages , s'il avait eu plus de loisir , & si sa laborieuse carrière n'avait pas été bornée à cinquante-trois ans. On lui a reproché encore ses mauvais dénouemens. Mais quand le plaisir du spectateur n'est pas fondé sur l'intérêt , qu'importe le dénouement ? Divertissez pendant cinq actes , & amenez un mariage , comme il vous plaira ; je garantis le succès.

Il eut des ennemis acharnés. Ils firent des pièces contre lui , & il en fit contre eux. Je ne connais guères que les gens de lettres à qui l'on a recommandé expressément de ne point sentir les injures. Dans tout autre état la vengeance est presque un devoir , & l'on ferait un crime de l'insensibilité. Il faut absq-

lument qu'on regarde les gens de lettres comme les premiers des hommes ou comme les derniers.

On se plaint qu'on ne travaille plus dans le genre de Molière. Je pense qu'on a bien fait d'en essayer d'autres. Le champ où il a moissonné est moins vaste qu'on ne l'imagine ; & quand il resterait quelque coin où il n'aurait pas porté la main , on craindrait encore de se trouver dans son voisinage. La disposition des esprits est autre que dans le siècle passé. Nous sommes au moment de la satiété, & nous voulons des émotions fortes. Nos mœurs sont plus corrompues , & nous aimons qu'on nous parle de vertu. Nos mœurs sont plus raffinées , & la satire est exercée avec tant d'art dans la société , qu'elle paraîtrait froide sur la scène. Les contes sont aujourd'hui ce que nous aimons le mieux. La Chaussée nous en a faits qui sont intéressans & bien écrits. Tout le monde allait pleurer à ses pièces, & tout le monde disait, pourquoi ne nous fait-il pas rire ? Et personne ne le disait plus haut que ceux qui ne savaient ni faire rire ni faire pleurer. Du temps de Molière beaucoup de philosophes faisaient des contes. Molière seul mettait de la philosophie sur le théâtre. Aujourd'hui que les philosophes nous disent quel-

ques vérités , il faut que les contes reviennent sur la scène. C'est le genre le plus fécond qui nous reste ; & si Molière avait vu l'Ecole des Mères & Mélanide , il aurait crié : *Courage , La Chauffée.*

Il était d'un caractère doux & de mœurs pures. On raconte de lui des traits de bonté. Il était adoré de ses camarades , quoiqu'il leur fit du bien ; & il mourut presque sur le théâtre , pour n'avoir pas voulu leur faire perdre le profit d'une représentation. Il écoutait volontiers les avis , quoique probablement il ne fit pas grand cas de ceux de sa servante. Il encourageait les talens naissans. Le grand Racine , alors à son aurore , lui lut une tragédie. Molière ne la trouva pas bonne , & elle ne l'était pas ; mais il l'exhorta à en faire une autre , & lui fit un présent. C'était voir mieux que Corneille qui exhorta Racine à faire des comédies & à quitter le tragique.

Molière n'était point envieux. De grands hommes l'ont été. Ce fut lui qui ramena la Cour & la Ville aux Plaideurs qui étaient tombés. Il était alors brouillé avec Racine , avec qui on se brouillait facilement. Ce moment dut être bien doux à Molière.

Cet homme qui fut un grand poète , un grand philosophe , & le premier des comiques

de tous les siècles, mourut avant le temps, & obtint à peine la sépulture. Il ne fut point membre de la compagnie littéraire qui lui décerne aujourd'hui un éloge, & son nom ne mourra jamais.

S'il s'élevait parmi nous dans la suite un auteur comique qu'on pût lui opposer, c'est que nos mœurs seraient devenues plus fortes, & que cet auteur aurait encore plus de génie que lui,



AVERTISSEMENT.

LE morceau suivant a été composé dans la forme des *Articles de l'Encyclopédie*, & devait faire partie d'un travail dont l'Auteur devait être chargé dans le *Supplément de ce Dictionnaire*. Mais d'autres occupations ayant empêché que cet arrangement n'eût lieu, l'Auteur fit imprimer ce fragment dans le *Mercur*.

D U · M O T
A M O U R ;

D A N S

SES DIFFÉRENTES ACCEPTIONS.

AMOUR (morale) terme abstrait , qui considéré génériquement , signifie une affection de l'ame portée vers un objet par le sentiment de rapports agréables. Je dis terme abstrait , parce que pour repousser les chimères métaphysiques , on ne saurait trop rappeler qu'il n'y a point d'être qui s'appelle *amour*. L'amour de Dieu pour ses créatures , n'est autre chose que Dieu considéré comme aimant ses créatures. Les scholastiques ont ouvert une source intarissable de vaines querelles , en donnant le nom d'*êtres* à des qualités morales & physiques , détachées des êtres par une opération de l'entendement.

L'amour pris dans son sens le plus universel , est dans le cœur de tous les hommes , & c'est la seule chose qui attache à la vie. Celui qui n'aime rien , n'a nulle raison pour

exister , & cette maladie trop réelle que l'on nomme *consomption* , n'est autre chose qu'un affaissement de l'ame & des organes , qui ne peuvent désirer ni sentir. Cette maladie finit ordinairement par le suicide. Pour peindre le supplice des êtres rebelles à Dieu , nous n'avons rien trouvé de plus affreux , que de les représenter comme forcés de haïr éternellement Dieu , les créatures & eux-mêmes. Ce *malheureux qui n'aimera jamais* ! disait sainte Thérèse , en parlant du diable.

Amour des sexes. C'est la passion la plus naturelle dans son principe , & la plus variée dans ses effets , la plus douce & la plus furieuse. On n'en saurait dire ni trop de bien ni trop de mal , lorsqu'on en parle dans l'ivresse du plaisir , ou dans la crise du désespoir. Mais il est très-difficile , même au philosophe , d'en parler avec indifférence , parce que s'il ne l'a pas senti , il ne le connaît pas assez ; & , s'il a aimé , il faut qu'il combatté les souvenirs. Un écrivain célèbre a dit de l'amour , que le physique en était bon , & que le moral n'en valait rien. C'est rayer d'un seul trait l'histoire des plaisirs de l'ame.

Je suis très-éloigné de penser que l'amour puisse être absolument indépendant des sens. Ce platonisme est l'ouvrage d'une imagination

exaltée. C'est sur-tout une illusion de la jeunesse. La première femme que l'on aime, est à nos yeux un être fort au-dessus de l'humanité, & tout homme qui n'a pas vu dans sa maîtresse beaucoup plus qu'une femme, était à coup sûr un amant froid. Mais dans ce délire de la passion, on ne se rend point compte d'une foule de sentimens secrets qui s'y perdent & s'y confondent, & ces sentimens sont des désirs. Je fais bien qu'on leur commande, que le sacrifice que l'on en fait est un effort de générosité, dont on est bien fier & bien satisfait; mais on sent en même temps, quoiqu'on ne se l'avoue pas, que ce sacrifice n'est que momentané, que c'est même un moyen de plus pour obtenir ce qu'on a l'air de ne pas demander. Jamais l'amour n'est plus intéressé, que quand il paraît généreux. Jamais il n'est plus près d'être un maître impérieux, que quand il est l'esclave le plus rampant. Il ne sacrifie le présent, que parce qu'il vit dans l'avenir. Ce n'est pas qu'il veuille tromper, non; c'est que par une force involontaire, il marche toujours à son but. La route sera aussi longue qu'on voudra. Les avenues ne sont si agréables, que parce que la jouissance est au bout de la perspective. Le malheur est qu'il n'y ait rien au-delà.

Mais faudra-t-il en conclure qu'il n'y a que du physique dans l'amour, ou que le physique seul en est bon ? Cette dernière assertion paraît être d'un homme qui a senti plus qu'un autre le moral de l'amour, qui a oublié les plaisirs, & conservé le souvenir des peines. Personne ne déclame plus contre la sensibilité que les gens très-sensibles, comme personne ne dit plus de mal de la gloire, que ceux qui en sont idolâtres. Mais s'il était possible de les prendre au mot, on verrait bientôt ce qu'il faut penser de ces plaintes. On a beau dire, le plus grand besoin du cœur est celui d'être ému. L'homme qui est le mieux avec lui-même, se plaît encore à être souvent hors de soi. Et quelle passion produit des émotions plus puissantes & plus chères que l'amour ? Je ne parle pas seulement des impressions tendres ou voluptueuses. Peut-on sans ingratitude n'en pas rendre grâces à la nature ? Je parle même des impressions tristes & douloureuses. Elles sont pour les âmes actives un aliment amer, mais nécessaire & fait pour elles. Exceptez-en le moment où l'on voit mourir ce qu'on aime, le moment plus affreux où l'on est trahi ; exceptez en ces déchiremens insupportables ; si dans les autres chagrins que l'amour produit, vous proposez à l'amant qui

se plaint de lui ôter à la fois sa douleur & son amour, il rejetterait votre offre. On aime mieux la fièvre que la paralysie. Les larmes de l'amour sont rarement cruelles. Quand il est véritablement malheureux, il n'en verse plus.

Laiissons-lui donc tout ce que l'activité de notre ame a pu y ajouter. Ne tarissons point la source des sentimens & des illusions. Si l'attrait réciproque qui entraîne un sexe vers l'autre était réduit à n'être qu'un besoin purement animal, tous les deux y perdraient trop. Ce besoin serait triste & humiliant. Bornés par nos sens, pourquoi bornerions-nous aussi notre imagination, la seule chose qui nous étende au-delà de nous-mêmes ? Et qui n'a pas éprouvé que ce sentiment de préférence qui nous attache à un seul objet, ces charmes dont nous l'entourons, & qu'il ne doit qu'à nos regards, sont des rêves délicieux, que l'on regrette, même long-temps après le réveil de la raison ? Car en effet il vient un moment où cette décoration fantastique s'évanouit, & où nous restons tristement avec la vérité. Mais il faut bien que l'amour finisse par l'indifférence, comme la vie finit par la mort.

On sent bien que je n'ai parlé ici que de l'amour pris dans son plus haut degré d'éner-

gie , & tel que les ames honnêtes & sensibles l'ont connu au moins une fois. A l'égard de ce commerce de corruption , qui amuse l'oisiveté des villes , & que la licence des mœurs , le goût des plaisirs , la mauvaise éducation , les mauvais mariages ont rendu si commun & si irrémédiable , *Voyez* les articles GALANTERIE , ADULTERE , COURTISANE , &c.

Amour conjugal. C'est le plus doux de tous les sentimens , quand il ressemble à la véritable amitié. C'est être uni à ce qu'on aime par tous les liens possibles. Mais c'est une erreur de penser que l'amour conjugal puisse être l'amour proprement dit. C'est vouloir que l'on puisse à la fois jouir & désirer ; bonheur que l'on ne nous promet que dans un autre ordre de choses. Deux époux qui s'aiment , sont les plus heureux de tous les amis.

Amour paternel , maternel , filial & fraternel. On dit , proverbialement , que l'amour va en descendant , pour dire que les peres & meres aiment mieux leurs enfans , qu'ils n'en sont aimés. Cela est vrai généralement , les exceptions mises à part. On aime plus pour le bien qu'on fait , que pour le bien qu'on reçoit. D'ailleurs , un pere s'aime lui-même dans ses enfans ; ses enfans ne peuvent l'aimer que pour lui. Aussi leur amour est-il son plus grand éloge.

L'amour d'une mere, est-il plus tendre que celui d'un pere ? Je le crois. Ses enfans sont plus à elle, ils lui coûtent davantage. Elle les a nourris de son lait & de sa substance. Elle se souvient, en les voyant, de ce qu'elle a souffert pour eux, & les en aime plus tendrement. Les anciens avaient le plus grand respect pour la maternité ; & de nos jours, une femme entendant un jeune étourdi qui dénigrerait tout le sexe en général, dit à ceux qui l'entendaient : « Ce jeune homme ne se souvient-il pas qu'il a une mere ? »

Rara est concordia fratrum, a dit un ancien. Malheureusement il avait raison. Les rapports d'intérêt & de rivalité sont des sources de divisions entre les freres. Les préférences trop communes de la part des parens sont injurieuses & affligeantes ; & quand une fois la discorde a séparé ceux que la nature avait unis, ils doivent se haïr d'autant plus, qu'ils ont dû faire un plus grand effort pour cesser de se chérir.

Amour de la gloire, amour-propre. On les a confondus trop souvent. L'amour-propre est de tous les hommes. L'amour de la gloire n'appartient qu'aux grandes ames. L'un est petit dans ses moyens, injuste dans ses principes. L'autre est sublime dans ses vues, gé-

néreux dans ses procédés. L'un s'estime plus que les autres hommes ; l'autre veut en être estimé. Il se peut , à tout prendre , que celui qui a de l'amour-propre & celui qui aime la gloire , au fond se rapprochent tous les deux en s'aimant eux-mêmes plus que tous les autres ; mais le premier ne fera rien que pour lui. Le second fera tout pour les hommes , & ne se réservera que la gloire de l'avoir fait. Mécène avait de l'amour-propre. Octave avait de l'ambition. Cicéron aimait la gloire.

Amour des lettres. C'est un besoin des esprits bien faits. Dans les Princes , dans les grands , c'est un ressort de plus qu'ils ont entre les mains pour exalter les talens & les ames , & pour conduire le vulgaire. C'est le présage d'un règne heureux. Les méchans Princes sont rarement lettrés , & les mauvais vers que faisait Néron , ne sont pas une exception à ce principe.

Dans un grand sans goût & sans esprit ; l'amour des lettres est un travers qu'on lui suggère , & qui lui donne un ridicule de plus. Il a des livres , comme quelques personnes qui ne savent pas un mot de Botanique , ont des jardins de plantes ; & il rassemble chez lui de mauvais écrivains , comme de prétendus naturalistes rassemblent dans un cabinet des papillons & des insectes.

Dans

Dans le commun des hommes, l'amour des lettres , le désir d'écrire est une aptitude naturelle , ou une aveugle manie. L'aptitude naturelle est le talent. Portée à un degré supérieur , c'est le génie. Ceux qui aiment les lettres & les cultivent avec succès , ont ordinairement peu d'ambition & peu d'avarice. Ils ont besoin d'aisance & d'amis ; & c'est à eux de se procurer l'un & l'autre. S'ils prétendent beaucoup , & s'ils réussissent , ils sont persécutés ; mais il faut que la gloire console de tout ceux qui lui sont dévoués. S'ils sont doux & médiocres , ils vivent plus paisibles. Les gens de lettres vivent plus dans le monde qu'autrefois. Ils y sont plus considérés , parce qu'on a senti leur influence , & qu'ils savent demander moins & acquérir davantage.

L'amour des lettres , dénué de talent , a souvent des suites funestes. On est inepte à tout , & sur-tout à ce qu'on voudrait faire. On se trompe sans cesse soi-même sur le mépris dont on est couvert. Mais on ne peut se tromper sur les chagrins que produisent des espérances frustrées , sur l'ennui & les dégoûts qu'on éprouve & qu'on fait éprouver aux autres , sur la vie que l'on mène , toujours agitée & toujours vuide. Vous arrivez au déclin de l'âge , sans avoir rien produit qui

puisse vous justifier aux yeux d'autrui & aux vôtres , & un repentir tardif accable votre vieillesse.

Amour de la patrie. Tout honnête homme doit aimer sa patrie. Elle a travaillé pour lui avant sa naissance , & il vit sous sa sauvegarde. Si on en essuie des injustices , il n'est jamais permis de s'en venger : ceux qui ont tenté cette vengeance coupable , l'ont toujours expiée par leurs larmes & par leurs malheurs.

C'est sur-tout dans les Républiques que l'amour de la patrie a plus de force , & se signale par plus d'efforts & de prodiges. Chaque citoyen tient de plus près au gouvernement. Le mot de *patrie* est le premier qu'un républicain bégaye dans son enfance , & le dernier qui erre sur ses lèvres mourantes. C'est pour la *patrie* que Régulus alla chercher à Carthage la mort & les tourmens ; & ne pouvant plus sauver sa *patrie* , Caton se déchira les entrailles.



TRADUCTION
D'UNE LETTRE
DE BRUTUS A CICÉRON.

Cette Lettre a toujours été regardée comme un des plus précieux monumens de l'ancienne littérature. C'est un chef-d'œuvre d'éloquence, & l'épanchement d'une ame républicaine. Elle fut écrite l'année qui suivit la mort de César, dans le temps que le jeune Octave venait de défaire Antoine devant Modène, l'an de Rome 710.

Vous avez écrit à Octave. Il y a dans votre lettre un article qui me concerne, & qu'Atticus m'a fait tenir. Je l'ai lu. Il n'y avait rien dans l'attachement que vous me témoignez & dans l'intérêt que vous prenez à ma conservation, qui pût me procurer un nouveau plaisir. En effet ne suis-je pas accoutumé à entendre dire tous les jours que vous avez fait quelque nouvelle démarche pour me prouver votre zèle, & pour soutenir ma dignité ? Mais ce même morceau de votre lettre m'a causé la douleur la plus vive qu'il me fut possible d'éprouver. Vous le remerciez

de ce qu'il a fait pour la République, mais avec tant de soumission ! (Le dirai-je ? J'ai honte de l'état où nous réduit la fortune ; mais enfin il faut le dire ;) vous lui recommandez ma vie avec tant de bassesse , que vous semblez annoncer évidemment que la tyrannie n'est pas détruite , & que nous n'avons fait que changer de maître. Ma vie ! & quelle mort me serait plus affreuse que la vie achetée à ce prix ! Pesez vos termes , & osez nier que ce ne soient ceux d'un esclave suppliant devant un Roi. Il n'y a , dites-vous , qu'une seule grace que vous lui demandiez , & qu'on doive attendre de lui ; c'est qu'il veuille bien laisser vivre des citoyens (1) qui ont obtenu l'estime des honnêtes gens & du peuple Romain. C'est donc à dire qu'à moins qu'il n'y consente , nous ne serons plus ? Mais il vaut mieux n'être pas que de lui devoir l'existence. Certes je ne crois pas encore que les dieux soient assez ennemis du peuple Romain , pour qu'il faille demander à Octave la vie d'aucun citoyen , encore moins celle des libérateurs du monde. Car j'ai quelque plaisir à rappeler ce titre magnifique , & sur-tout à ceux qui paraissent ignorer ce qu'ils ont à craindre & ce

(1) Brutus & Cassius & les Conjurés.

qu'il faut demander. Vous, Cicéron, vous reconnaissez dans Octave un si grand pouvoir, & vous êtes son ami ! Vous êtes le mien, dites - vous, & pour me voir à Rome, vous croyez avoir besoin de me recommander à un enfant ? Et de quoi donc le remerciez-vous, si vous croyez qu'il faille le supplier pour que je vive ? Lui savez-vous beaucoup de gré d'avoir mieux aimé qu'on eût à demander une pareille grace à lui qu'à Marc-Antoine ? Est-ce au destructeur ou à l'héritier de la tyrannie que l'on demande de laisser vivre des citoyens qui ont bien servi la République ? C'est cette faiblesse qui nous fait désespérer de nous-mêmes, & que je reproche à tous les autres autant qu'à vous ; c'est elle qui a inspiré à César l'ambition de dominer, à Marc-Antoine celle de le remplacer après sa mort ; c'est elle qui a élevé ce jeune Octave au point que vous croyez devoir obtenir de lui, qui est encore à peine un homme, le salut d'hommes tels que nous, & que vous ne voyez pour moi de ressource que dans sa pitié. Si nous nous souvenions que nous sommes Romains, nous ne verrions pas les derniers des mortels avoir plus de courage pour nous opprimer, que nous n'en avons pour nous défendre, & Antoine ferait pas plus jaloux de succéder à César,

qu'effrayé de sa punition. Vous, homme Consulairé, vous qui avez puni les crimes de Catilina, ce qui peut-être, si j'en crois mes craintes, n'a pas différé notre perte pour longtemps, comment pouvez-vous jeter les yeux sur ce que vous avez fait, & approuver ce que l'on fait aujourd'hui, ou du moins le souffrir avec tant de patience & de douceur que vous avez l'air de l'approuver ? Et d'où est venue votre haine pour Antoine ? N'est-ce pas de ce qu'il avait les mêmes prétentions que fait voir aujourd'hui le jeune Octave ? N'est-ce pas parce qu'il voulait que nous lui demandassions la vie ; que ceux à qui il devait la liberté n'eussent qu'une existence dépendante & précaire ; que ses volontés fussent des loix dans la République ? Vous avez été d'avis de prendre les armes pour l'empêcher de régner : était-ce pour prier un autre de vouloir bien se mettre à sa place, de regarder l'Etat comme son patrimoine, & les citoyens comme ses esclaves ? A ce compte nous n'avons disputé que sur telle ou telle espèce de servitude, & non pas sur la servitude elle-même. Mais en ce cas Antoine était un aussi bon maître qu'un autre : sous lui non-seulement notre condition était tolérable, mais même nous eussions eu part à sa puissance, à ses

bienfaits, aux honneurs ; car que refuserait-il à ceux dont il fait que la soumission serait le plus grand appui de son pouvoir ? Mais nous n'avons point voulu mettre de prix à la vertu & à la liberté. Aujourd'hui même cet enfant que le nom de César paraît animer contre les meurtriers de César, combien croyez-vous qu'il donnât, s'il était question de marchander, pour avoir de notre consentement le pouvoir qu'après tout il aura bientôt, puisque nous ne voulons que vivre, avoir de l'argent, & jouir du titre de Consulaires ?

Au surplus que la mort de César soit inutile ; que nous n'ayons conçu qu'une fausse joie de cette mort, puisqu'elle ne devait pas nous rendre plus libres ; que tout le monde nous abandonne, les dieux m'ôteront tout avant de m'ôter la résolution où je suis non-seulement de ne jamais souffrir dans l'héritier de César que j'ai tué, ce que je n'ai pas souffert dans César, mais dans mon pere même, s'il revenait au monde, qu'un citoyen soit de mon aveu plus puissant que les loix & le Sénat. Et croyez-vous que les autres Romains soient libres, si je ne puis être dans Rome, sans la permission d'Octave ? Que dis-je ? ce que vous lui demandez pour nous, comment croyez-vous pouvoir l'obtenir ? Vous lui demandez

notre conservation ; mais suffit-il pour cela de nous accorder la vie ? Et reçoit-on la vie sans la liberté & l'honneur ? Appelez-vous jouir de la vie , d'être dans l'enceinte de Rome ? Est-ce le lien où je suis qui décide mon état ? Je ne vivais pas tant que César a vécu , si ce n'est depuis le moment que j'eus dans l'ame le dessein de l'immoler ; & en quelque lieu que je sois , je ne me croirai jamais exilé , tant que la servitude & les affronts me paraîtront les plus odieux de tous les maux.

Dans quelles ténèbres sommes-nous tombés ? Chez les Grecs la postérité des tyrans est condamnée à périr avec eux ; & chez nous on supplie celui qui a osé prendre le nom d'un tyran , d'épargner les vengeurs de la liberté ; & je désirerais de revoir ma patrie ! & je croirais qu'il y a encore une patrie , quand Rome se refuse à la liberté qu'on lui offre même malgré elle , & redoute plus dans un enfant le nom d'un tyran qui n'est plus , qu'elle n'a de confiance en elle-même , après avoir vu détruit par un petit nombre d'hommes , celui qui avait des forces si puissantes !

Ne me recommandez plus à votre César , ni moi , ni vous même , si vous m'en croyez. Vous prisez beaucoup le peu d'années que la nature vous laisse encore espérer , si vous

croyez qu'elles valent la peine de s'abaisser à la prière. Prenez garde d'ailleurs que vos démarches contre Antoine, si justement louées jusqu'ici, ne paraissent avoir été dictées par la crainte plutôt que par les principes d'un citoyen ; car si vous trouvez bon qu'Octave soit dans le cas d'être supplié en ma faveur, on croira que vous n'avez pas craint d'avoir un maître, mais que vous avez voulu en avoir un qui fût votre ami. Quant aux louanges que vous lui donnez pour ce qu'il a fait, je les approuve, si c'est pour détruire la puissance d'autrui qu'il a combattu, & non pas pour établir la sienne. Mais s'il en est au point qu'il faille lui adresser des prières pour nous, si vous jugez vous-même qu'on lui doive tant accorder, vous lui décernez une trop grande récompense : car vous lui attribuez un droit qu'il paraissait avoir rendu à la République. Vous ne songez pas que si pour avoir fait la guerre à Marc-Antoine, Octave mérite de si grands honneurs, nous qui avons abattu un pouvoir dont Antoine n'a recueilli que les débris, nous ne pouvons jamais être assez récompensés, quand on nous prodiguerait tous les honneurs réunis ; mais la crainte peut bien plus sur les hommes que la reconnaissance. Antoine est vivant & a les armes à la

main ; & à l'égard de César , on ne se souvient plus de ce qu'on a pu ou de ce qu'on a dû faire. C'est Octave aujourd'hui dont le jugement sur nous décidera celui du peuple Romain , & on nous méprise assez pour regarder un seul homme comme l'arbitre de notre vie. Je suis fait , puisqu'il faut répondre , non - seulement pour ne pas supplier , mais encore pour réprimer ceux qui prétendent qu'on les supplie. Je me tiendrai éloigné de la servitude , & tout lieu où je serai libre , fera Rome pour moi. J'aurai pitié de vous tous en qui ni l'âge , ni les honneurs , ni l'exemple de la vertu d'autrui n'ont pu diminuer l'amour de la vie ; & je me croirai heureux tant que je demeurerai attaché à ce principe , qu'on est récompensé par ses propres actions. Car quel bonheur plus solide que celui qui indépendamment des choses humaines , ne réside que dans la conscience & dans la liberté ? Quoiqu'il en soit , je ne me soumettrai pas à ceux qui se soumettent , & je ne serai pas vaincu par ceux qui se laissent vaincre. Je tenterai & je supporterai tout pour délivrer la République. Si je réussis , nous nous réjouirons tous ; si je ne réussis pas , je me réjouirai encore , puisque j'aurai passé ma vie à m'occuper des moyens de rendre la liberté à ma patrie.

Quant à vous , Cicéron , je vous exhorte à ne point vous lasser de faire le bien , & à ne point vous défier de la vertu. Songez , en écartant les maux actuels , à prévenir ceux qui pourraient naître , si on n'allait pas au-devant. Croyez que l'esprit courageux & libre qui vous a animé à la défense de la République contre Catilina & contre Antoine , n'est rien sans la constance & l'égalité. J'avoue que la vertu qui s'est déjà signalée a plus à faire que la vertu qui n'a pas été éprouvée ; ce qu'elle fait est regardé comme une dette qu'elle acquitte ; ce qu'elle ne fait pas , comme une espérance qu'elle trompe. Ainsi , quoiqu'il soit beau à Cicéron de résister à Antoine , on se souvient de son consulat , & l'on n'est point surpris. Mais si ce même Cicéron ne montre pas en tout la fermeté & la grandeur d'ame qu'il a employées pour abattre Antoine , non-seulement il s'ôtera la gloire qu'il pourrait encore acquérir , mais même il perdra celle qu'il avait acquise : car il n'y a rien de grand que ce qui est fondé sur des principes invariables ; & votre génie , vos actions & les vœux de tous les citoyens vous obligent plus que personne à aimer la République , & à défendre la liberté : ainsi , au lieu de prier Octave de nous prendre sous sa protection , exhortez-

92 TRADUCTION D'UNE LETTRE , &c.

vous vous-même , relevez votre courage , & foyez sûr que cette République pour laquelle vous avez fait de si grandes choses , sera libre & glorieuse , quand le peuple aura des chefs qui l'aideront à repousser les entreprises des méchants.



L E T T R E

DE BRUTUS A ATTICUS.

SUR LE MEME SUJET.

CICÉRON s'étonne, dites-vous, du silence que je garde sur la conduite qu'il tient dans le gouvernement. Puisque vous m'en pressez, je vous dirai mon avis uniquement pour céder à vos instances. Je fais que Cicéron n'a rien fait qu'avec de bonnes intentions, & rien ne m'est plus connu que ses sentimens à l'égard de la République. Cependant il a fait des démarches, dirai-je, mal adroites ? mais c'est le plus prudent de tous les hommes ; dirai-je, complaisantes ? mais il n'a pas craint de s'attirer sur les bras, pour l'intérêt de l'Etat, un ennemi aussi puissant qu'Antoine. Quoiqu'il en soit, il est certain que Cicéron a irrité plutôt que réprimé la cupidité & la licence de cet enfant ; (1) qu'il accorde tout à ses liaisons avec Octave, jusqu'au point d'investiver contre nous, ce qui retombe sur lui doublement ; car si Casca est un assassin pour avoir tué César,

(1) Octave.

comme Cicéron l'a dit, Cicéron lui-même mérite bien plus ce nom, puisque Casca n'a tué qu'un homme, & que Cicéron en a fait périr plusieurs. D'ailleurs lui convient-il de parler de Casca, comme Bestia (1) parle de Cicéron ? parce que nous ne citons pas à tout propos nos Ides de Mars, comme il a à tout moment dans la bouche ses nones de Décembre, aura-t-il meilleure grace à blâmer une belle action que Bestia & Claudius n'en ont à blâmer son consulat ? Notre ami Cicéron se vante d'avoir fait la guerre en toge à l'armée de Marc-Antoine. Que m'importe si pour récompense d'avoir défait Antoine, on veut le remplacer, & si celui-là même qui a détruit ce fléau, en produit un autre plus difficile à exterminer ? Toute sa conduite est d'un homme qui ne refuse pas d'avoir un maître, mais qui ne veut pas que ce soit Antoine. Et quel gré dois-je lui savoir de ne craindre d'un tyran que sa colere ? Voilà qu'on décerne à Octave le triomphe, une paie pour ses soldats, & une foule d'autres honneurs ; & vous croyez qu'il ne voudra pas avoir la place de celui dont il a déjà pris le nom ? Est-ce ainsi qu'a dû se conduire un homme Consulaire, un homme tel que Cicéron ? Puisque vous m'a-

(1) Un des ennemis de Cicéron.

vez forcé de parler, il faut vous résoudre à entendre des choses désagréables. Je souffre moi-même à vous les dire ; je fais vos sentimens pour la République , & que toute désespérée qu'elle paraît , vous ne croyez pas les choses sans remède.

Je ne blâme point d'ailleurs votre oisiveté. Votre âge , vos enfans , le plan de vie que vous vous êtes fait , tout vous y autorise , & j'ai vu dans l'affaire de mon ami Flavius , que vous ne vouliez pas vous faire d'ennemis. Mais , pour revenir à Cicéron , quelle différence y a-t-il entre sa conduite & celle d'un Salvidienus ? Qu'est-ce que celui-ci aurait fait de plus pour Octave ? Cicéron craint, dites-vous, que la guerre civile ne soit pas encor éteinte. Fort bien. Il redoute un ennemi battu , & ne redoute pas dans Octave une armée victorieuse & la témérité de la jeunesse ! Peut-être le croit-il déjà assez puissant pour qu'on doive lui déférer par avance tout ce qu'il est en état d'envahir. Que la crainte raisonne mal ! Quelle précaution mal-entendue que d'aller au-devant des maux que l'on peut encore éviter ! Mais c'est que nous craignons la mort , l'exil , la pauvreté. Voilà ce que Cicéron regarde comme le plus grand malheur , & pourvu qu'on lui accorde ce qu'il demande , qu'il soit flatté ,

considéré, il accepte un esclavage honorable; si pourtant l'honneur peut se concilier avec le dernier degré de l'opprobre. Octave a beau appeler Cicéron son pere, le consulter, surtout le louer, lui rendre des actions de grace: les effets démentiront les paroles.

Il n'est pas possible de regarder comme son pere un homme qui n'est pas libre; & c'est pourtant à quoi travaille Cicéron, tout honnête homme qu'il est; voilà ce que lui vaudra l'envie de plaire à Octave. Je commence à avoir bien mauvaise idée de la Philosophie & des Lettres dont Cicéron a fait profession jusqu'ici. De quoi sert tout ce qu'il a écrit pour la liberté, tous ces traités si étendus sur l'honneur, sur la mort, l'exil, la pauvreté? Philippe le beau-pere d'Octave, est bien plus philosophe que Cicéron. Philippe n'a rien fait pour son beau-fils, & l'autre a tout fait pour un homme qui ne lui est rien. Qu'il cesse donc de se glorifier lui-même & d'aigrir nos douleurs. Que nous importe qu'Antoine soit vaincu, si un autre prend sa place? Sa défaite cependant n'est pas encore bien sûre, si j'en crois ce que vous m'écrivez. Au surplus, que Cicéron vive esclave & suppliant, puisque cette vie est de son goût, & qu'il ne se souvient plus ni de son âge, ni de ses actions, ni de ses dignités. Mais
moi

moi rien ne m'empêchera de faire la guerre à la tyrannie , quelle qu'elle soit , à la puissance , à la domination , à tout pouvoir illégal , à tout ce qui voudra être au-dessus des Loix. Je ne ferai point de marché pour la servitude. Vous prétendez qu'Antoine est un honnête homme , je n'en crois rien ; mais vos ancêtres ne voulaient pas même de leur pere pour tyran. Je ne vous aurais point écrit si franchement , si je ne vous aimais autant que Cicéron croit être aimé d'Octave. Je suis fâché de vous affliger , car vous aimez vos amis , & surtout Cicéron. Soyez persuadé que je n'ai rien diminué de mon attachement pour lui , mais beaucoup de l'opinion que j'en avais.



A V E R T I S S E M E N T.

*L*E s deux morceaux suivans ont été écrits dans l'année 1772 pour être placés dans un recueil qui avait pour titre *GALLERIE UNIVERSELLE*, & qui devait contenir les portraits de tous les hommes les plus célèbres de l'Europe, avec une notice de leur vie. Ce projet n'a pas été achevé.

PRÉCIS HISTORIQUE

SUR

M. DE VOLTAIRE.

MARIE-FRANÇOIS AROUET qui s'est rendu si célèbre sous le nom de Voltaire (1), est né au mois de Février 1694, (2) de François Arouet, Conseiller du Roi, ancien Notaire au Châtelet, Trésorier de la Chambre des Comptes, & de Marie-Marguerite Daumart.

Le nom, le génie, l'âge de ce grand homme, l'avantage qu'il a eu, & qui n'est pas le moindre de tous, de voir passer quatre générations, sa prééminence dans l'Empire des Lettres, tout l'éleve tellement au-dessus de ses contemporains, que ses ennemis même ne lui donneraient pas d'autre rang que celui qu'on lui décerne ici dans la classe des hommes illustres.

(1) *Voltaire* est le nom d'un petit bien de famille, qui appartenait à la mère de l'Auteur.

(2) Il était si faible, & l'on craignait tellement pour sa vie, qu'il ne fut possible de le faire baptiser que plusieurs mois après sa naissance; on se contenta de l'ondoyer. C'est ce qui a donné lieu à la méprise de ceux qui l'ont fait naître en Novembre.

L'amitié ne peut qu'ébaucher quelques traits de son Eloge dans un cadre étroit & prescrit. C'est à la postérité d'achever ce grand tableau.

Le sujet est abondant, & je serai succinct, parce que ce n'est pas ici qu'il faut le remplir. Je ne dirai pas tout ce que je pense & tout ce que je sens, mais ce qui me paraît généralement reconnu. L'amitié, quoiqu'elle soit le plus louable des sentimens, le seul où l'excès soit permis (1), doit se défier d'elle-même, quand elle se rend l'interprète de la voix publique. M. de Voltaire qui a survécu à tant d'hommes qu'il a vu naître, n'a pas survécu à l'envie qui ne meurt point ; & l'envie a toujours des partisans, parce qu'il y a toujours beaucoup d'hommes aisément trompés, ou désirant de l'être, & qu'elle parle plus haut & plus souvent que l'équité.

M. de Voltaire annonça, dès ses premières années, cette activité d'imagination, & cette facilité de produire, qui sont les caractères les plus marqués d'un génie heureux & supérieur. Il a dit de lui-même, ainsi que Pope :

Au sortir du berceau, j'ai bégayé des vers.

Mais il parlait à l'âge où les autres bégaiant.
On a de lui plusieurs morceaux écrits à qua-

(1) Volt.

totze ans , & qui ne se sentent point de l'enfance. Ses études furent brillantes. Il connut les Anciens qu'il a toujours aimés , & s'instruisit chez ces grands maîtres du bon goût , mal traduits par des hommes qui n'ont eu que de l'érudition , & méconnus par d'autres qui n'ont eu que de l'esprit. Mais l'hommage qu'il rendit aux Anciens fut toujours exempt d'idolâtrie & de fanatisme. Il sut les juger en les admirant. A dix - neuf ans il composa un Œdipe d'après Sophocle , & malgré celui de Corneille qui avait du succès. Le sien en eut un prodigieux. La Motte eut le noble courage d'imprimer , dans l'approbation de l'Œdipe , que le Public s'était promis un digne successeur de Corneille & de Racine. Il est vrai que La Motte n'avait pas encore fait de Tragédies. Mais cette approbation de l'Œdipe , & Inès , sont peut-être les deux choses qui lui font le plus d'honneur.

Rousseau écrivit que le Français de vingt-quatre ans (c'est l'âge qu'avait M. de Voltaire quand l'Œdipe fut représenté) avait surpassé en beaucoup d'endroits le Grec de quatre-vingt. Il écrivait à M. de Voltaire : *Je vous regarde comme un homme destiné à faire la gloire de sa nation.* N'oublions pas qu'il le mit dans la suite à côté

de Gâcon, & au-dessous de Voiture, & déplorons les passions humaines.

On fit vingt critiques de l'Œdipe. Il y en eut une bonne, celle que M. de Voltaire fit lui-même; & une bien maligne & bien injuste, elle était de Racine le fils, qui se rendit depuis plus digne de son pere, quand il composa le Poëme de la Religion.

Le pere de M. de Voltaire, qui voulait que son fils fût Avocat, & qui même l'avait chassé de sa maison, parce qu'il voulait être Poëte, vint à une des représentations de l'Œdipe, dans la loge de Madame la Maréchale de Villars, où était le jeune Auteur. Il l'embrassa en fondant en larmes, au milieu des félicitations des femmes de la Cour, & il ne fut plus question de faire M. de Voltaire Avocat.

La Henriade, qui parut quelques années après, était d'un autre genre non moins brillant & plus rare. C'était le premier Poëme épique dont la France pût se glorifier. Il paraissait dans un temps où l'on était encore aussi avide de vers qu'on en est aujourd'hui rassasié. La Henriade mit son Auteur au comble de la gloire. Il y avait foule chez l'Imprimeur pour en avoir des exemplaires. Elle se perfectionna dans les éditions multipliées

qu'on en fit ; & , malgré les critiques , elle est encore regardée comme le plus grand & le plus beau monument de la Poësie française.

La Henriade suffirait sans doute pour faire oublier le peu de succès des pieces de Théâtre que donna M. de Voltaire , dans l'espace de douze ans , depuis *Œdipe* jusqu'à *Brutus* ; & c'est une anecdote remarquable , que même après cette sublime tragédie de *Brutus* qui fut estimée , mais peu suivie , les plus beaux esprits de ce temps - là , Fontenelle , La Motte , & d'autres , conseillèrent à M. de Voltaire de renoncer au genre dramatique qui n'était pas le sien , & de s'appliquer à tout autre genre de poésie. Il répondit en donnant *Zaïre*.

Zaïre , le chef-d'œuvre du sentiment & de l'intérêt théâtral ; *Zaïre* qu'aurait enviée Racine , étonné de retrouver cette langue que lui seul avait connue ; *Zaïre* , l'ouvrage le plus touchant qu'on ait fait chez aucune nation , fut une époque nouvelle & éclatante dans la vie de M. de Voltaire. Il était alors dans la force de son âge & de son génie. Il avait près de quarante ans. La Mort de César , *Alzire* , *Mérope* , *Mahomet* , *Sémiramis* , *Oreste* , donnerent l'idée d'un genre de Tragédie dont il n'existait point de modèle , & d'un style qui pouvait être comparé à celui de Racine ,

sans lui ressembler. C'est après Mérope que M. de Voltaire fut enfin reçu à l'Académie Française. Le Public l'y avait appelé par acclamation , & les obstacles qui l'en avaient écarté jusqu'alors , céderent aux cris de la Renommée. Mais on aurait peine à imaginer ce qu'il fallut de soins & d'efforts pour sauver un reproche éternel à la Nation & à l'Académie ; reproche qui pourtant n'aurait dû tomber ni sur l'une ni sur l'autre.

Ce moment fut pour M. de Voltaire celui de la faveur & des récompenses. C'est vers ce temps qu'il fut chargé de travailler aux fêtes que l'on devait célébrer pour le mariage du Dauphin. C'est alors qu'il obtint de la libéralité du Roi la charge de Gentilhomme ordinaire , dont il a conservé le titre. On y joignit la place d'Historiographe de France , qui était bien due à l'Auteur de l'éloquente histoire de Charles XII. Il s'en rendit encore plus digne , lorsqu'il traça depuis le tableau du siècle de Louis XIV , & le tableau plus vaste & plus difficile de l'esprit humain dans tous les siècles & chez toutes les Nations. Ces deux ouvrages , absolument originaux , sont émanés de cet esprit philosophique , qui se confondant par un mélange heureux & rare avec l'imagination poétique , a marqué d'un

cachet particulier toutes les productions de M. de Voltaire.

Cet esprit avide de toute espece de con-
naissances & de vérités , peut-être aussi en-
traîné par l'exemple & la société d'une femme
célèbre , & par le désir de partager ses goûts ,
s'éleva jusqu'à la hauteur où Newton s'était
placé pour deviner le secret de la nature , &
en calculer le système. Il rendit compte le
premier des découvertes de cet illustre An-
glais. Le premier, il nous fit goûter la philo-
sophie modeste de Locke , le génie brut de
Shakespear & de ses compatriotes , & leur
littérature hardie , féconde & républicaine.
Ce sont autant de services qu'il nous rendait ,
& qui furent payés comme le sont trop sou-
vent les services qu'on rend à la patrie.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer les cha-
grins qui l'obligèrent à quitter la sienne , pour
aller vivre à la Cour d'un Roi philosophe ,
dont la réputation alors naissante , accrue de-
puis par les dangers , les revers & les victoi-
res , a jetté un si grand éclat ; qui a étonné
& combattu l'Europe , donné des loix à ses
peuples , & des leçons à ses ennemis ; qui s'est
montré le rival de César dans ses campagnes
& dans ses mémoires , & qui a été à la fois
l'historien & le héros de sa Maison ;

Les liaisons intimes de M. de Voltaire avec ce Monarque , son séjour à Berlin , les démêlés qui l'en éloignèrent & le conduisirent dans la retraite où il vit depuis vingt ans , fourniraient aux curieux d'anecdotes des détails très-piquants , qui ne seront pas perdus pour la postérité. La vie de cet homme extraordinaire a été aussi fertile en événemens , que son génie a été fécond en beaux ouvrages ; & l'un & l'autre peuvent être la matière d'excellens mémoires, pourvu que M. de Voltaire soit plus heureux que tant de grands Ecrivains qui ont eu des Commentateurs si peu dignes d'eux.

Dans cette foule de productions du premier ordre qui sont sorties de sa plume , à peine a-t-on le loisir de se rappeler tant d'autres ouvrages qui auraient fait , comme on l'a très-bien dit , la réputation d'un autre homme , & qui n'ont été pour lui que les délassemens de son génie. On fait avec quelle facilité il a quelquefois produit ses chefs-d'œuvres. Zaïre fut faite en dix-huit jours. C'est l'élan d'une imagination passionnée. Nanine fut l'ouvrage d'une semaine ; Nanine, le modèle de ce genre mixte , qui fait verser des larmes douces , & excite le sourire de l'ame ; genre secondaire que M. de Voltaire n'a point dédaigné , parce

qu'un homme qui a du génie, en met partout; genre qui a immortalisé La Chaussée, & qui depuis, comme tout le reste, a été corrompu & dénaturé.

S'il en coutait si peu à M. de Voltaire pour enfanter des merveilles dramatiques, qu'on juge avec quelle aisance il laissait tomber sur le papier ces badinages poétiques, connus sous le nom de pièces fugitives. Le recueil en est immense; toutes ont été des faillies du moment, dictées par un esprit fin & délicat, & réglées par un goût sûr. Ce goût exquis dont il avait été doué par la nature, s'était encore épuré dès sa première jeunesse, dans l'excellente compagnie où il avait vécu, dans la société de Chaulieu, du Grand-Prieur, de M. de la Feuillade, du Chevalier de Bouillon, du Maréchal de Villars, &c. C'est-là qu'il apprit à goûter cet esprit naturel, cette fleur d'urbanité qui distinguait les Courtisans de Louis XIV, & qu'on retrouve avec tant de plaisir dans les écrits de Mde. de Sévigné, de Mde. de la Fayette, & dans tous les monumens qui nous restent de cette Cour à jamais mémorable.

Zadig, Memnon, Scarmentado, Candide, l'Ingénu, tous les mélanges de Philosophie & de Littérature, font les délices de tous les Lecteurs éclairés, sont toujours relus, & pa-

raissent toujours meilleurs. Ses *Discours sur l'homme*, le Poëme sur la *Loi naturelle*, les vers sur le *Défaſtre de Liſbonne*, peuvent être oppoſés aux Poéſies philoſophiques de Pope. Nous n'avons encore dans notre langue qu'un ſeul ouvrage que l'on puiſſe mettre en parallèle avec l'*Orlando de l'Arioſte*, & cet ouvrage eſt ſorti de la même tête qui a conçu le plan de *Zaïre*.

Réſumons. Nul homme n'a jamais réuni tant de divers talens dans un ſi haut degré. Nul n'a jamais eu cette prodigieuſe flexibilité d'eſprit qui fait ſe plier à tous les tons, & cette juſteſſe de goût qui ne les confond jamais.

Nul homme n'a produit un ſi grand nombre d'ouvrages d'imagination, & n'a rasſemblé plus de vérités & d'idées dans les écrits qui appartiennent à la raiſon.

Nul n'a poſſédé plus éminemment ce charme de ſtyle qui attache ſans ceſſe le lecteur, & qui ſe compoſe de la clarté, de la grace & de la rapidité réunies.

Nul n'a exercé de ſi bonne heure la faculté de produire. Nul, excepté Sophocle, n'a eu une vieilleſſe ſi brillante & ſi vigoureuſe. M. de Voltaire a donné *Tancrède* à ſoixante & ſix ans, & l'*Épître à Boileau* à ſoixante-ſeize.

Nul n'a joint à une littérature plus vaſte une

critique plus lumineuse. Ses principes de goût, rassemblés en forme de poétique, & ses commentaires sur le Théâtre de Corneille, sont des morceaux achevés. Les Commentaires n'ont été blâmés que par ceux qui ne sont pas dignes d'admirer le grand Corneille.

Nul homme n'a joui plutôt & plus longtemps d'une si grande réputation, & n'a tant occupé la Renommée & l'Envie. On ferait une bibliothèque de ce qu'on a écrit contre lui, & il n'y a presque point de Souverain dans l'Europe dont il n'ait reçu des marques d'estime & de bonté.

Nul Ecrivain n'a tant fait aimer l'humanité, & tant fait haïr les deux plus grands ennemis qu'elle ait, le fanatisme & la tyrannie. Nul ne s'est tant appliqué à mettre la raison & la vérité à la portée de tous les Lecteurs; nul n'est plus relu ni plus cité, & n'a obtenu plus d'empire sur les esprits & les opinions de son siècle.

Cette sensibilité vive & prompte qui anime tous ses ouvrages, a dû le dominer aussi dans sa conduite. Il n'a jamais résisté à l'impression du mérite, ni au ressentiment d'un outrage. Il a répandu des bienfaits, même sur des ingrats, & exercé des vengeance, même sur des hommes vils. Après la gloire de pardonner à ses ennemis, la plus grande est de s'en faire craindre.

Il a élevé le premier sa voix en faveur du sang innocent que l'erreur venait de répandre ; & il est entré dans l'heureuse destinée de cet homme unique , de tirer de l'oubli & de l'indigence la postérité de Corneille , & de sauver de l'oppression & de l'ignominie la postérité de Calas.

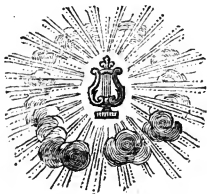
Pour achever d'être extraordinaire en tout, il est le premier Ecrivain qui ait joui d'une très-grande fortune , sans remplir aucune des places qui peuvent y conduire , ni renoncer à aucun des talents qui en éloignent. La faveur des Princes & des Ministres , le commerce & l'esprit d'ordre , voilà les sources de son opulence. Mais observons qu'il eut l'avantage précieux de naître avec un honnête patrimoine , & qu'il ne fut jamais obligé de devoir sa subsistance à son travail.

La terre de Ferney où il a établi sa demeure, est devenue une colonie florissante dont il est le fondateur & l'appui. Il a fait rebâtir l'Eglise de sa Paroisse ; on y lit cette inscription : *Deo erexit Voltaire.*

Enfin la société des Gens de Lettres a décerné à M. de Voltaire un honneur qui n'avait encore été accordé en France à aucun particulier. Ils se sont réunis pour lui faire élever à leurs frais une statue en marbre que le fameux Pigal a été chargé d'exécuter. Cet

hommage qui honore leur sensibilité, & qui doit tant flatter celle de M. de Voltaire, est d'ailleurs un bel exemple qui ne peut manquer d'être suivi, & qui nous avertit de ce qu'on doit aux grands hommes.

On a proposé différentes Inscriptions pour cette statue, & plusieurs ont paru très-heureuses ; mais on n'en mettra pas une plus belle que son nom.



A V E R T I S S E M E N T.

*C*E qui concerne les ouvrages mathématiques de M. d'Alembert , dans l'éloge que l'on va lire , a été fourni par un de ses plus illustres confreres , M. le Marquis de Condorcet , & les lettres citées ont été transcrites sur les originaux.

PRÉCIS

P R É C I S
H I S T O R I Q U E
S U R

M. D'ALEMBERT.

JEAN LE ROND D'ALEMBERT, de l'Académie Française, des Académies des Sciences de Paris, de Berlin & de Pétersbourg, de la Société Royale de Londres, de l'Institut de Bologne, de l'Académie Royale des Belles-Lettres de Suede, & des Sociétés Royales des Sciences de Turin & de Norvege, est né à Paris le 16 Novembre 1717.

Les enfans précoces ne deviennent pas tous de grands hommes. Mais comme M. d'Alembert n'a point démenti les promesses de son enfance, on peut parler de ses succès à cet âge. Il n'avait que dix ans quand son Maître de pension déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, que le jeune Eleve perdait son temps chez lui, & qu'il fallait le mettre au College où il pouvait entrer en seconde. Ce-

Tome IV.

H . .

pendant la faiblesse du tempérament de M. d'Alembert ne permit qu'on le retirât de cette Pension que deux ans après en 1730, pour lui faire achever ses études au College-Mazarin. Il y fit sa Seconde & deux années de Rhétorique avec assez de succès pour que le souvenir s'en soit conservé dans ce College. Un de ses Maîtres, Janséniste fanatique, s'opposait au goût que le jeune homme montrait pour les Belles-lettres, & sur-tout pour la poésie latine; ce Maître prétendait *que la poésie desséchait le cœur*. Il conseillait à son Disciple de ne lire d'autre poëme que celui de St Prosper sur la grâce. Le jeune homme aimait mieux Horace & Virgile.

Son Professeur de philosophie ne l'entretint pendant deux ans que de la premotion physique, des idées innées & des tourbillons. Mais il prit quelques leçons de mathématique élémentaire sous M. Caron qui professait alors cette science, & qui, sans y être profond, avait de la précision & de la clarté, deux grandes qualités en tout genre. C'est le seul Maître qu'ait eu M. d'Alembert. Le penchant qu'il montra dès-lors pour les mathématiques se fortifiant de plus en plus, il se livra avec ardeur à cette étude pendant son cours de droit qui lui laissait beaucoup de temps. Il était sans

maître , presque sans livres , même sans un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient. Il allait aux bibliothèques publiques , tirait quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisait , & , de retour chez lui , il cherchait tout seul les démonstrations & les solutions. Il y réussissait pour l'ordinaire ; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles , & il avait ensuite un espece de chagrin , mêlé pourtant de quelque satisfaction , lorsqu'il les retrouvait dans des livres qu'il n'avait pas connus.

Cependant ses amis considérant le besoin qu'il avait d'un état qui lui assurât un peu de fortune , l'engagerent à renoncer à l'étude de la géométrie pour suivre celle de la médecine. Il y consentit moins par goût pour cette profession que parce qu'elle s'éloignait moins qu'une autre de son étude favorite. Pour se livrer entièrement à ce nouveau genre de travail , & pour éviter toute tentation , il fit transporter chez un ami le peu qu'il avait de livres de mathématiques. Mais peu-à-peu & presque sans qu'il s'en apperçût , ces livres revinrent chez lui l'un après l'autre , & au bout d'un an , il était absolument revenu à sa passion dominante. On est né pour quelque chose,

& ce besoin irrésistible qui repousse toutes les considérations & commande tous les sacrifices , est une sage précaution de la nature qui ne veut pas que la fortune puisse toujours étouffer le génie.

M. d'Alembert fut depuis ce moment si dévoué à l'étude des mathématiques , qu'il renonça , même pendant un assez long espace de temps , à la culture des Belles-lettres qu'il avait fort aimées dans sa première jeunesse. Il n'y revint que plusieurs années après son entrée à l'Académie des sciences , vers le tems où ils commençâ à travailler à l'Encyclopédie.

Nous ne pouvons que donner un précis très-succinct des travaux géométriques de M. d'Alembert , tracé par un de ses confreres à l'Académie , & suffisant pour les lecteurs qui ont quelque idée de la géométrie. Il n'est permis qu'aux savans de pénétrer plus avant dans l'immense carrière qu'a parcourue M. d'Alembert.

L'analyse des nouveaux calculs avait fait des progrès rapides entre les mains de Jean Bernouilli ; mais l'art de les appliquer au mouvement s'arrêtait encore à des problèmes particuliers , & les disciples de Newton n'avaient fait que commenter le livre des principes ;

lorsque M. d'Alembert changea la face de la mécanique.

Un principe également simple & général, déduit uniquement de la nature des corps & du mouvement, s'offrit à lui, & dès ce moment, la *dynamique* ne fut plus qu'une science de pur calcul.

Bientôt il osa chercher le mouvement d'un corps solide dont tous les points animés par des forces différentes sont obligés de garder entr'eux une position constante ; & , à l'aide de son principe, il fut déterminer & le mouvement d'un de ces points dans l'espace, & celui de tous les autres autour de lui.

Par-là le problème de la précession des équinoxes fut résolu, & le système du monde confirmé d'une manière victorieuse.

Les fluides élastiques & non-élastiques, les corps flexibles (malgré les difficultés insurmontables que la mobilité des particules & le changement de figure semblaient devoir apporter,) ont été soumis à l'analyse par le même principe.

Mais pour résoudre les équations où il conduit alors, il fallait un nouveau calcul, & M. d'Alembert l'inventa. Il y a moins loin des suites de Wallis & des constructions d'Huygens au calcul intégral de Newton, que de

celui-ci au calcul des différences partielles , & il n'a manqué à cette découverte pour avoir autant d'éclat , que des noms nouveaux & un peuple aussi enthousiaste de ses grands hommes , que celui chez qui Newton eut le bonheur de naître.

Nous ne nous arrêterons pas ici sur tant de découvertes & de recherches d'analyse pure , sur la solution de tant de problèmes importants , de celui des trois corps qu'un seul autre Géometre (M. Euler) a pu résoudre comme M. d'Alembert ; de celui des cordes vibrantes pour lequel il a donné le premier une méthode directe & même une méthode suffisante ; de celui des tautochrones sur lequel il n'a presque rien laissé à désirer. Nous nous bornerons à rappeler cette foule de dissertations où il a discuté & éclairci tantôt les difficultés les plus épineuses du système du monde , & de la théorie de la figure de la terre , tantôt le métaphysique des mêmes sciences dont il a reculé les bornes , & les principes du calcul des probabilités.

La masse immense des productions de ce génie si facile & si profond , consterne ceux qui courent la même carrière. Cependant M. d'Alembert a trouvé parmi ses contemporains

un rival, M. Euler , aussi fécond & peut-être plus infatigable encore, parce qu'en le douant d'un génie égal & de plus de force pour le travail , la nature lui a refusé toute espece de distractions. Mais personne dans ce siecle ne partage avec M. d'Alembert la gloire la plus flatteuse pour un Géometre & un Philosophe, & la plus rare en même temps , celle d'avoir inventé un nouveau calcul , & créé des sciences nouvelles.

Il est assez naturel & assez ordinaire que les études abstraites , les spéculations profondes , les calculs longs & pénibles , s'emparent absolument de toutes les facultés de l'ame , parce qu'elles lui offrent à tout moment le plaisir d'une découverte & d'une victoire. Mais plus ces grands travaux qui portent avec eux leur récompense , asservissent invinciblement celui qui s'en occupe , plus il est rare & difficile qu'ils laissent à l'esprit assez de liberté , pour se tourner vers les ouvrages de goût & d'une littérature plus agréable. Parmi les anciens il n'a été donné qu'au seul Aristote de passer de la comtemplation des phénomènes de la nature , & de l'étude des plantes & des animaux , aux préceptes de la poésie & de l'éloquence , & de tracer les règles de la tragédie de la même main qui nous

avait donné la première zoologie , & soumis à des procédés invariables , les opérations du raisonnement. Leibnitz & Fontenelle parmi les modernes, ont mêlé les arts agréables aux recherches de la philosophie ; mais au fond Leibnitz n'était qu'un savant , & Fontenelle qu'un bel-esprit. Nous n'avons réellement que trois hommes qui aient réuni éminemment deux mérites presque toujours séparés, le génie du style & celui des sciences, Pascal qui devina les Mathématiques & fit les Provinciales, l'illustre Auteur de l'histoire naturelle qui peint avec des traits sublimes la nature qu'il a observée avec des yeux savans, & le Géomètre créateur qui a composé le discours préliminaire de l'Encyclopédie.

Ce discours qui sert de vestibule au vaste palais des sciences , est un monument immortel , posé par une main ferme & sûre , dont toutes les proportions sont justes & les ornemens toujours sages. Ce beau morceau de littérature suffirait seul pour assurer à M. d'Alembert la réputation d'un grand écrivain. C'est le résultat des connaissances mathématiques, philosophiques & littéraires que l'Auteur avait acquises pendant vingt années d'étude ; il y regne par-tout un excellent esprit & un excellent goût, beaucoup d'ordre & de méthode, sans que la marche en soit pesante,

beaucoup de précision sans secheresse, & ce qui est peut-être aussi rare, beaucoup de jugemens en différens genres, sans préjugés & sans passions.

Les autres morceaux qui se présentent à la tête de plusieurs volumes de l'Encyclopédie, & qui sont de la même main, l'éloge de Montesquieu, celui de Dumarçais & quelques autres, sont tous d'une éloquence noble, soutenue, énergique, & animée de ce degré d'intérêt où s'arrête l'écrivain philosophe qui ne veut pas être rhéteur.

Lorsqu'une société qui sera long-temps célèbre, née du fanatisme, accrue & aggrandie par la politique, dont les mœurs étaient austères, la morale attirante & le crédit odieux; remarquable par les inimitiés qu'elle inspirait & qu'elle exerçait, par ses entreprises, ses succès & ses revers, & dont il ne reste plus que quelques bons ouvrages qui n'avaient valu à leurs auteurs que des dégoûts & des persécutions; lorsque cette société fut bannie de France comme elle l'avait été de plusieurs royaumes, M. d'Alembert crut cet événement digne d'attirer l'attention de la philosophie. Mais la philosophie risque toujours à se placer entre deux factions. C'est ce qu'éprouva M. d'Alembert, lorsqu'il donna le livre intitulé,

de la destruction des Jésuites par un auteur désintéressé.
Ce livre , le seul peut-être qui ait été écrit avec impartialité sur cette singulière révolution , mécontenta les deux partis , parce qu'il n'en flattait aucun. Mais il plut beaucoup aux bons esprits qui n'ont d'autre parti que celui de la raison.

Un goût constant & décidé pour le style de Tacite , & peut-être quelque analogie avec les principes & la manière de cet écrivain , engagea M. d'Alembert , dans ses momens de loisir , à en traduire quelques fragmens ; ils ont été critiqués avec amertume , & l'on fit grand bruit de quelques inexactitudes fort peu importantes , souvent même alléguées sans preuves. Ils n'en sont pas moins ce que nous avons de meilleur parmi les différens essais de traduction qu'on a faits de cet historien.

En général tout ce qui compose les mélanges de M. d'Alembert , est écrit avec autant de précision que de goût , & sur-tout avec ce courage discret qui couvre des vérités hardies sous des expressions mesurées ; qui indique plus de vérités qu'il n'en développe , accuse la conscience des puissans du siècle , sans trop blesser leurs prérogatives , & peut quelquefois les faire rougir , sans qu'ils aient jamais le droit de s'offenser.

M. d'Alembert a été plus heureux que tant de grands hommes qui rappellent ces vers d'Horace :

*Ploraverè suis non responderè favorem
Speratum meritis.*

Les honneurs qu'il a reçus ne sont pas au-dessous de ses talens, & sa renommée est égale à son mérite. A l'âge de vingt-trois ans il fut appelé à l'Académie des sciences. Quelques années après, un prix qu'il remporta à l'Académie de Berlin, sur la cause générale des vents, (1) lui valut l'honneur d'être élu membre de cette Académie, sans scrutin & par acclamation. En 1752, le Roi de Prusse lui fit offrir la survivance de la place de Président de cette même Académie de Berlin, qu'occupait encore M. de Maupertuis, alors très-malade ; les refus de M. d'Alembert qui pré-

(1) Ce prix fut remporté dans le temps que le Roi de Prusse, après avoir gagné trois batailles dans une Campagne, fit la paix dans Dresde qu'il avait prise. M. d'Alembert mit cette devise à sa pièce.

*Hæc ego de ventis, dum ventorum ocyoralis,
Palantes agit Austriacos Fredericus, & orbi
Insignis lauro ramum prætendit olivæ.*

L'Auteur en fit une traduction libre en vers français qu'il envoya au Roi de Prusse avec sa Pièce imprimée.

férait à tout sa patrie & ses amis , n'empêchèrent point ce Prince de lui donner en 1754 une pension de douze cens livres , qui est la première récompense que M. d'Alembert ait reçue.

A la fin de cette même année il fut élu par l'Académie Française à la place de l'Evêque de Vence. Au mois de Juin de l'année suivante il alla à Vézél , sur l'invitation du Roi de Prusse qui était pour lors dans cette ville. Ce Prince le combla de bontés , & lui fit l'honneur de l'admettre à sa table.

C'est vers le même temps qu'à la recommandation du Pape Benoît XIV , il fut reçu membre de l'Institut de Bologne , sans avoir sollicité cette place ; & quoiqu'il y eût une loi qui défendît de recevoir de nouveaux Académiciens jusqu'à ce qu'il en fût mort trois , Benoît XIV désira qu'on dérogeât à cette loi en faveur de M. d'Alembert.

En 1756 , le Roi lui accorda une pension de douze cent livres sur le trésor royal , & l'Académie des sciences lui donna en même temps le titre & le droit de Pensionnaire surnuméraire , quoiqu'il n'y eût aucune place vacante , ce qui ne s'était encore fait pour personne.

La Reine de Suède , aujourd'hui douairière

& fœur du Roi de Prusse , aiant formé une Académie des belles-lettres qui devait s'assembler dans son palais , & à laquelle elle voulait présider elle-même , fit écrire à M. d'Alembert par le Baron de Scheffer , pour lui offrir , dans cette Académie , une place d'associé étranger que M. d'Alembert accepta avec reconnaissance.

A la fin de 1762 , l'Impératrice de Russie ; Catherine II , lui proposa de se charger de l'éducation du grand Duc de Russie son fils , & lui fit offrir , pour cet objet , jusqu'à cent mille livres de rente par le Ministre qu'elle avait alors à Paris , (M. de Soltikof). M. d'Alembert , quoiqu'infiniment sensible à l'honneur qu'on lui faisait , refusa cette place si importante & si délicate. L'Impératrice insista , & pressa de nouveau M. d'Alembert , par une lettre écrite de sa main , que l'Académie Française inféra dans ses registres comme un monument honorable pour un de ses membres & pour les lettres. Cette seconde tentative fut encore inutile , & M. d'Alembert demeura dans sa patrie.

Après la conclusion de la paix en 1763 ; le Roi de Prusse l'appella pour la seconde fois auprès de lui , le logea dans son palais , l'admit tous les jours à sa table , & le combla

de marques de bonté, d'estime & même de confiance. Il n'oublia rien pour l'engager à accepter enfin la place de Président de l'Académie de Berlin, vacante depuis 1759, par la mort de M. de Maupertuis. Les mêmes motifs qui avaient empêché M. d'Alembert de se rendre aux désirs de l'Impératrice de Russie, ne lui permirent pas d'accepter les offres du Roi de Prusse, malgré les obligations qu'il avait à ce Prince. Il lui représenta d'ailleurs qu'il y avait dans l'Académie de Berlin des hommes du premier mérite qui étaient dignes à tous égards de cette place, & qu'il ne voulait ni ne devait en priver, ce qui n'empêcha pas le Roi de Prusse de lui écrire de sa main, deux jours avant son départ de Berlin, qu'il ne nommerait point à cette place, jusqu'à ce qu'il plût à M. d'Alembert de venir la remplir, & cette place est en effet toujours vacante.

En 1768, M. d'Alembert prononça à l'Académie des sciences, en présence du Roi de Dannemarck, un discours qui a été imprimé depuis. L'Infant Duc de Parme traduisit ce discours en italien sur une copie manuscrite, & envoya cette traduction écrite de sa main à M. d'Alembert. Ce Philosophe conserve un grand nombre de lettres écrites de la main

du Roi de Prusse , qui feraient le plus grand honneur aux connoissances , aux lumieres & à la bonté de ce Monarque , si le respect permettait qu'on les rendît publiques.

Les ouvrages mathématiques de M. d'Alembert sont au nombre de quinze volumes *in-quarto*. Ses mélanges de littérature & d'histoire en forment cinq. Il a revu toutes les parties de mathématiques & de physique de l'Encyclopédie. Il a même refait en entier ou presque en entier plusieurs articles considérables relatifs à ces sciences , & qui contiennent , même sur des objets élémentaires , des choses nouvelles qu'on chercherait inutilement ailleurs ; on peut citer les articles *cas irréductible* , *courbe* , *équation* , *différentiel* , *figure de la terre* , *géométrie* , *infini* , &c. Outre ces articles il en a donné à l'Encyclopédie un assez grand nombre de pure littérature & de philosophie , tels sont les articles , *éléments des sciences* , *érudition* , *dictionnaire* & plusieurs autres moins considérables , sans compter plusieurs synonymes. On trouve aussi dans les mémoires des Académies des sciences de Paris & de Berlin plusieurs morceaux de M. d'Alembert , la plupart sur des objets de géométrie transcendante.

A la mort de M. Clairaut arrivée en 1765 ;

M. d'Alembert a obtenu la pension que cette mort laissait vacante. Son ancienneté & ses travaux étaient des titres reconnus par tous ses confreres ; l'Académie demanda pour lui la pension dès le lendemain de la mort de M. Clairaut , & la redemanda à plusieurs reprises ; elle fut accordée après six mois de refus.

Un désintéressement si constant & mis à tant d'épreuves , suppose d'excellentes qualités morales , & fait connaître le caractère de M. d'Alembert mieux que tout ce que nous en pourrions dire. D'autres traits moins éclatans , mais non moins louables , justifieront aux yeux de la postérité l'idée que donnent de M. d'Alembert ceux qui l'ont connu & approché. La mémoire du maître de pension qui instruisit ses premières années , lui a toujours été chère. Il a aidé ses enfans dans leurs études du peu de secours que pouvait lui permettre une fortune modique ; il a conservé la même reconnaissance pour une femme qui l'a nourri & élevé jusqu'à l'âge de quatre ans. Presqu'au sortir du College il alla demeurer avec elle , & y resta près de trente années. Il n'en sortit qu'en 1765 , après une longue maladie , par le conseil de M. Bouvard , qui lui représenta la nécessité de chercher un logement plus sain.

M.

M. d'Alembert s'est toujours montré plus reconnaissant des bienfaits obtenus, qu'empressé d'en obtenir. Il n'a dédié ses ouvrages qu'au Roi de Prusse son bienfaiteur, & à deux Ministres disgraciés. Le premier était M. le Comte d'Argenson, à qui il était redevable de la pension de douze cens livres que le Roi lui accorda en 1756 sur le trésor royal. Le second était M. le Marquis d'Argenson, frere du précédent, qui honorait aussi M. d'Alembert de ses bontés.

En dernier lieu M. d'Alembert vient d'être élu Secrétaire perpétuel de l'Académie Française à la place de M. Duclos. Les vœux de tous ses confreres & la voix publique l'appelaient à cette place, & il saura la remplir d'une maniere digne de lui, digne de la compagnie respectable à laquelle il préside, & digne sur-tout de l'opinion qu'il a donnée de son honnêteté, de son courage & de son amour pour les lettres.

P. S. quoique la lettre suivante ait été imprimée dans tous les papiers publics, nous avons cru qu'il était toujours utile & convenable de reproduire le plus souvent qu'il est possible ces monumens qui honorent également les gens de lettres, & ceux qui savent les apprécier & les aimer.

L E T T R E
DU ROI DE PRUSSE,

*A MILORD MARECHAL , son Ministre à la Cour
de France , en 1754.*

Vous saurez qu'il y a un homme à Paris
du plus grand mérite , qui ne jouit pas des
avantages de la fortune proportionnés à ses
talens & à son caractère. Je pourrais servir
d'yeux à l'aveugle Déesse , & réparer au
moins quelques - uns de ses torts. Je vous
prie d'offrir , par cette considération , une
pension de 1200 liv. à M. d'Alembert.
C'est peu pour son mérite ; mais je me
flatte qu'il l'acceptera en faveur du plaisir
que j'aurai d'avoir obligé un homme qui
joint la bonté du caractère aux talens les
plus sublimes de l'esprit. Vous qui pensez
si bien , vous partagerez avec moi , mon
cher Milord , la satisfaction d'avoir mis un
des plus beaux génies de la France dans
une situation plus aisée. Je me flatte de
voir M. d'Alembert ici ; il a promis de me
faire cette galanterie dès qu'il aura achevé son
Encyclopédie. Pour vous , mon cher Mi-
lord , je ne fais quand je vous reverrai ;

» mais foyez persuadé que ce fera toujours
 » trop tard eu égard à l'estime & à l'amitié
 » que j'ai pour vous.

AUTRE LETTRE

DE LA PROPRE MAIN

DU ROI DE PRUSSE;

*Écrite à M. d'Alembert lorsqu'il prit congé de ce
 Prince à Postdam, en 1763.*

» JE suis fâché de voir approcher le moment
 » de votre départ, & je n'oublierai point le
 » plaisir que j'ai eu de voir un vrai Philoso-
 » phe ; j'ai été plus heureux que Diogène,
 » car j'ai trouvé l'homme qu'il a cherché si
 » long-temps ; mais il part, il s'en va. Cepen-
 » dant je conserverai la place de Président
 » de l'Académie qui ne peut être remplie que
 » par lui. Un certain pressentiment m'avertit
 » que cela arrivera ; mais qu'il faut attendre
 » que son heure soit venue.

 » Vous pourrez mettre fin quand vous vou-
 » drez à ces souhaits coupables qui blessent

» la délicatesse de mes sentimens. Je ne vous
 » presse point, je ne vous importunerai pas ,
 » & j'attendrai en silence le moment où l'in-
 » gratitude vous obligera de prendre pour
 » patrie un pays où vous êtes déjà naturalisé
 » dans l'esprit de ceux qui pensent & qui ont
 » assez de connaissances pour apprécier votre
 » mérite.

F R E D E R I C.

LE T T R E

DE L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

Écrite de sa main , à M. D' A L E M B E R T.

» M O N S I E U R D' A L E M B E R T , je viens de
 » lire la réponse que vous avez écrite au sieur
 » Odar , par laquelle vous refusez de vous
 » transplanter pour contribuer à l'éducation
 » de mon fils. Philosophe comme vous êtes ,
 » je comprends qu'il ne vous coûte rien de
 » mépriser ce qu'on appelle grandeurs & hon-
 » neurs dans ce monde ; à vos yeux tout
 » cela est peu de chose , & aisément je me
 » range de votre avis ; à envisager les choses
 » sur ce pied , je regarderai comme très-petite
 » la conduite de la Reine Christine qu'on

a tant louée & souvent blâmée à plus
 juste titre. Mais être né ou appelé pour
 contribuer au bonheur & même à l'instruc-
 tion d'un peuple entier , & y renoncer ,
 c'est refuser , ce me semble , le bien que
 vous avez à cœur. Votre philosophie est
 fondée sur l'humanité ; permettez - moi de
 vous dire que de ne point se prêter à la
 servir tandis qu'on le peut , c'est manquer
 son but. Je vous fais trop honnête homme
 pour attribuer vos refus à la vanité , je fais
 que la cause n'en est que l'amour du repos ,
 pour cultiver les lettres & l'amitié ; mais
 à quoi tient-il ? Venez avec tous vos amis ,
 je vous promets & à eux aussi tous les agré-
 mens & facilités qui peuvent dépendre de
 moi , & peut - être vous trouverez plus de
 liberté & de repos que chez vous. Vous
 ne vous prêtez point aux instances du Roi
 de Prusse & à la reconnaissance que vous
 lui devez ; mais ce Prince n'a point de fils.
 J'avoue que l'éducation de ce fils me tient
 si fort à cœur , & vous m'êtes si nécessaire ,
 que peut être je vous presse trop. Pardonnez
 mon indiscrétion en faveur de la cause , &
 soyez assuré que c'est l'estime qui m'a ren-
 due si intéressée.

Signé, CATHERINE.

» P. S. Dans toute cette lettre je n'ai em-
« ployé que les sentimens que j'ai trouvés
» dans vos ouvrages ; vous ne voudrez pas
» vous contredire.



DE LA
POÉSIE LYRIQUE,
OU
DE L'ODE

Chez les Anciens & les Modernes.

ON convient que l'Ode était chantée chez les Anciens. Le mot d'Ode lui-même, *οδη*, signifie Chant. Je ne prétends point m'enfoncer dans des discussions profondes sur la Lyre des Grecs & celle des Latins ; sur l'accord de la musique, de la danse & de la poésie chez ces peuples ; sur la strophe, l'antistrophe, & l'épode, qui marquaient les mouvemens dont le chœur devait accompagner celui qui pinçait l'instrument appelé *φορμιγγ*, *cithara*, *testudo*, *barbiton*, &c. sur la mesure des vers lyriques grecs, sur cette coutume d'enjamber d'une strophe à l'autre, de manière qu'un sens commencé dans la première ne finissait que dans la seconde ou dans la troisième ; sur la possibilité d'accorder ces suspensions de sens avec les phrases musicales & les mouvemens des danseurs, &c. Toutes ces difficultés ont souvent exercé les

Savans, & plusieurs ne sont pas encore éclaircis. Je me représente l'histoire des arts chez les Anciens, comme un pays immense semé de monumens & de ruines, de chefsd'œuvres & de débris. Nous avons mis notre gloire à imiter les uns & à étudier les autres. Mais le génie a été plus loin que l'érudition, & il est plus sûr que l'Iphigénie de Racine est au-dessus de celle d'Euripide, qu'il n'est sûr que nous ayons bien compris la combinaison & les procédés de tous les arts qui concouraient chez les Grecs pour la représentation d'Iphigénie.

D'ailleurs les Anciens n'ont rien fait pour nous conserver une tradition exacte de leurs connoissances & de leurs progrès. Ils n'ont point pris de précautions contre le temps & la barbarie. Il semblait qu'ils ne redoutassent ni l'un ni l'autre, & peut-être l'on doit pardonner à ces peuples qui jouèrent long-temps dans le monde un rôle si brillant, d'avoir été trompés par le sentiment de leur gloire & de leur immortalité.

Les différences dans les mœurs, dans la religion, dans le gouvernement, dans la langue, ont dû nécessairement en amener aussi dans les arts que nous avons imités, & qui ont pris sous nos mains de nouvelles formes. Ainsi les mêmes mots n'ont plus signifié les mêmes choses. Nous

avons continué d'appeller une action dialoguée sur la scène , *tragédie* , *chant du bouc* , quoique nos tragédies ne soient plus chantées , & que l'auteur du Siège de Calais ait reçu , au lieu d'un bouc , une belle médaille d'or , ce qui , n'en déplaît aux Grecs , me paraît valoir beaucoup mieux. Ainsi nous avons des odes , quoique nos odes ne soient point des chants , & ces odes ont des strophes , *des conversions* , quoiqu'on n'ait encore jamais imaginé de mettre l'ode à la fortune en ballet.

Tout ce que je me propose ici , c'est de me rendre compte à moi-même des différences que j'ai crû remarquer entre les *odes* , les *chants* des Anciens , & les Vers que l'on nomme parmi nous *Odes* , qui ne sont point chantés , & qui souvent même ne sont pas lus.

Un *chant* m'offre en général l'idée d'une inspiration soudaine , d'un mouvement qui ébranle notre ame , d'un sentiment qui a besoin de se produire au dehors. Il semble que rien de ce qui est médité , réfléchi , rien de ce qui suppose l'opération tranquille de l'entendement , n'appartienne au chant conçu de cette manière. Le *chanteur* m'offrira beaucoup plus de sentimens & d'images que de raisonnemens , & parlera bien plus à mes organes qu'à ma raison. Si le son de l'instrument qui résonne sous les doigts ,

si l'impression irrésistible de l'harmonie, si le plaisir qu'il éprouve & qu'il donne, vient à remuer plus fortement son ame & ajoute de moment en moment à la première impulsion qu'il ressentait, alors il s'élève jusqu'à l'enthousiasme; les objets passent rapidement devant lui & les tableaux se multiplient sous ses yeux, comme les accords se pressent sous son archet; ses chants portent dans les ames le trouble qui paraît être dans la sienne; c'est un oracle, un prophète, un poète; il transporte, & il est transporté; il semble maîtrisé par une puissance étrangère qui le fatigue & l'accable; il haït sous le dieu qui le remplit; & semblable à un homme emporté par une course rapide, il ne s'arrête qu'au moment où il est délivré du génie qui l'obsédait.

Ces traits sont précisément ceux sous lesquels les anciens se représentaient le poète lyrique, si l'on veut bien se souvenir que leur poésie, qui par elle-même était une espèce de musique vocale, ne se séparait point de la musique d'accompagnement; que l'harmonie produit un enthousiasme réel dans tous les hommes qui ont des organes sensibles, & que Rameau, composant à son clavecin le monologue de Thélaïre, ou Grétri essayant sur un *piano forté* le quatuor de Lucile, étaient

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 139
précisément dans la même ivresse où l'on suppose que doit être le poète lyrique.

Tel était Pindare , du moins s'il en faut croire Horace. Écoutons un poète qui parle d'un poète.

Ah ! que jamais mortel jaloux du grand Pindare ,
Ne s'expose à le suivre en son vol orgueilleux ;
Sur des aîles de cire élevé dans les Cieux ,

Il retracerait à nos yeux
L'audace & la chute d'Icare.

Tel qu'un torrent furieux
Qui , grossi par les orages ,
Se soulève en grondant & couvre ses rivages ;

Tel ce chantre impérieux ,
Ivre d'enthousiasme , ivre de l'harmonie ,
Des vastes profondeurs de son puissant génie
Précipite à grand bruit ses vers impétueux ;

Soit que plein d'un bouillant délire ,
Et de termes nouveaux inventeur admiré ,

Il laisse errer sur sa lyre
Le bruyant Dithyrambe à Bacchus consacré ;
Soit que soumis aux loix d'un rythme plus sévère ,

Il chante les immortels ,
Et ces enfans des Dieux , vainqueurs de la chimère ,
Et des Centaures cruels ;

Soit qu'aux champs de l'Élide , épris d'une autre gloire

Il ramène triomphans
L'athlète & le coursier qu'a choisis la victoire ,

Qui mieux que sur l'airain revivront dans ses chants ;
Soit qu'enfin sur des tons plus doux & plus touchans ,
Il calme les regrets d'une épouse éplorée ,

Et dérobe à la nuit des temps
D'un fils ou d'un époux la mémoire adorée. &c.

Si quelqu'un , d'après ce portrait , va lire Pindare ailleurs que dans l'original , il croira qu'Horace avait apparemment ses raisons pour exhalter ce lyrique Grec ; mais quant à lui , il s'accommodera fort peu de tout ce magnifique appareil de mythologie qui remplit les odes de Pindare , de ces digressions éternelles qui semblent étouffer le sujet principal ; de ces écarts dont on ne voit ni le but ni le point de réunion. Quelques grandes images qu'il appercevra çà & là , malgré la traduction qui en aura ôté le coloris , quelques traits de force qui n'auront pas été tout-à-fait détruits , ne lui paraîtront pas un mérite suffisant pour lui faire aimer des ouvrages où d'ailleurs rien ne l'attache. Il s'ennuiera , il quittera le livre , & il aura raison ; mais s'il juge Pindare & contredit Horace sur cette lecture , je crois qu'il aura tort.

Je n'ai jamais bien conçu , je l'avoue , quel pouvait être le projet de ceux qui les premiers ont imaginé de traduire un poëte en prose.

Etait-ce pour le faire connaître , pour en donner une idée ? Mais il arrivait tout le contraire. Il est facile de le démontrer. Ne convient-on pas qu'en traduisant même un prosateur , pourvu qu'il ait du génie , on se trouve à tout moment arrêté par une foule d'expressions , de figures & d'images qui ne pouvant passer dans une autre langue , demandent des équivalens ? Voilà donc l'auteur original absolument livré au traducteur. Le premier perdra plus ou moins selon que le second aura plus ou moins de talent ; & la traduction , quelle qu'elle soit , ne peut plus être qu'une ressemblance éloignée , puisque les traits primitifs auront disparu. Mais combien ces traits doivent-ils s'effacer davantage , lorsque non-seulement on fait parler à un écrivain une langue qui n'était pas celle de ses pensées , mais qu'on fait encore descendre un poëte de toute sa hauteur , & qu'on l'abaisse au langage vulgaire ! Mais , dira-on , les idées seront rendues. Oui , vous aurez le fond de l'ouvrage , vous en aurez le sujet ; mais vous n'aurez pas l'exécution , & c'est l'exécution qui fait le poëte. Examinez , je vous prie , toutes les pertes qu'il doit subir nécessairement dans la meilleure prose. Commençons par la plus grande de toutes , la plus

inappréciable, la plus douloureuse pour un vrai poète, la perte de l'harmonie. Si vous vous connaissez en vers, ne sentez-vous pas qu'ils sont faits pour parler à vos organes ? Ne sentez-vous pas quel charme inexprimable résulte de cet heureux arrangement de mots, de ce concours de sons mesurés, tour-à-tour lents ou rapides, prolongés avec mollesse ou brisés avec éclat; de ces périodes harmonieuses qui s'arrondissent dans l'oreille; de cette combinaison savante du mouvement & du rythme avec le sentiment & la pensée; & n'éprouvez-vous pas que cet accord continu qui ne trompe jamais ni votre oreille ni votre ame, malgré les difficultés de l'art, est précisément la cause du plaisir que vous procurent de beaux vers ? C'est-là ce qui constitue essentiellement le poète; c'est là son art. Il s'applique à des objets plus ou moins grands; il y joint plus ou moins d'idées; il conçoit un sujet plus ou moins fortement, & ses choix sont plus ou moins heureux. C'est ainsi que s'établissent les rangs & la prééminence. Mais il faut avant tout qu'il sache manier son instrument; car le vers en est un. Quelque chose qu'il dise avec son vers, s'il y paraît contraint & gêné, si la mesure qui est faite pour ajouter à la pensée lui ôte quelque chose, si le rythme

blesse l'oreille qu'il doit enchanter , ce n'est pas un poëte ; qu'il parle , & qu'il ne chante pas ; qu'il laisse là son instrument qui le gêne & lui pèse. Il souffre en s'efforçant de le manier , & je souffre aussi de l'en voir accablé , comme un homme d'une taille ordinaire le ferait de l'armure d'un géant.

Il est donc bien évident qu'une traduction en prose commence par anéantir l'art du poëte que l'on traduit , & l'on peut bien dire alors ce mot si souvent vrai , que *traduire ainsi c'est détruire*. Il est sûr que vous n'entendez plus le chant du poëte ; vous lisez les pensées d'un écrivain ; on vous montre son esprit ; mais non pas son talent. Vous ne pouvez pas savoir pourquoi il charmoit ses contemporains , & souvent vous le trouverez médiocre , là où on le trouvait admirable , & peut-être l'admirerez-vous quelquefois là où on le trouvait médiocre.

Combien d'autres désavantages n'a-t-il pas encore à essuyer dans les mains du prosateur qui le dépouille ainsi de ses vêtemens poétiques ? Telle idée avait infiniment de grace en se liant à telle image que le traducteur n'a pu lui laisser. Telle phrase était belle dans sa précision originale ; l'effet en est perdu , parce qu'il faudra un ou deux mots de plus

pour la rendre ; & qui ne fait ce que fait un mot de plus ou de moins ? Tel hémistiche était d'un effet terrible , & cet effet tenait absolument au rythme , & le rythme est disparu. Si je voulais pousser cette espece de calcul , je prendrais vingt vers de Virgile traduits par l'abbé Desfontaine , & je prendrais à témoins tous ceux qui entendent le latin , des blessures que reçoit Virgile à chaque vers , de la main de son cruel traducteur.

Reste les traductions en vers. Alors du moins c'est poésie pour poésie ; & si le talent du traducteur est égal à celui de l'original , l'idée qu'il en donnera à ses lecteurs pourra ne les pas tromper , parce qu'il remplacera l'harmonie par l'harmonie , les figures par les figures , les graces poétiques par d'autres graces poétiques , l'audacieuse énergie des expressions par d'autres hardiesses analogues au caractère de sa langue : c'est la même musique jouée sur un autre instrument ; mais enfin c'est de la musique , & l'on pourra juger , par le plaisir que donne celui qui la répète , du plaisir que faisait autrefois celui qui l'a chantée le premier.

Il ne faut donc pas juger Pindare , ni quelque poète que ce soit , sur une traduction en prose & c'est ce qu'il fallait prouver. A cette premiere
considération

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 145
considération j'en ajouterai une autre. C'est qu'en
le lisant même dans sa langue originale, il faut, si
l'on veut être juste à son égard, se rapporter
au temps où il écrivait. Ce principe est très-
connu ; mais il n'y a que les esprits de la
meilleure trempe qui le mettent en pratique.
Le plus grand nombre des lecteurs est trop
rempli des idées, des mœurs, des préjugés
qui les entourent, & rejettent trop prompte-
ment tout ce qui paraît s'en éloigner. Il est
certain que la famille d'Hercule & de Thésée,
que la race de Cadmus, & la guerre des
Géans, & les jeux olympiques, & l'expédi-
tion des Argonautes, ne nous touchent pas
d'aussi près que les Grecs, & que des odes
qui ne contiennent gueres que des allusions
à toutes ces fables, & qui roulent toutes sur le
même sujet, ne sont pas très-piquantes pour
nous. Mais nous conviendrons bien aussi que
l'histoire des Grecs devait intéresser les Grecs,
que ces fables étaient en grande partie leur
histoire, qu'elles fondaient leur religion ; que
les jeux Olympiques, Néméens, Isthmiens, &c.
étant des actes religieux, des fêtes solennelles
en l'honneur des dieux de la Grece, le poète
ne pouvait rien faire de plus agréable pour
ces peuples, que de mêler ensemble les noms
des dieux qui avaient fondé ces jeux & ceux

des athletes qui venaient d'y triompher. Il consacrait ainsi la louange des vainqueurs , en la joignant à celles des immortels , & il s'emparait avidement de ces fables si propres à exciter l'enthousiasme lyrique , & à déployer les richesses de la poésie. On ne peut nier , en lisant Pindare dans le grec , qu'il ne soit très-prodigue de cette espece de trésors qui semblent naître en foule sous sa plume. Il n'y a point de diction plus audacieusement figurée. Il franchit toutes les idées intermédiaires , & ses phrases sont une suite de tableaux dont il faut souvent suppléer la liaison. Toutes les formules ordinaires qui joignent ensemble les parties d'un discours ne se trouvent jamais dans ses chants , d'où l'on peut conclure que les Grecs qui avaient une si grande admiration pour ce poëte , étaient bien éloignés d'exiger cette marche méthodique que nous voulons dans toute espece d'ouvrage , ce tissu d'idées qui ne doit jamais échapper à notre attention , & que notre prétendu désordre lyrique n'a jamais rompu. J'examinerai tout-à-l'heure cette différence en parlant des odes de Rousseau. Il me suffit d'observer pour le moment , que les Grecs , beaucoup plus sensibles que nous à la poésie proprement dite , parce que leur langue était

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 147
 élémentairement plus poétique , ne deman-
 daient au poète que des sons & des images ,
 & Pindare leur prodiguait l'un & l'autre.
 Quoique les graces de la prononciation grec-
 que soient probablement perdues pour nous ,
 il est impossible de n'être pas frappé de cet
 assemblage de syllabes toujours sonores , de
 cette harmonie toujours imitative , de ce
 rythme imposant & majestueux qui semble
 fait pour retentir dans l'olympé. Lisez seule-
 ment le commencement de la quatrième
 Olympique.

Ελατηρ υπερλατε βροντας
 Ακαμανιοποδος ζευ , &c.

Je me suis efforcé de traduire , le moins mal
 qu'il m'a été possible , le commencement de
 la première Pithique. Cette Ode est faite en
 l'honneur d'Hiéron , roi de Syracuse , vain-
 queur à la course des chars , c'est-à-dire , dont
 le cocher avait remporté la victoire. Mais les
 Grecs étaient si passionnés pour ces sortes de
 spectacles , qu'on ne pouvait trop célébrer à
 leur gré celui qui avait su se procurer le cocher
 le plus habile , & les chevaux les plus légers.
 Voici le début de Pindare.

Doux trésor des neuf Sœurs , instrument du génie ,

Lyre d'or qu'Apollon anime sous ses doigts ,
Mère des plaisirs purs , mere de l'harmonie ,
Lyre , soutiens ma voix.

Tu présides au chant , tu gouvernes la danse.
Tout le chœur attentif & docile à tes sons ,
Soumet au mouvement marqué par ta cadence
Ses pas & ses chansons.

L'Olympe en est émû , Jupiter est sensible ;
Il éteint les carreaux qu'alluma son courroux.
Il sourit aux mortels , & son aigle terrible
S'endort à ses genoux.

Il dort , il est vaincu ; ses paupières pressées ,
D'une humide vapeur se couvrent mollement.
Il dort , & sur son dos ses ailes abaissées
Tombent languissamment.

Tu fléchis des combats l'arbitre sangulaire.
Ses traits ensanglantés échappent de ses mains.
Il dépose le glaive & promet à la terre
Des jours purs & sereins.

O Lyre d'Apollon , puissance enchanteresse !
Tu soumets tour-à-tour & la terre & les cieux :
Qui n'aime point les Arts , les Muses , la Sagesse ,
Est ennemi des Dieux.

Tel est ce fier Géant dont la rage étouffée
D'un rugissement sourd épouvante l'enfer ;
Ce superbe Titan , ce monstreux Tiphée ,
Qu'a puni Jupiter.

Le tonnerre frappa ses cent têtes difformes.
Sous l'Etna qui l'accable il veut briser ses fers.
L'Etna s'ébranle, s'ouvre, & des rochers énormes
Vont rouler dans les mers.

Ce reptile effroyable enchaîné dans ce gouffre,
Et portant dans son sein une source de feux,
Vomit des tourbillons & de flamme & de souffre,
Qui montent dans les Cieux.

Qui pourra s'approcher de ces rives brûlantes ?
Qui ne frémit pas de ces grands châtimens,
Des tourmens de Tiphée, & des roches perçantes,
Qui déchirent ses flancs ?

J'adore, ô Jupiter ! ta puissance & ta gloire.
Tu régnes sur l'Etna, sur ces fameux remparts
Élevés par ce Roi qu'a nommé la Victoire
Dans la lice des chars.

Hiéron est vainqueur, son nom s'est fait entendre, &c.

Voilà la marche de Pindare. D'une invocation des Muses, d'un éloge de leurs attributs, ouverture très-naturelle dans le sujet qu'il traitait, il passe à la peinture de Tiphée écrasé sous l'Etna, sous prétexte que ce Tiphée est ennemi des Dieux & des Muses. C'est s'accrocher à un mot, & une pareille transition ne nous paraîtrait qu'un écart mal déguisé. Peut-être les Grecs n'avaient-ils pas

tort d'en juger autrement. C'est d'Hiéron qu'il s'agissait ; Hiéron régnait sur Syracuse & sur l'Etna. Il avait bâti une ville de ce nom près de cette montagne. Il fallait bien lui parler de l'Etna ; & comment parler de l'Etna sans parler de Tiphée ? C'eût été une grande maladresse dans un poëte lyrique de se refuser cette magnifique description ; & les Grecs aimaient prodigieusement la poësie descriptive. Ils étaient à cet égard à-peu-près dans la même disposition où nous sommes pour les ballets qui nous paraissent toujours assez bien amenés, pourvu que les danses en soient bonnes, & que les d'Auberval, les Allard, les Guimart y paraissent souvent. Nous ne sommes pas à beaucoup près si indulgens pour les vers. Les vers parmi nous sont jugés par l'esprit, par la raison ; chez les Grecs ils étaient jugés davantage par les sens, par l'imagination ; & l'on fait combien l'esprit est un juge inflexible, & combien les sens sont des juges favorables.

Dans une Epître aux Poëtes, pleine d'esprit & de vers heureux, où l'auteur compare la poësie à Pandore, & rappelle les divers dons que chaque dieu voulut faire à la poësie au moment de sa naissance, on trouve ces vers remplis de sens & de grace, qui ne sont point

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 151
du tout étrangers à l'objet que je considère
ici.

La raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidèle;
Mais quelquefois sage & discret témoin,
Elle la suit & l'observe de loin.

On ne peut mieux employer l'imagination
pour donner un précepte de goût. Mais parmi
nous il faut que la raison suive la poésie
de fort près, & chez les Grecs la raison était
souvent perdue de vue. C'est qu'ils avaient
de quoi s'en passer, & que nous ne pouvons
pas être comme eux assez grands musiciens
en poésie pour qu'on nous permette quelques
momens d'oubli. Nous avons d'autres
avantages; mais ce n'est pas ici le lieu d'en
parler.

La Motte, qui d'ailleurs était un très-bon
esprit, mais qui n'était pas organisé pour
sentir la poésie; La Motte, qui a toujours
raison quand il relève dans l'Iliade des défauts
de convenance, de morale, de plan, de
justesse, ne paraît pas avoir compris jamais
combien dans le genre de l'épopée (qui
n'est pas à beaucoup près aussi soumis à la raison
& à la vraisemblance que le genre dramatique)
la poésie de style, le charme des vers,

la multitude des tableaux , le brillant du coloris doivent faire aisément excuser les défauts qu'il reprend avec tant de sévérité. Il n'y a qu'à lire les anciens pour voir qu'ils n'étaient pas aveuglés sur les défauts d'Homere ; Mais dix vers harmonieux transportaient les Grecs qui dès-lors ne jugeaient plus , & faisaient redire encore les vers qui venaient de les charmer. La Motte, après avoir beaucoup critiqué l'*extravagante* Iliade d'Homere , en fit une très-raisonnable ; mais il se trouva que sa raison était aussi ennuyeuse , que les folies d'Homere étaient charmantes. Il est absolument impossible de lire un chant de son Iliade. Il voulait être poète & juger un poète. L'un & l'autre lui était refusé par la nature. Il voulut imiter aussi quelques odes de Pindare. Il le traita comme il avait traité Homere. Il n'eut qu'une erreur , mais qui le trompa toute sa vie ; ce fut de croire que l'esprit tient lieu de tout.

Au reste , si les suffrages d'un peuple aussi éclairé & aussi délicat que les Grecs suffisent pour nous décider sur Pindare , nous aurons la plus haute idée de son mérite. On sait qu'il laissa une mémoire révérée , & que la vengeance d'Alexandre , qui avait enveloppé tout un peuple dans un même arrêt , s'arrêta dans

Thèbes devant cette inscription : *Ne brûlez pas la maison du poëte Pindare.* Les Lacédémoniens , lorsqu'ils avaient pris Thèbes dans le temps de leur puissance , avaient eu le même respect ; mais ce qui prouve les succès qu'il eut dès son vivant , c'est le grand nombre d'odes qu'il composa sur le même sujet , c'est-à-dire , pour les vainqueurs des jeux. Il paraît que chaque triomphateur était jaloux d'avoir Pindare pour panégyriste , & qu'on aurait cru qu'il manquait quelque chose à la gloire du triomphe , si Pindare ne l'avait pas chanté. Ces chants n'étaient pas sans récompense : La fable de Simonide dans Phèdre fait voir qu'on avait coutume de payer libéralement les poètes lyriques. Parmi nous je ne crois pas qu'il y ait un plus mauvais moyen de fortune que les odes. Elles sont dans le plus grand discredit. Elles étaient un peu mieux accueillies autrefois. Une ode valut un évêché à Godeau ; c'est la plus heureuse de toutes les odes , & c'est une des plus mauvaises. Chapelain en fit une pour le cardinal de Richelieu ; mais ce qui peut étonner dans Chapelain , c'est que l'ode est assez bonne.

Je ne dirai rien d'Alcée , d'Alcman , de Stésichore , de Simonide , de Bacchilide & des autres que l'on appelle *Poëtæ minores Græci*,

Poëtes Grecs de la seconde classe , & dont il ne nous reste que des fragmens cités çà & là dans les critiques Grecs ou Latins. Sapho , dont les amours & le génie ne seront jamais oubliés , & dont les ouvrages étaient connus à Rome du temps d'Horace , comme le témoignent ces vers ,

Vivuntque commissi calores

Æoliæ fidibus puellæ.

Sapho ne nous est connue que par un très-petit nombre de vers assez passionnés pour nous faire croire tout ce qu'on raconte d'elle , & pour nous faire regretter tout ce que nous avons perdu. Mais on ne me pardonnerait pas de ne point m'arrêter un moment sur Anacréon , sur ce mortel heureux qui s'est immortalisé par ses plaisirs , lorsque tant d'autres n'ont pu l'être par leurs travaux ; ce philosophe voluptueux , qui ne connut d'autre sagesse que celle d'aimer & de jouir , ni d'autre gloire que celle de chanter ses amours & ses jouissances , ou qui plutôt ne voyait dans ses chansons qui lui ont acquis tant de gloire , qu'un amusement de plus. Ses poésies pleines de délicatesse & de grace , respirent la mollesse & l'enjouement. S'il parle de la vieillesse & de la mort , ce n'est pas pour les braver avec la morgue stoïque , c'est pour s'exhorter

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 155
lut-même à ne rien perdre de tout ce qu'il
peut leur dérober. Remarquons en passant que
les auteurs anciens les plus voluptueux, Ana-
créon, Horace, Tibulle, Catulle mêlaient
volontiers l'image de la mort à celle des plai-
sirs. Ils l'appelaient à leurs fêtes, & la pla-
çaient à table comme un convive, qui loin
de les attrister, les avertissait de jouir. Horace
sur-tout, dans vingt endroits de ses odes, se
plaît à rappeler la nécessité de mourir, & ces
passages rapides qui fixent un moment l'ima-
gination sur des idées sombres, exprimées par
des figures frappantes & des métaphores justes
& heureuses, font sur l'ame une impression
douce qui l'émeut sans trop l'effrayer, y ré-
pandent pour un moment une tristesse réflé-
chissante qui s'accorderait mal, il est vrai,
avec la joie bruyante & tumultueuse, mais
qui se concilie très-bien avec le calme d'une
ame satisfaite, & même avec les épanchemens
d'un amour heureux. J'ajouterai que c'est en-
core une preuve du goût naturel des anciens
de n'avoir jamais parlé qu'en passant de ces
éternels sujets de lieux communs chez les mo-
dernes, tels que le temps, la mort, sur
lesquels notre imagination permet qu'on la
réveille, mais qui dégoûtent & rebutent bien-
tôt lorsqu'ils sont prolixement délayés par des
rhéteurs mélancoliques.

On ne sera pas fâché d'apprendre qu'Anacréon joignait à une fortune médiocre beaucoup de désintéressement, deux grandes raisons pour être heureux. Il vécut assez longtemps à Samos , à la cour de ce Policrate qui n'eut d'un tyran que le nom. Ce prince lui fit présent de cinq talens (quinze mille francs de notre monnoie). Mais Anacréon qui n'avait pas coutume de posséder tant d'argent , en perdit presque le sommeil pendant deux jours. Il rapporta bien vite au généreux Policrate les cinq talens , & ce trait historique rapporté par les écrivains Grecs , & cité par Giralde dans son Histoire des Poëtes , est certainement l'original de la Fable du Savetier dans La Fontaine.

Quelque envie que j'aie d'obliger ceux qui ne peuvent lire Anacréon dans le grec, je ne puis en conscience leur en donner la moindre esquisse. Il y perdrait trop. Il y a dans sa composition originale une mollesse de ton , une douceur de nuances , une simplicité facile qui ne peuvent se retrouver dans le travail d'une version. Ce sont des caractères dont l'empreinte n'est pas assez forte pour ne pas disparaître dans une copie. Il composait de verve , & l'on traduit d'effort. On m'objectera que j'ai bien hasardé de reproduire pour un moment

la verve de Pindare. Oui, mais nous autres poètes, nous sommes, comme on fait, toujours prêts à être sublimes. C'est une disposition naturelle qui ne nous coûte presque rien. Mais Anacréon n'est point sublime. Anacréon n'est point auteur. Il est à table avec des filles Grecques, la tête couronnée de roses, buvant d'excellent vin de Scio ou de Lesbos; & tandis que Mnaës ou Aglaé entrelacent des fleurs dans ses cheveux, il prend sa petite lyre d'ivoire à sept cordes, & chante une hymne à la rose sur le mode Lydien. Moi, je n'ai là ni beautés Grecques, ni vin de Scio, ni couronnes de roses, ni lyre d'ivoire. Je ne traduirai point Anacréon.

Au surplus tout le monde n'est pas si difficile que moi. Nous avons trois traductions en vers des poésies d'Anacréon, l'une de Gâcon, d'une édition très-jolie avec le grec à côté, l'autre de La Fosse, la dernière de M. Sivri, le traducteur de Pline le naturaliste. Cette troisième version d'Anacréon est écrite avec élégance & pureté. Les deux autres ne sont pas lisibles. Mais n'oublions pas, avant de quitter Anacréon, de citer des vers charmans de l'un de nos plus aimables poètes, qu'il faut compter dans le petit nombre des écrivains Français qui ont eu un caractère origi-

nal. Je veux parler de l'auteur du Méchant & de la Chartreuse. C'est dans cette dernière pièce , l'un des plus gracieux monumens de notre poésie , que l'on trouve ces vers sur Anacréon qui valent beaucoup mieux que tout ce que j'en pourrai dire.

Tantôt de l'azur d'un nuage ,
Plus brillant que les plus beaux jours ,
Je vois sortir l'ombre volage
D'Anacréon , ce tendre sage ,
Le Nestor du galant rivage ,
Le Patriarche des Amours.

J'ai honte , en rapportant ces vers , de toute la prose dont je charge ici le papier. Mais une réflexion qui m'afflige davantage , c'est qu'en voyant le portrait d'Anacréon si heureusement tracé par M. Gresset , je me rappelle qu'Anacréon , octogénaire , était encore fidèle à la poésie , & faisait des vers & des chansons.

Si quelqu'un , parmi les modernes , se rapproche de la manière de ce poëte , c'est sans doute Chaulieu. L'Epicurien du Temple paraît avoir eu les mêmes principes , les mêmes goûts que l'Epicurien de Téos. Chaulieu attache comme Anacréon par le naturel de son style qui n'a jamais l'apparence de l'affecta-

tion , par cette heureuse facilité de tourner ses idées en sentimens , quoiqu'il les exprime souvent en vers faibles , par la douceur de sa morale , & quelquefois même par des beautés vraiment poétiques qu'il semble produire sans effort. Enfin , malgré ses négligences & ses défauts , il a un caractère , & un caractère qui plaît ; c'est beaucoup. Une douzaine de pieces a suffi pour lui mériter une réputation qui ne fera point détruite , parce qu'il sera lu. Je me souviens d'avoir entendu dire , non pas à un homme de lettres , mais à un auteur , qu'en surpassant aujourd'hui Chaulieu , on serait encore très-peu de chose. Je ne fais pas ce que cet homme croyait être ; mais il aurait dû savoir que deux pages de poésie où l'on trouve à la fois du naturel , de l'imagination & de la philosophie , valent beaucoup mieux que des volumes entiers de poésies prétendues légères , aujourd'hui si communes , où l'on prend le persiflage pour la gaité , & le mauvais ton de quelques coteries pour *l'esprit français*.

Je n'ai point cependant prétendu parler de Chaulieu comme d'un poète lyrique , quoiqu'il ait fait des stances qui sont comptées parmi ses meilleures pieces. Je n'ai voulu qu'envisager les rapports qu'il paraît avoir avec Anacréon. Les deux seuls poètes lyriques Fran-

çais dont on doit aujourd'hui faire mention ; sont Malherbe & le célèbre Rousseau. J'en parlerai tout-à-l'heure. Mais auparavant jettons un coup d'œil sur un homme bien supérieur à Malherbe & à Rousseau même , sur Horace.

Horace semble réunir en lui Pindare & Anacréon ; mais il ajoute à tous les deux ; il a l'enthousiasme & l'élévation de Pindare ; il n'est pas moins riche que lui en figures & en images ; mais ses écarts sont moins brusques , sa marche est moins vague , sa diction a plus de nuances & de douceur. Pindare qui chante toujours les mêmes sujets , n'a qu'un ton toujours le même ; Horace les a tous ; tous lui semblent naturels , & il a la perfection de tous. Qu'il prenne sa lyre ; que saisi de l'esprit poétique il soit transporté dans le conseil des dieux , ou sur les ruines de Troie , sur la cime des Alpes , ou dans le lit de Glycere , sa voix se monte toujours au sujet qui l'inspire ; il est majestueux dans l'Olympe , & charmant près de sa maîtresse. Il ne lui en coûte pas plus pour peindre avec des traits sublimes l'ame de Caton & de Régulus , que pour peindre avec des traits enchanteurs , ou les caresses de Lycimnie , ou les coquetteries de Pirrha, Aussi franchement voluptueux qu'Anacréon

Anacréon, aussi fidele apôtre du plaisir, il a les graces de ce lyrique Grec, avec plus d'esprit & de philosophie, comme il a l'imagination de Pindare avec bien plus de morale & de pensées. Si l'on fait attention à la sagesse de ses idées, à la précision de son style, à l'harmonie de ses vers, à la variété de ses sujets; si l'on se souvient que ce même homme a fait des satyres pleines de finesse & de raison, des épîtres qui contiennent les meilleures leçons de la société civile, en vers qui se gravent d'eux-mêmes dans la mémoire, un art poétique qui est le code éternel du bon goût; on conviendra qu'Horace est un des meilleurs esprits que la nature ait pris plaisir à former,

J'ai hazardé encore la traduction de deux Odes d'Horace, quoique je sente tout ce que je hasarde. On me dira qu'apparemment Horace m'effraie moins qu'Anacréon; quoique je paraisse en faire plus de cas. Je réponds qu'Horace, entre autres avantages, a beaucoup d'esprit proprement dit, & que l'esprit est de toutes les langues. Mais avant tout, il faut me permettre d'exposer en deux mots la méthode que je suis en traduisant un poëte. C'est peut-être encore une espece de

digression ; mais qu'importe , pourvu que je me retrouve ;

Prétendre qu'un poëte qui en traduit un autre en vers doit s'affervir à rendre tous les mots , à renfermer dans le même espace les mêmes idées dans un même ordre , c'est le ridicule préjugé d'un pédant à cervelle étroite qui malheureusement fait assez de latin pour juger très-mal le français , & qui a beaucoup plus de raisons pour envier les modernes que de titres pour admirer les anciens. Tout homme qui traduit en vers prend la place de son modele , & doit songer , avant tout , à plaire dans sa langue , comme l'auteur original plaisait dans la sienne. C'est-là le plus grand service qu'il puisse rendre , puisque de l'effet que fera la version , dépend l'opinion qu'auront de l'original ceux qui ne peuvent le connaître autrement. C'est donc à l'effet total de l'ensemble qu'il doit d'abord s'appliquer. S'il est fidele & ennuyeux , n'aura-t-il pas fait un beau chef-d'œuvre ? Il faut que sa composition , pour être animée , soit libre ; qu'il se pénètre quelque temps du morceau qu'il va traduire , & qu'il se rapproche autant qu'il est possible du degré de chaleur & de verve où il serait , s'il travaillait de génie. Alors qu'il se mette à lutter contre l'auteur qu'il va

faire parler ; qu'il compte , non pas les mots , mais les beautés , & qu'il fasse en sorte que le calcul ne soit pas trop à son désavantage ; il aura fait beaucoup , & son lecteur , s'il est juste , fera content. C'est ainsi que Despréaux & M. de Voltaire ont traduit des fragmens des anciens. Sans doute le mérite du traducteur sera d'autant plus grand , qu'il aura conservé plus de traits particuliers & distinctifs de l'ouvrage original , & qu'il en sera demeuré plus près , sans avoir l'air trop contraint & trop enchaîné. Mais il faut un goût bien sûr pour pouvoir décider en quels endroits le traducteur a eu tort de s'écarter de son guide. Il faut démontrer alors la possibilité de faire autrement ; il faut calculer ce que le vers suivant , le vers précédent , ce que la phrase entière pouvait perdre. Il n'y a guères qu'un homme de l'art qui puisse faire cet examen avec connaissance de cause ; & quand on a statué d'abord que la version est par elle-même un bon ouvrage , si l'on veut prouver ensuite qu'elle devait être plus fidelle , il n'y a guères qu'un moyen , c'est d'en faire une meilleure.

Ce petit préambule n'est fait , comme on le voit , que pour les intérêts de la vérité , & non pas pour les miens. Car avec le det.

nier moyen dont je viens de parler ; rien ne fera plus aisé que d'avoir raison contre moi ; & comme beaucoup de gens ne manquent pas de bonne volonté à cet égard , je m'attends bien que cinq ou six personnes auront la complaisance de traduire les deux odes que voici , & nous y gagnerons tous.

A C L O É (1).

Ulla si juris tibi pejerati, &c.

Si le ciel t'avait punie
De l'oubli de tes sermens,
S'il te rendait moins jolie,
Quand tu trompes tes amans ;
Je croirais ton doux langage ,
J'aimerais ton doux lien ;
Mais Cloé , qu'il te sied bien
D'être parjure & volage !
Viens-tu de trahir ta foi ?
Tu n'en es que plus piquante ,
Plus belle & plus séduisante ;
Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie ,
Ta bouche a plus de fraîcheur ;
Après une perfidie ,
Tes yeux ont plus de douceur.

(1) Il y a dans l'original, *Bariné*, nom désagréable en français,

Si par l'ombre de ta mère ,
Si par tous les Dieux du Ciel ,
Tu jures d'être sincère ,
Les Dieux restent sans colère ,
A ce serment criminel ;
Venus en rit la première ;
Et cet enfant si cruel ,
Qui, sur la pierre sanglante ,
Aiguise la flèche ardente
Que sur nous tu vas lancer ,
Rit du mal qu'il te voit faire ,
Et t'instruit encore à plaire ,
Pour te mieux récompenser.
Combien de vœux on t'adresse ?
C'est pour toi que la jeunesse
Semble croître & se former.
Combien d'encens on t'apporte !
Que d'amans sont à ta porte ,
Jurant de ne plus t'aimer ?
Le vieillard qui t'envise
Craint que son fils ne s'engage
En un piège si charmant ;
Et l'épouse la plus belle
Croit son époux infidèle ,
S'il te regarde un moment.

A P I R R H A.

Cuis multa gracilis te puer in rosa , &c.

Pirrha , quel est l'amant enivré de tendresse ,
Qui sur un lit de rose étendu près de toi ,
T'admire , te sourit , te parle , te caresse ,
Et jure qu'à jamais il vivra sous ta loi ?
 Quelle grotte fraîche & tranquille
 Est le voluptueux asyle ,
Où ce jeune imprudent , comblé de tes faveurs
Te couvre de parfums , de baisers & de fleurs ?
C'est pour lui qu'à présent Pirrha veut être belle ,
Que ton goût délicat relève élégamment
 Ta simplicité naturelle ,
Et fait naître une grace à chaque mouvement.
Pour lui ta main légère assemble à l'aventure
 Une flottante chevelure
 Qu'elle attache négligemment.
Hélas ! s'il prévoyait les pleurs qu'il doit répandre !
Crédule , il s'abandonne à l'amour , au bonheur.
Dans ce calme perfide il est loin de s'attendre
 A l'orage affreux du malheur,
L'orage n'est pas loin ; il va bientôt apprendre
Que l'aimable Pirrha qu'il possède aujourd'hui ,
 Que Pirrha si belle & si tendre ,
 N'était pas pour long-temps à lui ,
Qu'alors il pleurera son fatal esclavage !
Insensé qui se fie à ton premier accueil !

Pour moi, le temps m'a rendu sage ;
J'ai regagné le port, & j'observe de l'œil
Ceux qui vont comme moi se briser à l'écueil,
Que j'ai connu par mon naufrage.

Quelques idées de la première de ces deux
Odes se retrouvent dans une très-jolie Chan-
son, insérée dans l'Anthologie Française.

Si l'on peut compter sur un cœur,
C'est sur le cœur d'une bergere ;
Par son air naïf, mais trompeur,
Ma Corinne avait su me plaire.
Je la croyais belle sans art ;
Je chérissais son cœur sans fard ;
Mais comme une autre elle est légère.

Amour, venge un fidèle amant
Des trahisons d'une infidelle ;
Fais-lui perdre quelque agrément,
A chaque inconstance nouvelle.
Amour, tu ne m'écoutes pas,
Loin d'ôter rien à ses appas,
Chaque forfait la rend plus belle.

Cette dernière pensée répond précisément à
ces vers d'Horace.

*Simul obligasti
Perfidum votis caput, eniteſcis.
Pulchrior multò.*

Il y a dans Horace environ une trentaine d'odes dans le genre de celles qu'on vient de voir , & que ma traduction , toute faible qu'elle est , n'a pu défigurer assez pour qu'on n'apperçoive pas combien cet écrivain a l'esprit facile & délicat. Toutes ses odes galantes son autant de chefs-d'œuvre qui semblent finis par la main des graces. Personne ne lui en avait donné le modele. Ce n'est point là , comme on l'a déjà dit , la maniere d'Anacréon. Le fond de ces petites pieces est également piquant dans toutes les langues , & chez tous les peuples où regne la galanterie & la politesse. Elles sont même beaucoup plus agréables pour nous que les odes héroïques du même auteur dont le fonds nous est souvent trop étranger , & dont la marche hardie & rapide ne peut gueres être suivie dans notre langue qui procede avec plus de timidité , & qui veut toujours de la méthode & des liaisons. J'ai pourtant essayé de traduire , & même assez fidèlement , l'Ode à la Fortune. On pourra la comparer à celle de Rousseau , & l'on verra qu'une ode française ressemble très-peu à une ode latine.

J'avertis que j'ai rejoint l'Ode *O diva gratum quæ Regis Antium* , &c. avec la précédente , *Parcus Deorum cultor & infrequens* , &c. qui me

paraît en être le commencement , & en avoir été détachée fort mal à propos. Il y a même des éditions où elles sont réunies. Le sujet de cette ode était fort simple. On parlait d'une descente en Angleterre , qu'Auguste devait conduire lui-même , & qui n'eut pas lieu. On parlait en même-temps d'une guerre contre les Parthes. Le poëte invoque la fortune , & lui recommande Auguste & les Romains. Mais il commence par se réconcilier avec les dieux, qu'en sa qualité d'Epicurien il avait fort négligés. Il s'étend ensuite sur les attributs de la fortune , & finit , après l'avoir invoquée , par déplorer les guerres civiles & la corruption des mœurs. Tel est le plan de cette ode. J'ai risqué , en la traduisant , de changer plusieurs fois le rythme , pour rendre mieux la variété des tons , & suppléer , quand les phrases demandaient une certaine étendue , à la facilité qu'avaient les Grecs & les Latins d'enjamber d'une strophe à l'autre.

D'Épicure élève profane ,
Je refusais aux Dieux des vœux & de l'encens.
Je suivais les égaremens
Des sages insensés qu'aujourd'hui je condamne ;
Je reconnais des Dieux : c'en est fait : je me rends.
J'ai vu le Maître du tonnerre ,
Qui , la foudre à la main , se montrait à la terre ;
J'ai vu dans un ciel pur voler l'éclair brillant ;
Et les voûtes éternelles

S'embrâser des étincelles
Que lançait Jupiter de son char foudroyant.

Le Styx en a mugi dans sa source profonde.
Du Ténare trois fois les portes ont tremblé.
Des hauteurs de l'Olympe aux fondemens du monde,
L'Atlas a chancelé.

Oui, des puissances immortelles
Disent à l'Univers d'irrévocables loix.
La Fortune agitant ses inconstantes aîles,
Plane d'un vol bruyant sur la tête des Rois.
Aux destins des états son caprice préside.
Elle seule dispense ou la gloire, ou l'affront ;
Enleve un diadème, & d'un essor rapide
Le porte sur un autre front.

Déesse d'Antium, ô Déesse fatale !
Fortune, à ton pouvoir qui ne se soumet pas ?
Tu couvres la pourpre royale
Des crêpes affreux du trépas.
Fortune, ô redoutable Reine !
Tu places les humains au trône ou sur l'écueil ;
Tu trompes le bonheur, l'espérance & l'orgueil,
Et l'on voit se changer à ta voix souveraine
La faiblesse en puissance & le triomphe en deuil.

Le pauvre te demande une moisson féconde,
Et l'avidé marchand sur le gouffre de l'onde
Rapportant son trésor,
Présente à la Fortune, arbitre des orages,

Ses timides hommages ,
Et te demande un vent qui le conduise au port.

Le Scythe vagabond , le Dace sanguinaire ,
Et le guerrier Latin , conquérant de la terre ,
Craint tes funestes coups.

De l'Orient soumis les tyrans invisibles ,
A tes autels terribles ,
L'encensoir à la main , fléchissent les genoux.

Tu peux , & c'est l'effroi dont leur ame est troublée ,
Heurtant de leur grandeur la colonne ébranlée ,
Frapper ces demi-Dieux ;
Et soulevant contr'eux la révolte & la guerre ,
Cacher dans la poussière
Le trône où leur orgueil crut s'approcher des Cieux ,

La nécessité cruelle
Toujours marche à ton côté ;
De son sceptre détesté
Frappant la race mortelle.
Cette fille de l'enfer
Porte dans sa main sanglante
Une tenaille brûlante ,
Du plomb , des coins & du fer.

L'Espérance te suit , compagne plus propice ,
Et la fidélité , Déesse protectrice ,
Au Ciel tendant les bras ,
Un voile sur le front , accompagne tes pas ;
Lorsqu'annonçant les allarmes ,

Sous un vêtement de deuil ,
 Tu viens occuper le feuil
 D'un palais rempli de larmes ,
 D'où s'éloigne avec effroi ,
 Et le vulgaire perfide ,
 Et la Courtisane avide ,
 Et ces convives sans foi ,
 Qui dans un temps favorable ,
 Du mortel tout puissant par le sort adopté ,
 Venaient environner la table ,
 Et s'enivraient du vin de sa prospérité .
 Je t'implore à mon tour , Déesse redoutée ;
 Auguste va descendre à cette Ile indomptée
 Qui borne l'univers ; (1)
 Tandis que nos guerriers vont affronter encore
 Ces peuples de l'Aurore ,
 Qui seuls ont repoussé notre joug & nos fers .
 Ah ! Rome vers les Dieux leve des mains coupables ,
 Ils ne sont point lavés ces forfaits exécrables ,
 Qu'ont vus les immortels .
 Elles saignent encor nos honteuses blessures ;
 La fraude & les parjures ,
 L'inceste & l'homicide entourent les autels .
 N'importe , c'est à toi , fortune , à nous absoudre .
 Porte aux antres brûlans où se forge la foudre ,

(1) L'Angleterre , que les Romains regardaient comme une extrémité de l'Univers .

Nos glaives émouffés.

Dans le sang odieux des guerriers d'Assyrie,

Il faut que Rome expie

Les flots de sang Romain qu'elle-même a versés.

Avant d'aller plus loin , je rapporterai le commencement d'une Ode de Pindare , où il invoque la Fortune , & dont Horace paraît avoir emprunté quelques idées. C'est la douzième des Olympiques.

Fille de Jupiter, Fortune impérieuse,

Les conseils, les combats, les querelles des Rois,

La course des vaisseaux sur la mer orageuse,

Tout reconnaît tes loix.

Le Ciel mit sur nos yeux le sceau de l'ignorance.

De nos obscurs destins nous portons le fardeau,

De revers en succès trainés par l'espérance,

Jusqu'au bord du tombeau.

Le bonheur nous séduit ; le malheur nous accable.

Mais nul ne peut percer la nuit de l'avenir ;

Tel qui se plaint aux Dieux de son sort déplorable,

Demain va les bénir, &c.

On a pu se convaincre , en lisant cette ode , de ce que j'ai dit ci-dessus du poète lyrique des anciens , qu'il semblait écouter & suivre une inspiration momentanée , & peindre tout ce qui se présente devant lui,

On a vu tout le chemin qu'a fait Horace. On l'a vu monter dans les cieux, descendre dans les enfers, voler avec la fortune autour des trônes & sur les mers. Tout-à-coup il se la représente sous un appareil formidable, & il peint l'affreuse nécessité; il lui donne ensuite un cortège plus doux, l'espérance & la fidélité; il l'habille de deuil dans le palais d'un grand disgracié; il trace rapidement les festins du bonheur & la fuite des convives infidèles. Enfin il arrive à son but qui est de recommander Auguste, & sa course est finie.

Je ne fais trop si nous nous accommoderions beaucoup de cette accumulation de tableaux allégoriques, & si nous ne trouverions pas qu'il y a dans cette espèce de poésie trop pour l'imagination & pas assez pour l'esprit. Peut-être serions-nous un peu étourdis de la course vagabonde du poète. Je ne dis pas qu'il faille nous en blâmer. Chaque peuple a son goût analogue à son caractère & à sa langue. Mais il n'en est pas moins vrai que c'est là précisément la poésie lyrique, celle qui dans l'origine devait être chantée & accompagnée d'instruments. Cela est si vrai qu'il n'y a peut-être pas, dans l'ode qu'on vient de lire, une seule strophe dont le fonds ne soit très-favorable à la musique; & en général elle est

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 175
composée de ce que la musique rend le mieux,
de tableaux & de mouvemens. Essayez , au
contraire , de mettre en musique l'Ode à la
Fortune , ou telle autre que vous voudrez ,
& vous trouverez à peine une ou deux stro-
phes qui puissent s'y prêter. C'est qu'en général
nos odes sont des discours en vers , à-peu-près
aussi suivis, aussi bien liés qu'ils le seraient en
prose. Il est sûr que nos odes n'étant pas
faites pour être chantées , ne doivent pas
ressembler aux odes grecques & latines. Mais
ne seraient-elles pas susceptibles d'un peu plus
d'enthousiasme & de rapidité qu'on n'en re-
marque même dans nos plus belles ? Prenons
pour exemple l'Ode à la Fortune dont nous
parlions tout-à-l'heure.

Fortune dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis,
Du faux éclat qui t'environne,
Serons-nous toujours éblouis?
Jusques à quand , trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorons-nous tes autels?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels?
Le peuple , dans ton moindre ouvrage,

Adorant la prospérité,
 Te nomme grandeur de courage,
 Valeur, prudence, fermeté.
 Du titre de vertu suprême,
 Il dépouille la vertu même
 Pour le vice que tu chéris,
 Et toujours ses fausses maximes
 Érigent en héros sublimes
 Tes plus coupables favoris.

Mais de quelque superbe titre
 Dont ces héros soient revêtus,
 Prenons la raison pour arbitre,
 Et cherchons en eux leurs vertus.
 Je n'y trouve qu'extravagance,
 Faiblesse, injustice, arrogance,
 Trahisons, fureurs, cruautés ;
 Étrange vertu qui se forme
 Souvent de l'assemblage énorme
 Des vices les plus détestés, &c.

Ne sont-ce pas là de purs raisonnemens ?
 Ne sont-ce pas là toutes les formules de la
 discussion en prose ? *De quelque superbe titre*
qu'ils soient revêtus, prenons la raison pour arbitre,
& cherchons, &c. S'exprimerait-on autrement
 dans un traité de morale ! Cette ode n'est-elle
 pas une espèce de plaidoyer ? Otez les rimes,
 qu'y a-t-il d'ailleurs dans ces traits qui ressem-
 blo

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 177
ble à un poëte ? Allons plus loin. Ces trois strophes ne sont-elles pas un peu languissantes ? Ne redisent-elles pas trop proluxement des pensées assez communes ? Si l'on examine de près le style, n'y trouvera-t-on pas des fautes d'autant moins excusables que les vers doivent être plus travaillés dans une piece de peu d'étendue, & dans un genre où l'on ne saurait être trop poëte ? Qu'est-ce qu'un *culte frivole* ? Le culte que l'on rend à la fortune n'est-il pas malheureusement trop réel ? *Jusques à quand honorerons-nous*, est-il bien flatteur à l'oreille ? *Du titre de vertu suprême*, &c. *Suprême* n'est-il pas là pour la rime ? Dépouille-t-on la vertu du titre de *vertu suprême* ? *Extravagance*, *faiblesse*, *injustice*, *arrogance*, *trahisons*, *fureurs*, *cruautés*. Cet assemblage de substantifs est-il d'une élégance bien lyrique ? *Etrange vertu qui se forme souvent*, &c. *Souvent* n'est-il pas là rejetté contre toutes les regles de la construction poëtique ? Continuons.

Apprends que la seule sagesse
Peut faire des héros parfaits.

La sagesse ne fait point des héros, & il n'est point nécessaire qu'un héros soit *parfait*. Et qu'est-ce qu'un *héros parfait* ? Ce n'est là ni penser juste, ni s'exprimer correctement. Les

trois strophes suivantes sont belles , quoiqu'il n'eût pas fallu , comme on l'a remarqué , mettre sur la même ligne Alexandre & Attila.

Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur.

On n'entend pas trop comment l'honneur peut résider dans les allarmes ; & résider le solide n'est pas fort harmonieux.

Quel est donc le héros solide
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un Roi que l'équité guide
Et dont les vertus sont l'appui.

Voilà encore le mot *solide* qui n'est pas mieux placé. Un *héros solide* n'est pas élégant. *Ne soit qu'à lui & que l'équité guide* forment des sons désagréables , & ces quatre vers ne font-ils pas de la prose trop sèche ? Et le reste de la strophe n'est-il pas un peu trop commun ? Quand on dit des choses qu'on a tant redites , ne faut-il pas les rajeunir un peu par le style , & se les rendre propres par le mérite & la nouveauté de l'expression ? Cette idée de mettre Socrate à la place d'Alexandre , & Alexandre à la place de Socrate , pour les apprécier tous deux , est-elle bien

juste ? Faut-il mettre un homme hors de sa place pour le bien juger ? Fallait-il que Turenne & le grand Condé, pour être grands, se trouvaient à la place du chancelier de l'Hôpital ou du philosophe Charron ? Est-il bien vrai d'ailleurs qu'Alexandre à la place de Socrate eût été *le dernier des mortels* ? Rien n'a tant illustré Socrate que sa mort. Alexandre n'aurait il pas su mourir ? Socrate prêchait la morale. Alexandre n'en a-t-il pas donné quelquefois les plus beaux exemples ? Cette phrase de Rousseau, si on y regarde de bien près, n'a même aucun sens. *Concevez Alexandre à la place de Socrate*. Mais comment ? Est-ce Alexandre avec son caractère, transporté dans telle ou telle circonstance de la vie de Socrate ? Est-ce Alexandre chargé de la destinée de Socrate, & obligé de n'être que philosophe ? Eh bien, il aurait voulu être le premier des philosophes. Pourquoi aurait-il été *le dernier des mortels* ? Au fond, toute cette strophe ne signifie rien. On me dira que j'examine rigoureusement des idées poétiques. Non, j'examine des sophismes, de mauvais raisonnemens, des déclamations en vers faibles.

Il faut que je me hâte de rendre à Rousseau toute la justice que je lui crois due,

& que je lui rends au fond du cœur. Car sur les critiques que je viens de faire , on ne manquera pas de crier au détracteur de Rousseau , & de crier d'autant plus fort , qu'il serait peut-être plus difficile de me répondre. J'ai choisi l'Ode à la Fortune comme une des plus célèbres , & je l'ai choisie pour l'opposer à celle d'Horace sur le même sujet ; mais j'avoue que cette ode ne me paraît pas la meilleure de l'auteur. J'en citerais dix que je crois supérieures. En général toutes ses odes , à l'exception de cinq ou six du dernier livre , renferment de grandes beautés. L'Ode au Comte du Luc , celle à Malherbe , celle au Prince Eugene , celle à M. de Vendôme , l'ode sur la Bataille de Petervaradin , l'Ode aux Princes Chrétiens , sont les chef-d'œuvres de notre poésie lyrique , remarquables par la richesse de l'expression , l'harmonie des vers , & sur-tout par des tableaux poétiques d'une beauté singulière , & qui font honneur à notre langue. Il y a de la grace dans l'Ode à une Veuve , dans les Stances à l'Abbé de Chaulieu , dans l'Ode au Comte de Bonneval , & l'on regrette qu'il en ait fait trop peu de ce genre. Ses cantates sont des morceaux achevés. J'avoue que je les trouve plus véritablement lyriques que ses odes , quoiqu'il s'élève davan-

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 181
tage dans celles-ci. Je ne vois dans ses cantates que des images fortes ou gracieuses. Il parle toujours à l'imagination , & il n'est jamais ni verbeux ni prolix. Dans ses odes au contraire , même les plus belles , il y a toujours des strophes qui languissent , des idées trop délayées , des vers d'une faiblesse inexcusable. Vous trouverez dans l'Ode à Malherbe ,

Mais cette flatteuse *amorce*
D'un hommage qu'on croit dû
Souvent prête même *force*
Au vice qu'à la vertu.

C'est-là de la très-mauvaise prose. Peut-on dire qu'une *amorce* prête de la *force* ? Qu'on croit dû fait frémir l'oreille.

• Dans l'Ode à M. d'Uffé.

Les disgrâces désespérées
Et de nul espoir tempérées, &c.

Il est sûr que si elles sont *désespérées* , elles ne sont *tempérées de nul espoir*. Ce sont-là des fautes impardonnables.

Dans l'Ode à M. le Comte du Luc.

Et je verrais enfin de mes *froides allarmes*
fondre sous les glaçons.

Dans l'Ode à M. de Vendôme.

Ils font *le plus beau de l'histoire*

D'un héros en tout lieu vainqueur , &c.

Le plus beau de l'histoire , n'est pas heureux.

Dans la même Ode.

O détestable calomnie ,

Fille de l'obscur fureur ,

Compagne de la *zizanie* , &c.

Dans l'Ode à M. de la Fare.

Surtout réprimons les faillies

De notre curiosité ,

Source de toutes nos folies ,

Mère de notre vanité , &c.

Ces vers ne seraient pas assez élégans ; même pour une épître.

Dans l'Ode du Prince Eugene ;

Et les faits qu'on ignore

Sont bien peu différens des faits *non venus* , &c.

On trouve beaucoup trop de vers de cette espèce dans Rousseau ; & encore une fois , quand on n'a que des vers à faire , on n'y doit laisser que ces légères imperfections , inévitables dans notre versification française

si difficile & si peu maniable ; & l'on ne peut excuser rien de ce qui blesse trop ouvertement l'oreille & le goût.

Toutes ces remarques n'empêchent pas que Rousseau ne soit un grand poète , parce qu'il a excellé parmi nous dans le genre lyrique , où personne ne lui peut être comparé ; & la postérité équitable ne juge un écrivain que sur ce qu'il a fait de beau. On a oublié presque toutes les épîtres qui sont d'un très-mauvais esprit & d'un mauvais style , ses ennuyeuses allégories , ses comédies si froides , ses opéra plus froids encore ; & je ne les rappelle ici que parce qu'il y a de jeunes fanatiques qui trouvent tout beau dans ce qu'ils appellent le *grand Rousseau* , le *prince de la Poésie Française*. Du moins je l'ai vu nommé ainsi dans plus d'une brochure. Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer ici comment s'est établie dans une certaine littérature (car il y en a plus d'une) cette dénomination de *grand Rousseau* , que je n'ai vu nulle part employée par aucun écrivain accrédité. Il semble que ce titre soit un honneur rendu au génie. Point du tout. Ce titre est un présent fait par la haine. Ce sont les ennemis de M. de Voltaire qui ont cru l'affliger en honorant son ennemi. Je ne suis point détracteur de Rouf-

seau ; & pourquoi le ferais-je ? Mais je ne puis m'accoutumer , je l'avoue , à le regarder comme le prince de la poésie française. Ce nom de grand , si justement décerné à Corneille , au créateur Corneille qui a tiré le théâtre de la barbarie , & répandu tant de lumière dans une si profonde obscurité ; ce nom de grand me paraît un peu au-dessus du mérite de Rousseau , qui , venu long-temps après Malherbe , a trouvé la langue toute créée , & qui , avec tous ces secours , est resté fort au dessous d'Horace dont il n'a ni l'esprit , ni les graces , ni la variété , ni le goût , ni la sensibilité , (1) ni la philosophie , & qui manque sur-tout de cet intérêt & de ce charme de style qui rend un écrivain cher à ses lecteurs. Et de quel titre se servira-t-on pour les Racine , les Voltaire , pour ces hommes qui ont été si loin dans les arts les plus difficiles où l'esprit puisse s'exercer , pour ces enchanteurs si séduisans & si aimables , à qui nous ne pouvons jamais donner autant de louanges qu'ils nous ont donné de plaisirs ? Si Rousseau est grand pour avoir fait de beaux vers qui souvent ne

(1) J'ai lu dans une brochure , que Rousseau avait beaucoup de sensibilité , & l'on citait en témoignage l'Ode à la Postérité. C'est se connaître en sensibilité & en style. Aussi cette brochure est-elle de M. Dorat.

Sont que de beaux mots , comment appellera-t-on ceux qui ont dit tant de belles choses en aussi beaux vers , ceux qui non-seulement savent flatter notre oreille , mais qui remuent si puissamment notre ame , éclairent & élèvent notre esprit ; ceux que nous relisons avec délices , que nous ne pouvons louer qu'avec transport ? Je fais qu'il y a des têtes exaltées pour qui le mérite de tourner fortement un vers est le premier de tous les mérites , & qui sont bien plus frappées d'une strophe de Rousseau que d'une scène de Zaïre ou de Mahomet. Mais ces enthousiastes sont en petit nombre ; ils sont jeunes pour la plupart , & ils verront peut-être par la suite qu'un poëte , pour être relu , doit parler à l'esprit & à l'ame , & que Rousseau ne parle gueres ni à l'un ni à l'autre.

Je crois aimer la poésie autant que personne au monde , quoique je sois un des moindres de ceux qui la cultivent ; mais je demande à tous les lecteurs éclairés & sensibles si (sans même parler ici des ouvrages dramatiques) si , dis-je , ils ne liront pas plus souvent des ouvrages tels que les discours en vers de M. de Voltaire , le Poëme sur Lisbonne , sur la loi naturelle , & d'autres de ce genre , que les Odes de Rousseau ? S'ils trouveront dans

Rousseau des morceaux tels que celui-ci fut
le bonheur, & les suivans ?

Il est semblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

.
.

Platon dit qu'autrefois l'homme avoit eu des ailes.
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles.
La douleur, le trépas n'approchaient point de lui ;
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
Il rampe, il souffre, il meurt ; tout ce qui naît expire.
De la destruction la nature est l'empire ;
Un faible composé de nerfs & d'ossemens,
Ne peut être insensible au choc des élémens.
Ce mélange de sang, de liqueur & de poudre
Puisqu'il fut assemblé fut fait pour se dissoudre ,
Et le sentiment prompt de nos nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas, &c.

Et ailleurs :

Aidons nous l'un & l'autre à porter nos fardeaux.
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux.
Mille ennemis cruels assiègent notre vie,
Toujours par nous maudite, & toujours si chérie.
Notre cœur égaré, sans guide & sans appui,

Est brûlé de désirs ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instans,
Remède encor trop faible à des maux si constans.
Ah ! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats dans leur prison funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

De pareils vers ne réunissent - ils pas tous les mérites , l'imagination , la philosophie , le sentiment , l'harmonie ? Si j'avais voulu choisir des morceaux d'une poésie plus forte , j'en aurais trouvé un grand nombre. Mais j'ai voulu citer seulement des exemples d'un style & d'un ordre de beautés qui me paraissent supposer un génie beaucoup plus heureux que celui de Rousseau. J'y trouve le *qui me mihi reddat amicum* d'Horace. Ce même Horace a si bien dit :

Nec satis est pulchra esse poemata , dulcia sunt.

Rousseau a souvent le *pulchra* ; mais a-t-il le *dulcia* ? Non , on ne peut donc pas dire de lui , *omne tulit punctum*.

Le parallèle d'Horace & de Rousseau m'a entraîné , & j'ai laissé de côté Malherbe dont j'aurais dû parler auparavant. Mais j'ai peu de chose

à en dire. Il suffirait pour son éloge de se rappeler qu'il écrivait sous Henri IV , & qu'on a retenu de ses vers. On fait les services qu'il a tendus à la langue & à la poésie. Il avait un sentiment de l'harmonie aussi exquis que Rousseau lui-même, quoiqu'il n'ait pu en faire un aussi bel usage , parce que la langue poétique n'était encore qu'ébauchée. On a beaucoup admiré cette célèbre paraphrase d'un passage d'Horace, *la mort a des rigueurs, &c.* Les quatre premiers vers sont d'une grande faiblesse. Les derniers sont admirables pour le nombre ; & l'image qui termine la période est belle. Mais j'avouerai encore que j'aime mieux *Pallida mors æquo pulsat pede , pauperum tabernas , regumque turres.* Il y a plus de choses dans ces deux vers que dans les huit vers de Malherbe , & le tableau me paraît bien plus frappant. Au reste on se tromperait beaucoup , si sur la réputation de Malherbe , on se promettait un grand plaisir de la lecture de ses ouvrages. C'étaient des efforts prodigieux pour ce temps-là ; mais il ne faut pas lire les odes de Malherbe après celles de Rousseau.

Il faut bien parler de la Motte , puisqu'il a fait des odes. Mais la Motte était-il poète ? Était-il né pour faire des vers , ou pour les

sentir ? Il y a de lui quelques strophes élégantes, pas une vraiment poétique. Son style est de la plus rebutante sécheresse, & ses vers d'une odieuse dureté. Il n'existait point d'harmonie pour cet homme qui a rimé des pensées ingénieuses. Il a fait des opéra-ballets d'une disposition heureuse, & semés de quelques jolis madrigaux; il a fait quelques fables pleines d'esprit & de finesse; il a écrit en prose avec une précision lumineuse, quoique sa prose, comme ses vers, soit dénuée d'imagination; enfin il a rencontré le sujet d'Inès; voilà sa gloire. Il a joui dans un siècle très-éclairé d'une réputation fort au-dessus de son mérite; voilà son bonheur.

De son temps on aimait encore les odes. Aujourd'hui on les abandonne tout. On n'en a pas distingué six depuis vingt ans. Il y en a une sur la mort de Rousseau. L'auteur paraît quelquefois animé de la verve du poète qu'il chantait. En voici une strophe frappante. Il s'agit de la supériorité du grand homme sur ses ennemis.

Le Nil a vu sur ses rivages,
De noirs habitans des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'Univers.
Cris impuissans ! fureurs bizarres !

Tandis que ces monstres barbares
Pouffaient d'insolentes clameurs ;
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrens de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Je n'ai gueres vu de plus grande idée rendue par une plus grande image , ni de vers d'une harmonie plus imposante. Je ne connais point de strophe de Rousseau que je préfèrassé à celle-là. Je la récitai un jour à M. de Voltaire qui l'admira avec transport. Je lui en nommai l'auteur. Il me pria de redire la strophe. Je la lui redis , & il l'admira encore davantage. Je pourrais parler de quelques autres odes qui méritent d'échapper à l'oubli. Mais ce morceau n'est déjà que trop long. J'ajouterai cependant quelques lignes qui serviront de réponse à ceux qui me reprocheraient d'énoncer mes opinions avec trop de liberté.

Je ne connais point d'autre politique en littérature que d'être juste & honnête. Ce n'est pas la plus adroite ; mais c'est au moins la plus noble. Il y a une foule de préjugés littéraires tenus en réserve par certains partis , comme des dépôts précieux pour les passions & pour la haine. J'en ai attaqué quel-

ques-uns ; je pourrai en attaquer d'autres. Mais je ne me suis écarté , ni ne m'écarterai jamais du ton qui convient à un homme de lettres. On m'a toujours combattu avec des injures & des clameurs. Je ne fais point me servir de telles armes ; mais je n'en suis pas effrayé. Je ne doute pas que cet article ne me vaille encore des libelles. (1) Mais s'il y a quelque vérité dans ce que j'ai dit , on ne la détruira pas , & l'on comparera le langage de mes adversaires & le mien. Ce parallele me suffirait pour ma vengeance , si j'en pouvais désirer une. On ira plus loin peut-être. On me supposera quelque intérêt à médire d'un écrivain mort. Cette supposition serait bien lâche , & je n'y oppose que la connaissance qu'ont beaucoup d'honnêtes gens de mon caractère & de mes principes. Si j'avais su déguiser mon estime ou mon mépris , je pourrais être moins bien avec moi-même ; mais je ne serais pas mal avec beaucoup d'autres. Si je me permettais de regarder tel de mes ennemis comme un homme vil , c'est surtout quand on m'assurerait qu'il ne pense pas ce qu'il écrit. Cette habitude de mentir à

(1) Je prédifais juste , & les libelles sont venus en foule sur cet article , comme sur tous ceux que j'ai écrits.

soi-même doit être un odieux fardeau , & l'ame qui n'en est pas accablée, doit être une ame plus odieuse. On a imprimé que je sacrifiais à une cabale dominante les gens que j'estimais le plus au fond du cœur. Je ne suis point dans le cas de sacrifier personne , & je ne sacrifie qu'à la vérité qui n'est point une cabale, encore moins une cabale dominante.



REPONSE

R É P O N S E

A U N P E T I T É C R I T

I N T I T U L É

R O U S S E A U V E N G É ,

Imprimé à l'occasion du morceau précédent.

QUAND feu Mr. l'Abbé d'Olivet, admirateur outré & médiocre traducteur de Cicéron, mais savant grammairien & judicieux critique, donna ses excellentes *remarques sur Racine*, que l'on a mises au nombre des bons livres classiques en ce genre, l'Abbé Desfontaines, traducteur bien plus médiocre & critique bien moins équitable & bien moins instruit, affecta de défendre un illustre mort d'autant plus volontiers qu'il était plus accoutumé à déchirer les vivans célèbres ; il donna un *Racine vengé*, quoique Racine n'eût pas reçu d'offense. Il répondit avec toute la morgue du pédantisme au savant académicien qui avait écrit avec toute la réserve & la modération qui distinguent les véritables gens de lettres. Il répète sans cesse qu'il ne faut pas confondre le langage de la

prose avec celui de la poésie , & M. l'Abbé d'Olivet l'avait dit vingt fois dans ses remarques. Il nous apprend que , si le critique de Racine a presque toujours raison sur la grammaire , il ne s'ensuit pas qu'il faille condamner avec lui les heureuses hardiesses du génie & donner des entraves au style poétique ; & le critique de Racine ne parle jamais que de grammaire , & approuve non seulement les libertés de la poésie , mais regrette encore les licences qu'elle se permettait autrefois & que depuis elle a perdues par désuétude. L'Abbé Desfontaines traite partout son adversaire comme un Détracteur de Racine , & le critique de Racine était un de ses plus grands admirateurs. Rien ne fait mieux voir qu'on n'a jamais cause gagnée avec les mauvais esprits , ni avec ceux qui voulant parler à quelque prix que ce soit , répondent toujours à ce que vous n'avez pas dit.

C'est ainsi qu'un anonyme a imprimé dans un Journal , qu'il faut sur ma parole *se hâter de rayer Rousseau du nombre des grands poètes*, quoique j'aie dit en propres termes que Rousseau *devait être mis au nombre de nos grands poètes*. Ce même anonyme se donne la peine de m'apprendre que l'Auteur de la Chartreuse & de Vervet est aussi un très-bon poète , & en vérité j'en étais con-

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 195
vaincu, & je l'avais dit dans le même morceau
dont il est question. L'anonyme qui veut être
plaisant, affecte une grande *confusion* de s'être
trompé sur Rousseau, & il ne devrait être *confus*
que de ce qu'il a écrit. Il finit par dire qu'il va
s'enfermer dans son cabinet & fondre en larmes. Rien
n'est si gai que cette ironie. Je ne veux pas
troubler sa douleur qu'il croit plaisante. Je le
laisse rire & pleurer tout seul. Je l'y crois ac-
coutumé, & je viens au nouveau *vengeur* de
Rousseau.

Je conviens d'abord que celui-ci ne veut
pas être plaisant comme l'anonyme, & qu'il
est plus poli que l'abbé Desfontaines; mais
il paraît se tromper sur moi autant que l'abbé
Desfontaines sur M. l'abbé d'Olivet. Il a l'air
de me prendre pour un détracteur des anciens;
& des grands écrivains du siècle de Louis XIV.
J'avoue que je ne m'y serais pas attendu. Mais
il voulait parler des anciens, à quelque prix
que ce fût. Il a toujours remarqué que *les grands
écrivains ont eu les mêmes personnes, & pour ad-
mirateurs, & pour censeurs*. Cela signifie exac-
tement que les mêmes personnes admiraient
& censuraient à la fois les grands écrivains.
Mais ce sens, qui ne serait pas absurde, n'est
pas celui de l'auteur; il a voulu dire que les
grands écrivains avaient toujours eu les mê-

mes censeurs & les mêmes admirateurs.

Je pardonne de tout mon cœur à M. l'A. D. G. qui n'est peut-être pas très-exercé à écrire, & qui n'a pris la plume que par excès de zèle pour Rousseau, de n'avoir pas su cette fois exprimer sa pensée. Je n'examine point le style. Je m'en tiens au fond de la question.

Il me semble que mon adversaire ne s'en est pas bien rendu compte. Que demande-t-il de moi ? J'ai dit, & lui-même le rappelle aux lecteurs, que *Rousseau avait excellé parmi nous dans la poésie lyrique, & que personne en ce genre ne pouvait lui être comparé.* N'est-ce pas un assez bel éloge ? J'ai prétendu, il est vrai, qu'il n'avait ni les graces, ni l'esprit, ni la variété, ni la philosophie du lyrique Latin. Il fallait me prouver le contraire. Il fallait prouver que Rousseau est doué d'une trempe d'esprit aussi heureuse que celle d'Horace, aussi souvent relu, aussi souvent cité, aussi agréable pour toutes les classes de lecteurs, aussi bonne compagnie dans le cabinet, à la campagne, à table, par-tout. M. l'A. de G. n'en dit pas un mot.

Mais j'ai critiqué des vers de l'Ode à la Fortune, & de quelques autres. Oui. M. l'A. de G. trouve-t-il Rousseau irrépréhensible ?

Nul écrivain ne l'est, me dira-t-on. Sans doute. Mais pourquoi suis-je entré dans ces détails critiques ? C'est parce que j'ai soutenu, non sans quelque raison, que dans un ouvrage tel qu'une ode, où l'on a le bonheur de n'avoir que des vers à faire, où le poète est franchement & librement poète, on ne peut pardonner que des fautes très-légères; & que quand le langage est incorrect, ou le terme impropre, ou la tournure prosaïque, ou la phrase languissante, l'auteur n'est nullement excusable, parce qu'il n'a rien de mieux à faire que d'effacer toutes ces taches qui ne détruisent pas le mérite des beautés, mais qui diminuent beaucoup le plaisir du lecteur.

Quoi ! l'on recherchera, avec une curiosité maligne & souvent injuste, un vers faible ou négligé dans une tragédie de Racine ou de M. de Voltaire, dans la Henriade, où, si l'on peut observer des négligences, du moins ne voit-on pas une trace de mauvais goût, & l'on pardonnera dans une ode des vers tels que ceux-ci :

Et je verrais enfin de mes froides allarmes
fondre tous les glaçons.

.

Une sagesse raffermie,
Pas de dures fatigues.

.....
 Renaître la barbarie

De ces temps *d'infirmite.*

.....
 Et de la naissent les sectes

De tous ces *sales insectes.*

.....
 C'est elle qui nous fait *accroire*

Que tout cède à notre *pouvoir,*

Qui nourrit notre folle *gloire*

De l'ivresse d'un faux *savoir.*

Ces quatre rimes n'offensent-elles pas cruellement l'oreille dans un ouvrage où l'harmonie est si essentielle ? Remarquez toujours que je ne prends mes exemples que dans les meilleures odes. J'aurais trop d'avantages , si je citais les mauvaises. Je ne veux pas non plus rapporter ce grand nombre d'idées communes & rebattues qui dégoûtent les bons esprits dans beaucoup d'endroits. Voyez dans l'Ode au Prince Eugene :

Les seules conquêtes durables

Sont celles qu'on fait sur les cœurs.

Un tyran cruel & sauvage

Dans les feux & dans le ravage

N'acquiert qu'un bonheur criminel ,

.....

La grandeur fière & hautaine
N'attire souvent que leur haine
Lorsqu'elle ne fait rien pour eux;
Et que tandis qu'elle subsiste,
Le parfait bonheur ne consiste
Qu'à rendre les hommes heureux.

Ces vérités sont sans doute du nombre de celles qui sont toujours bonnes à dire. Mais alors il faut tourner la maxime en sentiment, & se rendre propre par l'expression & par le ton de la phrase, ce qui semble trop appartenir à tout le monde. Que répond à cela le vengeur ? Le vengeur répondra ce qu'il répond toujours. Il trouve tout excellent. J'avais cru pouvoir observer quelques fautes dans l'Ode à la Fortune. Il n'en voit aucune. Cependant il dit quelque part qu'il faut bien que Rousseau paie le tribut à l'humanité, & que tout ne peut pas être également fini. Il faut donc que je sois bien malheureux ou bien mal adroit, puisque je n'ai pas rencontré un seul de ces passages où Rousseau paie ce tribut, du moins si je m'en rapporte à son défenseur.

Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorons nous tels autels ?

Jusques à quand — honorons - nous lui paraît

*De la Poësie Lyrique ,
gracieux à l'oreille. Tant mieux pour les oreilles
de M. l'A. D. G.*

*La seule sagesse
Peut faire des héros parfaits.*

J'ai toujours cru que *la sagesse* ne pouvait faire que des sages. Mais Mr. l'A. D. G. veut qu'elle fasse des héros , & des héros parfaits. Je crois pourtant que M. l'A. D. G. aurait de la peine à me citer un exemple d'un héros parfait. Car un héros parfait serait un homme parfait , & il n'y en a pas beaucoup. Si l'on me répond que héros parfait ne signifie qu'un véritable héros , c'est encore bien pis. La sagesse ne fait point les véritables héros. Quoi ! il faut donc répéter ce que tout le monde fait ! Il faut définir les termes ? Il faut redire qu'un héros n'a jamais signifié qu'un guerrier doué de qualités extraordinaires & de talens supérieurs ; & qu'un héros peut très-bien n'être ni un sage , ni un homme vertueux. Assurément César , Alexandre , Sylla , &c. étaient des héros , & n'étaient ni sages ni vertueux. Le poëte a sans doute voulu dire que la sagesse était préférable à l'héroïsme , & que la vertu valait mieux que des victoires. Eh bien , il fallait le dire , & son apologiste aurait été dispensé de prouver que *la sagesse fait des héros parfaits* ; & j'au-

ou de l'Ode chez les Anciens & les Modernes. 201.
rais été dispensé, moi, de prouver fort au long ce qui est clair. J'en demande pardon à un certain ordre de lecteurs ; mais tel est l'inconvénient de la dispute que souvent il faut avoir trop raison.

Voilà encore M. l'A. D. G. qui m'explique bonnement ce que signifient ces vers.

Mais je veux que dans *les allarmes*
Réside le solide honneur.

Est-il si difficile d'entendre (me dit-il) que suivant l'opinion vulgaire la gloire des conquérans consiste à semer par-tout la terreur ? Véritablement je m'en doutais. Mais il fallait prouver que l'honneur qui réside dans les allarmes est une bonne phrase, & j'en doute encore.

Quel est donc le *héros solide*
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un Roi que l'équité guide
Et dont les vertus sont l'appui.

Mon adversaire trouve dans ces vers des vérités sublimes. Passe pour le sublime. Mais un roi que l'équité guide, & dont les vertus sont l'appui, est un roi équitable & vertueux, & n'est pas un héros solide. Ce n'est pas assez d'être sublime. Il faut savoir ce qu'on veut dire.

Le défenseur optimiste, après avoir prouvé

que tout est bien , que tout est au mieux , m'avertit qu'en décomposant des vers on leur fait perdre tous leurs agrémens. Je le crois comme lui ; mais j'ai cité les vers de Rousseau , je les ai cités dans leur entier , & le lecteur a pu les juger , & voir qu'ils étaient mauvais , sans qu'on les décomposât. D'ailleurs , n'a-t-il pas pris le change ? Il s'agit de correction , de clarté , de justesse ; & quand on déconstruirait , comme il le propose , les vers de Racine & de nos meilleurs écrivains , sans doute on les dépouillerait de leurs graces ; mais c'est alors qu'on verrait bien clairement qu'ils ne pèchent en rien contre aucune des regles de la construction & du langage , & que la mesure & la rime n'ont pas fait mettre un mot de trop , ni une expression impropre. Voilà , quoiqu'en dise M. l'A. D. G. l'épreuve que ne craignent point les bons vers , & à laquelle les mauvais ne résistent jamais.

L'apologiste , pour excuser le défaut de chaleur & d'enthousiasme dans l'Ode à la Fortune , dit que c'est une ode de raisonnement. Je ne fais pas ce que c'est qu'une ode de raisonnement. Et depuis quand (dit-il) nos Aristarques , dont le refrain éternel est le mot de philosophie , font ils un crime de raisonner ? Je ne suis point un Aristarque , & le mot de philosophie

qui est le refrain de beaucoup de plats rhéteurs, n'est pas le mien. Mais les gens de bon sens qui veulent, comme Horace, que la raison soit la base de tous les bons écrits, blâment les mauvais raisonnemens, quelque part qu'ils se trouvent, fût-ce dans une ode, sans pourtant en faire un crime. Ils blâment par-tout, & sur-tout dans une ode, les discussions froides, les tournures languissantes, & les pensées triviales. On peut raisonner par-tout, même dans une ode; mais il faut que la raison soit attachante & élevée, digne de l'homme inspiré qui tient la lyre. Elle doit s'énoncer par des tournures hardies, pressantes & figurées. Est-il question de prouver que dans les meilleures choses l'abus est aussi funeste que l'usage est utile; le poëte s'écrie :

Vents, épurez les airs & soufflez sans tempêtes.

Soleil, sans nous brûler marche & luis sur nos têtes.

Volt.

Voilà les mouvemens d'un poëte, & ce n'est pourtant qu'un discours en vers. Me direz-vous qu'il n'était pas possible dans une Ode à la Fortune d'avoir beaucoup de mouvemens semblables, & de mettre toujours la pensée en images & en sentiment? Ce sujet comportait tous ces avantages, & le poëte devait s'y retrouver par-tout.

Mais comment s'attendre que M. l'A. D. G. se rende sur les endroits faibles des odes ? il ne se rend pas même sur les épîtres & les allégories. Il trouve les épîtres de Rousseau *pleines de choses , de raison , de goût , versifiées avec une correction , une facilité , une énergie , une harmonie , un feu , &c.* Voilà un éloge complet. Il cite quelques morceaux qui , sans avoir toutes ces qualités , font en effet ce qu'il y a de mieux dans ces épîtres. Mais il ne tiendrait qu'à moi de prendre dans Brébeuf quelques endroits heureux , & cependant il est absolument impossible de lire cent vers de la Pharsale. Je ne fais quel est le *judicieux critique* , cité par M. l'A. D. G. qui prétend que *des préceptes répandus dans les épîtres de Rousseau , on ferait une excellente poétique pour joindre à celle d'Horace & de Boileau.* Voici quelques-uns de ces préceptes.

Et croyez moi , je n'en parle à travers ;
 Le jeu d'échecs ressemble au jeu de vers.
 Savoir la marche est chose très unie ,
 Jouer le jeu , c'est le fruit du génie ;
 Je dis le fruit du génie achevé ,
 Par longue étude & travail cultivé.
 Donc si Phœbus ses échecs vous adjuge ,
 Pour bien juger consultez tout bon juge ,
 Pour bien jouer hantez les bons joueurs ,

Craignez surtout le poison des loueurs.

Acostez vous de fidèles critiques, &c.

Ce n'est pas tout-à-fait là le ton de l'art poétique, & je pourrais transcrire mille vers encore plus mauvais que ceux-là, si je voulais perdre du temps & du papier. Mais j'aime mieux laisser M. l'A. D. G. admirer ces épitres comme *des chefs-d'œuvres de versification & d'énergie*, & s'étonner que j'aie si mal soutenu le paradoxe que je me suis mis en tête de faire adopter.

Tôt ou tard on condamne un rimeur satyrique,
Dont la moderne muse emprunte un air gothique,
Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot.
Il faut parler français, Boileau n'eut qu'un langage.
Son esprit était juste, & son style était sage.
Sers toi de ses leçons; laisse aux esprits malfaits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Voilà des vers d'une raison supérieure & d'un style excellent. M. l'A. D. G. va me dire que je n'y songe pas de comparer de pareils vers aux vers de Rousseau, & qu'apparemment je me joue avec les contre-vérités, comme lorsque j'ai osé louer des ouvrages tels que le Poème sur la Loi naturelle & sur le désastre

de Lisbonne , où si souvent , dit-il , le théologien s'égare , & où l'on cherche le poëte. J'avoue que j'ai cherché le poëte , & je l'y ai trouvé. Quant au théologien , je ne m'en mêle pas , & c'est pour cela que je finis.

P. S. On crut devoir répondre à M. l'A. D. G. parce qu'il s'était renfermé dans les bornes de la discussion & de l'honnêteté. Mais on n'opposa que le silence & le mépris au soulèvement de la populace littéraire que l'auteur avait bien prévu , & aux grossières inepties imprimées dans des libelles périodiques vendus à la haine & à l'envie , & qui pourtant ont peu de lecteurs.

L'un de ces écrivains , dont la réputation s'étend dans toute la longueur de la rue St Jacques , & jusqu'à la hauteur de l'Estrapade , imprima que M. D. L. H. avait beau se dresser sur ses pieds , qu'il n'en serait pas plus grand , & qu'en voulant rabaisser Rousseau , il ne croîtrait pas d'une demi-ligne. Il faut convenir que ce sont là des plaisanteries fines & ingénieuses. Mais cela ne démontrait pas bien clairement que Rousseau eût autant d'esprit qu'Horace , ni qu'il fût le plus grand de nos poëtes Français. Ce qu'il y a de plus extraordinaire , c'est que ces

ridicules sottises se trouvaient bien gratuitement dans des *affiches de province* dont l'objet est d'annoncer les biens à vendre, les cabriolets & les livres nouveaux. Il était assez singulier qu'on y parlât d'un article du *Mercur*, qui n'était ni arpent de terre, ni cabriolet, ni livre nouveau.

¶ Un autre faiseur d'affiches (ces messieurs en veulent étrangement à l'auteur) se répandit en invectives encore plus violentes dans un prétendu *Journal des sciences & des beaux arts*, où certainement on trouve très-peu de science & très-peu d'art. Ce Journal est rédigé par un Monsieur Aubert. Il n'est pas inutile d'apprendre à un certain public ce que c'est que M. Aubert.

¶ M. Aubert a imprimé environ cent cinquante fois dans son Journal qui, dit-on, a cent cinquante souscripteurs, qu'il était l'auteur de cent cinquante fables toutes de son invention. Or, celles de La Fontaine sont presque toutes empruntées. M. Aubert écrit d'ailleurs aussi bien que La Fontaine, du moins c'est ce qui a été démontré dans l'*Année littéraire*. Donc M. Aubert a cent cinquante fois plus de mérite que La Fontaine. Ce qui le prouve encore, c'est que M. Aubert a fait graver son portrait avec ses fables à côté de

lui , & cette épigraphe : *De telles fables sont de sublime écrit avec naïveté.* On voit que si M. Aubert n'est pas *sublime* , au moins il est *naïf*. Le même M. Aubert a fait un poème de Pſiché , sur lequel on paria que qui que ce soit ne l'avait lu tout entier , excepté l'auteur. S'il existe quelqu'un qui l'ait lu , on le supplie de se faire connaître , parce que la gageure subsiste encore.

Le même M. Aubert compose les Affiches de Paris , avec presque autant de gloire & de génie que M. Querlon fait celles des provinces. C'est des petites Affiches de Paris qu'on a dit que ce n'était pas le plus petit des ouvrages de M. Aubert.

N. B. On ne fait pas si ce M. Aubert descend d'un certain Aubert contemporain de Dubartas , lequel Aubert s'appellait le Poète du pont Notre-Dame , parce que ne pouvant parvenir à faire lire des fables qu'il avait faites , & qui étaient seches , tristes & plates , il les avait fait imprimer sur des écrans. C'étaient ceux qu'on vendait le moins cher. On trouve encore quelques-uns de ces écrans.

LETTRE

L E T T R E
DE M. DE VOLTAIRE
A M. DE LA HARPE.

A Ferney, le 19 Avril 1772.

M O N S I E U R ,

Vous prêtez de belles ailes à ce Mercure qui n'était pas même galant du tems de Vifé, & qui devient, grace à vos soins, un monument de goût, de raison & de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayons. Vous donnez le précepte & l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé, il y a long-temps, aux journalistes. Mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'Horace & de Pindare prouvent bien qu'il faut être poète pour traduire un poète. M. de Chabanon était très-capable de nous donner Pindare en vers français; & s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire plus occupée de la connaissance de la langue grecque & des anciens usages, que de notre poésie.

Tome IV.

O

Je pense qu'on ne chanta les odes de Pindare qu'une fois , & encore en cérémonie , le jour qu'on célébrait les chevaux d'Hiéron , ou quelque héros qui avait vaincu à coups de poing ; mais j'ai lieu de croire qu'on répétait souvent à table les chansons d'Anacréon , & quelques-unes d'Horace. Une ode , après tout , est une chanson ; c'est un des attributs de la joie. Des chansons qui ne sont point faites pour être chantées , ressemblent à ces titres de Conseillers du Roi , donnés à des gens qui n'ont jamais conseillé personne. Nous avons dans notre langue des couplets sans nombre qui valent bien ceux des Grecs , & qu'Anacréon aurait chantés lui-même , comme on l'a déjà dit très-justement.

Toute la France du temps de notre adorable Henri IV chantait ; *charmante Gabrielle* , & je doute que dans toutes les odes grecques on trouve un meilleur couplet que le second de cette chanson fameuse.

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone,
Tenez là de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaison ; mais j'ai de fortes rai-

sons pour croire que la musique grecque était aussi simple que la nôtre l'a été ; & qu'elle ressemblait un peu à nos Noël's & à quelques airs de notre chant Grégorien. Ce qui me le fait croire, c'est que le Pape Grégoire, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, & qu'il substitua la musique de sa patrie au hurlemens des Occidentaux.

A l'égard des chansons Pindariques, j'ai vu avec plaisir dans un essai de supplément à l'entreprise immortelle de l'encyclopédie, qu'on y cite des morceaux sublimes de Quinault qui ont toute la force de Pindare, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le Phénix de la poésie chantante, comme l'appelle La Bruyère.

Chantons dans ces aimables lieux
 Les douceurs d'une paix charmante.
 Les superbes Géants armés contre les Dieux
 Ne nous donnent plus d'épouvante.
 Ils sont ensevelis sous la masse pesante
 Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les Cieux.
 Nous avons vu tomber leur chef audacieux
 Sous une montagne brûlante ;
 Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
 Les restes enflammés de sa rage expirante ;
 Jupiter est victorieux,
 Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques , pleins d'images & d'harmonie. Je ne fais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'Armide ; & je pense qu'on ne trouvera dans aucun poëte Grec rien d'aussi attachant , d'aussi animé , d'aussi pittoresque que ce dernier morceau d'Armide , & que le quatrième acte de Rolland.

Non seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les sens ; mais s'il faut vous dire ce que je pense , je donnerais pour ce quatrième acte de Quinault toutes les satyres de Boileau , injuste ennemi de cet homme unique en son genre , qui contribua comme Boileau à la gloire du grand siècle , & qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi , tandis que Boileau ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes. Elles sont des stances , & rien de plus. Elles peuvent amuser un lecteur quand il y a de l'esprit & des vérités. Par exem-

ple, je vous prie d'apprécier cette Stance de La Motte. *

Les champs de Pharfale & d'Arbelle
 Ont vû triompher deux vainqueurs,
 L'un & l'autre dignes modèles,
 Que se proposent les grands cœurs.
 Mais le succès a fait leur gloire;
 Et si le sceau de la victoire
 N'eût consacré ces demi-Dieux,
 Alexandre aux yeux du vulgaire
 N'aurait été qu'un téméraire;
 Et César qu'un séditieux.

Dites moi si vous connaissez rien de plus vrai, de plus digne d'être senti par un Roi & par un philosophe? Pindare ne parlait pas ainsi à cet Hiéron qui lui donna pour ses louanges cinq talens, évalués du temps du grand Colbert à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode, ou plutôt la grande hymne d'Horace pour les jeux séculaires, est belle dans un goût tout différent. Le poète y chante Jupiter, le Soleil, la Lune, la Déesse des accou-

Cette strophe est en effet bien pensée & bien écrite, & il y en a quelques unes de ce genre dans la Motte. Mais cet exemple ne détruit pas ce qu'on a dit de cet écrivain, qu'il n'y avait pas dans ses odes un seul morceau vraiment poétique, c'est-à-dire, un seul morceau d'une grande poésie & d'un grand effet ou d'image ou d'harmonie.

chements, Troye, Achille, Enée &c. cependant, il n'y a point de galimathias. Vous n'y voyez point cet entassement d'images gigantesques, jettées au hazard, incohérentes, fausses, puériles par leur enflure même, & qui sont cent fois répétées sans choix & sans raison ; ce n'est pas à Pindare que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très bien jugé, & même très-bien imité Horace & Pindare, & après avoir rendu au très-estimable M. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble & harmonieuse, qui paraît si facile malgré le travail le plus pénible, vous avez rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné avec autant de goût & de finesse que de sagesse & d'honnêteté, je ne fais quelle satyre un peu grossière, intitulée, *Épître de Boileau*. Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, & dont vous faites une critique très judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite, sont attaquées dans cette satyre ; * Messieurs de St. Lambert, de Lille, Saurin, Marmontel, Thomas, Dubelloy &c ; & vous même, Monsieur, vous paraîsez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

* On n'a point conservé cet article. Car qu'importe au Lecteur la critique d'une mauvaise satyre, aujourd'hui entièrement oubliée ?

Comment serait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une Académie le jour de la distribution des prix, & qui dirait à la porte, Messieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus méprisables des gens de Lettres ? Il faudrait commencer par être très - estimable pour oser tenir un tel discours, & alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talens, les mœurs de ce jeune homme auront acquis un peu de maturité, il sentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un satyrique qui ne couvre pas par des talens éminents ce vice né de l'orgueil & de la bassesse, croupit toute sa vie dans l'opprobre; qu'on le hait sans le craindre, qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié; que toutes les portes de la fortune & de la considération lui sont fermées; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infâme sont les premiers à l'abandonner, & que les hommes méchans qui instruisent un chien à mordre ne se chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut se permettre un peu de satire; ce n'est ce me semble que quand on est attaqué. Corneille vilipendé par Scuderi, daigna faire un mauvais sonnet contre le Gouverneur de Notre Dame de la Garde. Fontenelle honni par Racine & par Boileau leur décocha quelques

épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre deffensive. Il y a eu des Rois qui ne s'en sont pas tenus à cette guerre de nécessité.

Pour vous, Monsieur, il me semble que vous soutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux ; vous ressemblez à ces braves Généraux qui traitent leurs prisonniers avec politesse , & qui leur font faire grande chere.

Pour ces petits folliculaires qui , n'ayant jamais pu essayer même de faire un mauvais livre , subsistent du mal qu'ils disent tous les quinze jours des écrits des autres ; pour ces pauvres gens ressemblant à des colporteurs qui voudraient juger d'une piece de théâtre , parce qu'ils l'ont affichée au coin des rues ; pour ces malheureux , dis-je , qui n'auraient pas eu à manger , s'ils ne s'étaient nourris de venin , vous leur pardonnez de vivre de leur métier.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires sont l'opprobre d'une nation. Elles naissent presque toujours de la rage famélique de ceux qui , ne pouvant rien produire , voudraient dévorer ceux qui travaillent. Ces araignées croient saisir les abeilles dans leurs filets ; mais les abeilles , en passant , déchirent leur toile , percent de leur éguillon l'animal

abominable , & vont continuer à faire leur miel & leur cire.

C'est une chose plaisante à considérer que tous ces bas satyriques qui osent avoir de l'orgueil. En voici un qui reproche cent erreurs historiques à un homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. *Il n'est pas vrai*, lui dit-il , *que les Rois de la premiere race aient eu plusieurs femmes à la fois ; il n'est pas vrai que Constantin ait fait mourir son beau-pere , son beau-frere , son neveu , sa femme & son fils ; il est vrai que l'Empereur Julien , qui n'était point philosophe , immola une femme & plusieurs enfans à la lune dans le temple de Carrés. Car Théodoret l'a dit ; & c'était un secret sûr pour battre les Perses que de pendre une femme par les cheveux , & de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque ; — témoin le sire de Joinville , qui dit avoir confessé & absous le Connétable de Chypre , selon qu'il en avait le droit ; & témoin St Thomas , qui dit expressément : La confession à un laïque n'est pas sacrement ; mais elle est comme sacrement. Confessio ex defectu sacerdotis laico est sacramentalis quodam modo. Tom. 2 , page 255. — Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses ; — Car Fleury , dans son Histoire Ecclésiastique , dit qu'au treizieme siecle les ab-*

beffes en Espagne confefſaient les religieufes & prêchaient. Tom. 16 , page 246. Car ce droit fut établi par la regle de St Bazile. Tom. 2 , page 453. Car il fut long - temps en uſage dans l'Egliſe latine. Martenne , tom. 2 , page 39. *Il n'eſt pas vrai que la St Barthélémi fût préméditée ;* — Car tous les hiftoriens , à commencer par le reſpectable de Thou , conviennent qu'elle le fut. *Il eſt vrai que la Pucelle d'Orléans fut inspirée ;* — Car Monſtrelet contemporain dit expreſſément le contraire , *donc vous êtes un ennemi de Dieu & de l'Etat.*

Quand on a daigné répondre à cet homme ; car il faut répondre ſur les faits , il fait encore un gros livre pour ſauver ſon amour-propre , & pour dire que ſ'il ſ'eſt trompé ſur quelques bagatelles , c'étoit à bonne intention.

Vous avez grande raiſon , Monſieur , de ne pas baiffer les yeux vers de tels objets. Mais ne vous laſſez pas de combattre en faveur du bon goût ; avancez hardiment dans cette épineuſe carrière des lettres , où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous ſavez que les ſerpens ſont ſur la route , mais qu'au bout eſt le temple de la gloire. Ce n'eſt point l'amitié qui m'a dicté cette lettre , c'eſt la vérité ; mais j'avoue que mon

amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite , & avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

J'ai l'honneur d'être , &c.



R É P O N S E
DE M. DE LA HARPE
A LA LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE.

M O N S I E U R ,

RIEN ne fait plus d'honneur au Mercure que l'intérêt que vous voulez bien y prendre. Il ferait à souhaiter que cet exemple engageât les gens de lettres les plus distingués à concourir à la perfection d'un ouvrage d'autant plus intéressant pour eux, que c'est une espèce de patrimoine littéraire où tous ont également des droits. Le Mercure est encore, malgré tout ce qui lui manque, le plus varié & le plus utile des ouvrages périodiques. J'avoue qu'on a porté jusqu'à l'excès l'abus de cette espèce d'ouvrage aujourd'hui trop multipliée. Ce qui dans son origine était destiné à instruire le public, est employé trop souvent à le tromper. Je fais bien que le nombre des journaux dû croître avec l'étendue de nos connaissances & les objets de notre curiosité. Il n'est pas possible qu'un seul ouvrage & un seul auteur puissent suffire à les analyser; & pour décider qu'un homme est à-peu-près un sot, ç'en serait assez de savoir qu'il se charge de pro-

noncer magistralement tous les huit jours , * nonseulement sur tous les travaux de la littérature & des arts , depuis la tragédie jusqu'à la satire , & depuis la physique jusqu'à la gravure , mais même sur le mérite personnel de tous les écrivains & de tous les artistes , & sur ce qu'ils sont capables de faire ou de ne pas faire dans tout le cours de leur vie. Je conviens qu'il a fallu que les auteurs qui se chargent de mettre les provinces au courant des nouveautés dont la capitale est le centre , se partageassent les différens objets sur lesquels s'exercent les sciences & les arts. Plusieurs de ces journaux n'ont point dégénéré de leur première institution. Ceux de Basnage , de Bernard , de Bayle étaient des dissertations aussi travaillées qu'instructives sur des ouvra-

* Cette phrase occasionna un débat assez plaisant entre le défunt Auteur de *l'Année Littéraire*, & celui des *Affiches* de Province, M. Querlon. Ces *Affiches* paroissant tous les huit jours, & *l'Année Littéraire* tous les dix jours, ils agissoient de savoir duquel de ces deux grands Auteurs on avait voulu parler. Dans l'exactitude littéraire c'était celui des *Affiches* ; mais l'exactitude du sens n'indiquait pas moins celui des Feuilles. A tout hazard celui-ci conseilla à l'autre de prendre sa revanche ; & depuis ce temps M. Querlon suivit fidèlement ce conseil. Ce qui est vrai, c'est que de ma vie je n'avais lu une *Affiche* de Province quand on m'envoya celle où l'Auteur avait déposé ses vengeances , & tout ce qu'il y gagna , ce fut de me convaincre qu'en voulant peindre un homme, j'en avais peint deux à la fois.

ges de littérature grave , d'érudition & de philosophie. Loin d'être destinés à amuser les oisifs ignorans , ils étaient faits pour occuper les hommes instruits. Le Journal des Savans leur a succédé , & son titre n'est point un mensonge : il est en effet rédigé par des savans respectables sous les yeux du chef de la justice. Il ne s'est point écarté de son but. La littérature agréable & d'imagination y tient peu de place , & cette place est très-bien remplie par un homme de lettres qui a autant d'honnêteté que de goût , & qui est aujourd'hui un de vos confreres à l'Académie.

Nous avons eu pendant quelque temps une *Gazette littéraire* que vous honoriez de votre correspondance , & qui avait le mérite de nous faire connaître ce que la littérature des peuples étrangers a de plus intéressant & de plus curieux. Ce Journal utile & important qui demandait beaucoup de connoissances & de lumières de la part des rédacteurs , & beaucoup de secours de la part du gouvernement , nous a fourni huit volumes qui forment une collection précieuse à beaucoup d'égards , & doivent faire honneur au goût & au talent des deux hommes de Lettres à qui l'on en est redevable.

Quant au Mercure , il a été de tout temps le dépôt de toutes les espèces de nouveautés que la Capitale peut transmettre aux Provinces. Il

est susceptible de tous les tons & de tous les objets. Il a été souvent confié à des Gens de Lettres d'un vrai mérite, & on doit lui rendre cette justice, qu'il n'y a peut-être point d'exemple depuis le commencement de ce siècle, qu'aucun écrivain d'un talent reconnu y ait été maltraité, ni qu'on ait jamais manqué à la décence & aux égards envers ceux qu'on y a critiqués.

Ces égards si indispensables n'ont pas toujours été observés dans d'autres Journaux. C'est que malheureusement les Auteurs de ces Journaux n'étaient pas de véritables Gens de Lettres, & c'est là un très-grand abus, qui peut-être est la source de tous les autres. Il seroit à souhaiter que tous les écrivains n'eussent pour juges de ce genre que des confreres avoués qui ayent fait preuve de talent & jouissent d'une réputation méritée; qui se devant quelque chose à eux-mêmes n'oublient jamais ce qu'on doit aux autres, & puissent craindre de compromettre leur jugement & leur considération. Mais à quoi faudroit-il s'attendre, si par malheur on étoit jugé par des hommes qui n'ont rien à perdre, & qui ne pouvant pas se faire un état de la culture des Lettres, parce qu'elle n'est pas à la portée de tout le monde, ont recours à la misérable ressource de se faire satyriques en prose, ce qui est à la fois le plus facile & le dernier des métiers?

On ne peut pas se dissimuler combien toute la bonne compagnie de Paris & des Provinces, & cette foule d'hommes éclairés dont la France est remplie, combien cette classe distinguée pour qui surtout l'on devrait écrire, est fatiguée de tant de rapsodies périodiques, ou l'on n'apprend jamais rien, si ce n'est à mépriser leurs Auteurs; de tant d'adulations & de satyres également dégoûtantes; de toutes ces compilations mensuelles ou hebdomadaires qui diffèrent par le titre & se ressemblent par l'ennui. C'est ce dégoût même qui a contribué peut-être à procurer un accueil plus favorable à quelques fragmens d'une meilleure littérature qui ont été séparés de la foule, & ont attiré les regards des connaisseurs.

Vous avez paru satisfait, Monsieur, ainsi que le public, des morceaux de critique que j'ai hasardés de temps en temps dans le *Mercur*, & auxquels je suis loin d'attacher de l'importance; s'ils ont eu quelque succès, je crois en être redevable aux principes que j'ai suivis, & dont j'aime à vous rendre compte.

J'ai toujours cru qu'un critique honnête ne devait avoir jamais d'autre but que d'instruire. S'il veut offenser & humilier, il est odieux; s'il veut flatter, il est insipide; s'il veut tromper, il est vil; s'il réunit ces trois vices, il est infâme.

Quand

Quand les intentions sont pures , le style est décent. Ils mentiraient ceux qui en écrivant des grossièretés & des injures se diraient animés du zèle de la vérité.

Vous avez à parler ou d'un écrivain supérieur , ou d'un homme médiocre , ou d'un homme sans talens qui écrit par manie ou par besoin. Vous devez au premier du respect , à l'autre des égards , au dernier de l'indulgence.

S'il est question d'un ouvrage excellent ; d'un bon ouvrage , plus vous mêlerez d'observations aux louanges , plus vous éclairerez le lecteur & servirez le bon goût sans blesser l'auteur. Le ton de l'admiration vraie se fera sentir jusques dans vos censures , & l'homme supérieur vous permet tout , dès que vous l'avez mis à sa place.

Si l'ouvrage & l'auteur sont médiocres , votre tâche devient plus difficile. Vous avez affaire à un amour-propre tremblant , à une conscience allarmée. Si vous ne lui accordez de mérite que ce qu'il en a , il sera mécontent. Votre devoir n'est pas de le contenter ; mais de faire en sorte qu'il n'ait pas droit de se plaindre. Le public & la vérité méritent plus de respect que lui ; & rien n'est si funeste que les encouragemens donnés au mauvais

goût. Servez-vous de ce qu'il y aura de bon dans l'ouvrage pour éclairer l'auteur sur ce qu'il y a de mauvais. S'il est susceptible d'évaluation & de progrès, il en profitera, sans peut-être vous aimer d'avantage. S'il ne voit rien au-delà de ce qu'il a fait, il se plaindra tout seul.

Enfin, s'il s'agit d'une de ces productions dont la foule est innombrable, & que cent cinquante ans de lumieres font naître avec une facilité si malheureuse, comme la chaleur fait éclore les insectes, il n'y a qu'une ressource. Peut-être y a-t-il deux bonnes pages dans un volume. Tâchez de les trouver, & citez-les sans parler du reste. Si rien n'est digne des regards du lecteur, alors n'en parlez pas, à moins que ce ne soit une matiere à des réflexions utiles au goût. Mais en général toutes les fois qu'il n'y a rien à louer, le meilleur est de garder le silence. La louange est la partie douce & consolante de la pénible fonction de juger.

La plaisanterie est une autre partie bien délicate. Il ne faut se la permettre que contre ceux qui ont voulu offenser. La plaisanterie est la vengeance de la supériorité, & la punition du scandale.

Si l'on répond à vos censures, & que l'ad-

verfaire & l'ouvrage méritent une réplique ; une discussion approfondie, une question traitée avec politesse, honorent les parties contendantes. Si l'on descend aux injures, laissez la haine se débattre contre le mépris.

Peut-être aurez-vous à parler d'un homme connu pour votre ennemi. Gardez que personne loue plus franchement que vous tout ce qu'il aura de louable, & n'épuisez pas la critique sur ce qui sera répréhensible. Qu'il soit bien évident que vous ne vous servez pas de tous vos avantages. Vous seul n'avez pas le droit d'être le plus sévère de ses lecteurs.

Il arrive quelquefois qu'un critique annonce dès les premières lignes une haine emportée (1), & prononce ensuite du ton d'un juge, après avoir déclamé du ton d'un ennemi. C'est l'aveuglement d'une passion furieuse qui, pourvu qu'elle s'exhale, ne se soucie pas d'en imposer.

Vous donnez, Monsieur, des leçons bien

(1) C'est à quoi feu M. Fréron ne manquait jamais, tant il avait d'art & d'esprit. On ne le cite ici que parce que ses dignes successeurs lui ressemblent parfaitement en ce point. On n'a point fait cette observation à cause de l'homme, mais à cause du métier.

sages & bien éloquentes à ceux qui s'exposent à devenir par état & par caractère les ennemis de tous les talens , de tous les succès , de toutes les réputations. Vous vous êtes souvent élevé dans votre juste indignation contre ces organes de l'envie , de la haine & de l'injustice. Mais n'avez-vous jamais été tenté de les plaindre ? Ah ! Monsieur , qu'il y a loin du plaisir d'admirer , de sentir le génie , au malheur de le haïr ! Quel sort de s'être condamné à détester tout ce que les autres hommes aiment & réverent , de trouver sa punition par-tout où les autres trouvent une jouissance , de ne pouvoir prononcer qu'avec fureur des noms que l'on prononce par-tout avec enthousiasme , de poursuivre toujours de si loin des hommes qui s'avancent à pas de géant dans la carrière de la gloire , & de combattre avec une voix faible & impuissante la renommée qui répond avec ses cent voix ! Convenez , Monsieur , que Gravina a eu bien raison de dire que *l'envieux n'est jamais libre ; mais qu'il est l'esclave du génie qui le traîne par-tout sur ses pas.*

Vous daignez me parler , Monsieur , des obstacles & des chagrins de toute espece que mes ennemis m'ont suscités. Il est vrai qu'ils m'ont poursuivi avec un acharnement qui ne

s'est pas démenti depuis Varvic jusqu'à l'éloge de Fénelon. Je fais qu'ils se flattaient de parvenir à me décourager entièrement , & qu'ils s'en sont même vantés. Mais si tel était leur dessein , ils ont bien mal réussi. Leurs emportemens & leurs excès n'ont servi qu'à intéresser en ma faveur ce public honnête & impartial qui s'indigne de la persécution & de l'injustice. Ce public a été révolté du projet si odieux & si manifeste d'étouffer un jeune homme qui n'opposait à la fureur de ses ennemis qu'une conduite irréprochable, le courage , le travail , & des ouvrages où les ames bien nées aiment à retrouver leurs sentimens & leurs principes. Il m'a pardonné quelques productions précipitées qui échappent à la première effervescence de la jeunesse , en faveur des efforts qu'il m'a vu faire pour lui offrir des écrits mieux conçus & plus travaillés. Enfin accueilli dès mes premiers pas par tout ce que la nation a de plus illustre dans tous les genres, honoré du suffrage public des principaux membres de l'Académie & de la littérature, je marche avec fermeté dans cette pénible route où l'on me préparait tant d'écueils. Votre voix m'y soutient encore. Puisset-elle s'y faire entendre long-temps ! Puisse le

230 RÉPONSE A M. DE VOLTAIRE.

Sophocle des Français finir , comme le Sophocle des Grecs , par un chef-d'œuvre , & finir plus tard que lui !

J'ai l'honneur d'être , &c.



F R A G M E N T

S U R

LES HISTORIENS LATINS.

TITE LIVE a été nommé avec justice ^{De Tite-} _{Live.} le pere de l'histoire Romaine, *Romanæ historiæ pater*. C'est un des hommes les plus naturellement éloquens qui aient jamais écrit. Sans travail & sans effort, son style se trouve au niveau de la grandeur romaine. Il n'est jamais au-dessus ni au dessous de ce qu'il raconte. Sa diction est pleine de charme & de douceur; quelques anciens l'ont comparée à un fleuve de miel. Personne n'a possédé à un plus haut degré cette facilité abondante qui caractérise l'écrivain formé par la nature. Quintilien, l'homme de l'antiquité qui a eu le plus de goût dans le siècle qui a succédé au siècle du génie, regarde Tite Live & Cicéron comme les auteurs qu'il faut mettre de préférence entre les mains des jeunes gens. » Sa narration, » dit-il, est singulièrement agréable & de la » clarté la plus pure. Ses harangues sont » d'une éloquence au-dessus de toute expres- » sion; tout y est parfaitement adapté aux

» personnes & aux circonstances. Il excelle
 » sur-tout à exprimer les sentimens doux &
 » touchans , & nul historien n'est plus pa-
 » thétique.

Des haran-
 gues qu'on lui
 reproche ,
 parce que
 nous ne sa-
 vons pas en
 faire.

On lui a reproché de nos jours , ainsi qu'à Saluste & aux autres anciens , ces harangues que l'on regarde plutôt comme des efforts de l'art oratoire que comme des monumens historiques. Il se peut en effet que Fabius & Scipion n'aient pas dit dans le Senat précisément les mêmes choses que Tite Live leur fait dire ; mais s'il est très-probable qu'ils ont dû parler à-peu-près dans le même sens , je ne vois pas de fondement au reproche que l'on fait à l'historien : il lui est défendu de controuver , mais non pas d'embellir. D'ailleurs il faut observer que nos mœurs & notre éducation ne sont pas à beaucoup près celles des anciens républicains. L'art de parler était un des talens les plus essentiels & les plus nécessaires à un citoyen , un de ceux que l'on cultivait avec le plus de soin dans la première jeunesse , & la partie la plus importante des études. Quiconque à Rome aspirait aux charges , devait être en état de s'énoncer avec facilité & avec grace devant six cents Sénateurs , de savoir motiver & soutenir un avis qu'on attaquait avec toute la liberté républi-

caine , & quelquefois de pérorer devant l'assemblée du peuple Romain , composée d'une multitude innombrable & tumultueuse. Les accusations & les défenses judiciaires étaient un des grands moyens d'illustration ; les membres les plus considérables de l'Etat cherchaient à se signaler en dénonçant des coupables ou en les défendant. Leur but était de se faire connaître au peuple , & l'ambition cherchait des inimitiés éclatantes. Le spectacle des tribunaux romains n'était pas tout-à-fait celui de nos plaidoiries du Palais , où quiconque a pris ses degrés en droit , peut venir à l'audience de sept heures , discuter longuement des querelles obscures & des formes gothiques qu'il faut citer dans le jargon barbare où elles ont été rédigées. A Rome toutes ces petites discussions contentieuses étaient portées à des tribunaux subalternes , tels que celui des *Centumvirs* ; mais toutes les grandes causes se plaidaient devant un certain nombre de chevaliers Romains , choisis & assujettis à un serment , dans un vaste *forum* rempli d'une foule attentive ; & celui qui osait s'exposer à une épreuve si éclatante , devait être bien sûr de ses talens & de sa fermeté. C'était-là qu'un homme était jugé pour la vie : ses espérances & son élévation dépendaient de l'opinion qu'il don-

Anciens
exercés à par-
ler.

nait de lui dans cette lice dangereuse. Les enfans de famille y assistaient assidument, & c'est ce qu'on appelait les exercices du *forum*. C'étaient ceux de toute la jeune noblesse, ainsi que les travaux du champ de Mars.

Il n'est donc pas étonnant que des hommes élevés ainsi, haranguassent beaucoup plus souvent & plus facilement que nous ne l'imaginons. Dans le pays de la liberté, la persuasion est un genre de puissance qu'on ne soupçonne pas dans les pays où il est même quelquefois défendu de persuader. Aussi voyons-nous que chez les Romains & chez les Grecs l'éloquence était une des qualités communes à tous les grands personnages, au lieu que parmi nous elle semble n'être que le partage de ceux qui en font une étude particulière. Quiconque peut payer un secrétaire est dispensé, je ne dis pas d'être éloquent, mais même de savoir répondre à une lettre. Il est fort rare dans nos mœurs, qu'un homme puisse prononcer sur-le-champ un discours digne d'être écrit. Il est cependant certain que la première harangue de Cicéron contre Catilina, qui termina ce scélérat intrépide à sortir de Rome, ne pouvait être préparée, puisqu'on était fort loin de penser que Catilina osât paraître dans le Sénat. Il se peut qu'en la

transcrivant , l'orateur l'aît corrigée & embellie , & rien n'est même plus vraisemblable ; mais il fallait que le discours , tel qu'il fut prononcé sur - le - champ , fût encore très-beau , puisque Salluste , qui n'aimait pas Cicéron , dit dans son histoire : » C'est alors » que M. Tullius , consul , prononça cette » belle harangue qu'il a publiée depuis « . S'il y avait eu une différence frappante entre l'ouvrage écrit & le discours débité , un ennemi n'aurait pas manqué de l'observer.

Les Gracques , César , Caton , Scipion , étaient de très-grands orateurs , c'est-à-dire , dans la langue républicaine , de très - grands hommes d'état. Il faut avouer aussi que l'éloquence de pareils hommes , qui réunissaient une ame forte , un esprit cultivé & de grands intérêts , devait produire des chefs-d'œuvre ; & que ce que l'on nomme éloquence dans ceux à qui la vanité d'être imprimés inspire la prétention d'écrire , & qui rajeunissent des lieux communs pour être loués dans un journal , doit s'appeler de la rhétorique. L'homme passionné est le véritable orateur. Aussi j'oserai dire que la grande éloquence , parmi les mo-

Hommes
passionnés ,
plus éloquens
que les au-
tres.

dernes , se trouve bien plutôt dans nos belles tragédies que dans nos oraisons funebres , où dans les panégyriques , dont les auteurs , en

supposant qu'ils écrivent avec goût & sans enflure, ne peuvent gueres être que des hommes diferts, de beaux écrivains, & rarement des hommes pleins de la chose dont ils parlent, ce qui est la seule maniere d'être vraiment éloquent. La Lettre de Brutus à Cicéron est certainement un des plus beaux morceaux que l'antiquité nous ait laissés : cependant Brutus ne croyait pas faire un ouvrage ; il épanchait une ame libre & indignée, & rien n'est au-dessus de ce qu'il écrivait. Dans le siècle qui suivit celui d'Auguste, le panégyrique de Pline & les écrits de Sénèque furent des ouvrages d'esprit, des productions de rhéteurs : on n'y trouve aucune trace du style républicain. La trempe des esprits avait changé avec le gouvernement.

Pour revenir à Tite Live, dont les harangues ont occasionné cette digression, ces harangues sont si belles, que leur censeur le plus sévère serait sans doute bien affligé qu'elles n'existassent pas. On peut croire d'ailleurs, sur ce que je viens d'exposer, que ces grands hommes qu'il fait parler dans son histoire, ont souvent puisé dans leur ame d'aussi grands traits que ceux que leur attribue le génie de Tite Live, & ont dû même produire de plus grands effets de vive voix, qu'il n'en produit sur le papier,

La réputation de Tite Live s'étendit fort loin , même de son vivant , s'il est vrai , comme on le dit , qu'un habitant de Cadix qui , dans ce temps , était pour les Romains une extrémité du monde , partit de son pays pour voir Tite Live , & s'en retourna aussitôt après l'avoir vu. St Jérôme , dans une lettre qu'il écrit à Paulin , dit très - heureusement à ce sujet : » C'était sans doute une » chose bien extraordinaire , qu'un étranger » entrant dans une ville telle que Rome , y » cherchat autre chose que Rome même.

On ne fait que trop que nous avons perdu une grande partie de ses ouvrages , ainsi que de ceux de Tacite. Ces pertes , si déplorables pour ceux dont les lettres font le bonheur , ne seront probablement jamais réparées.

On l'accuse de faiblesse & de superstition , parce qu'il rapporte très-exactement & très-sérieusement une foule de prodiges. Je ne fais s'il en faut conclure qu'il les croyait. Ces prodiges étaient une partie essentielle de l'histoire dans un empire où tout était présage & auspice , & où l'on ne faisait pas une démarche importante sans observer l'heure du jour & l'état du ciel. Je crois bien que du temps d'Auguste on commençait à être moins superstitieux ; mais le peuple l'était toujours ,

Prodiges
importans
chez les An-
ciens.

& ceux qui le gouvernaient n'en étaient pas fâchés : c'est un esclavage de plus auquel ils l'accoutumaient ; & même de tout temps le Sénat avait plié la religion & les auspices à ses intérêts. Les livres des Sybilles , que l'on ouvrait de temps en temps , étaient évidemment comme les centuries de Nostradamus , où l'on trouve tout ce que l'on veut. Ces notions suffisaient pour nous persuader que Tite Live & les autres historiens se croyaient obligés de ne rien témoigner de ce qu'ils pensaient de ces prodiges , & se souciaient fort peu de détromper personne. Ce n'est pourtant pas que je voulusse assurer que Tite Live n'avait sur ce point aucune crédulité ; je dis simplement que ce qu'il a écrit ne peut pas être regardé comme une preuve de ce qu'il pensait. Il est très - possible qu'avec un beau génie on croit à la fatalité & à la divination. On soupçonnerait volontiers en lisant Tacite, qu'il croyait à l'une & l'autre.

De Saluste. Avant que de parler de ce grand homme, le plus sublime de tous les historiens de l'antiquité , jettons un coup d'œil sur Salluste qui l'a précédé, que quelques anciens (1) ont

(1) Entr'autres Martial, qui dit en termes exprès :

Crispus Romana primus in Historia.

nommé le premier des historiens Romains , avant que Tacite existât , & qui a conservé dans la postérité un rang très-distingué. Quintilien & Patercule le comparent à Thucydide , & le même Quintilien compare Tite Live à Hérodoté. Je serais tenté de croire que l'admiration que les Romains avaient pour la littérature grecque , & ce vieux respect que l'on conserve pour ses maîtres , mettaient un peu de préjugé dans les avis de Quintilien , qui d'ailleurs était un esprit sage & éclairé. Quant à nous autres modernes , qui avons une égale obligation aux Grecs & aux Latins , il me semble que nous préférerions Tite Live à Hérodoté , & Salluste à Thucydide , par la raison que les deux historiens Latins sont bien plus grands coloristes que les deux historiens Grecs. Les couleurs de Tite - Live sont plus douces : celles de Salluste sont plus fortes. L'un se fait admirer par sa profusion brillante , l'autre par sa rapidité énergique. Il est vrai que Salluste s'est proposé pour modèle la sage précision de Thucydide , & l'on dit même qu'il avait beaucoup emprunté de cet auteur. Salluste , dit Quintilien , a beaucoup traduit du grec. Il faut apparemment que ce soit dans les autres ouvrages qu'il avait composés , & que nous avons

Historiens
Latins supé-
rieurs aux
Grecs.

perdus. L'on fait qu'il avait écrit une grande partie de l'histoire Romaine. Mais en imitant la précision de Thucydide , il lui donne beaucoup plus de nerf & de force , & Quintilien lui-même fait sentir cette différence.

» Dans l'auteur Grec , dit - il , quelque serré
» qu'il soit , vous pourriez encore retrancher
» quelque chose , non pas sans nuire à l'agré-
» ment de la diction , mais du moins sans
» rien ôter de la plénitude des pensées. Mais
» dans Salluste , un mot supprimé , le sens
» est détruit : & c'est ce que n'a pas senti
» Tite Live , qui lui reprochait de défigurer
» les pensées des Grecs , & de les affaiblir ,
» & qui lui préférait Thucydide , non qu'il
» aimât davantage ce dernier , mais parce
» qu'il le craignait moins , & qu'il se flattait
» de se mettre plus aisément au - dessus de
» Salluste , s'il mettait d'abord Salluste au-
» dessous de Thucydide.

Ce morceau fait voir que Tite Live , dont on croit volontiers les mœurs aussi douces que le style , était pourtant capable des injustices de la jalousie : tant il est vrai que pour se mettre au-dessus de ce vice attaché à l'imperfection humaine , il ne suffit pas du grand talent , qui est rare ; il faut une grande ame , qui est plus rare encore.

Aulugelle

Aulugelle appelle Salluste *un auteur savant* Affectation de termes surannés rapprochée à Salluste. *en brièveté, un novateur en fait de mots* ; ce qui ne veut pas dire qu'il inventait de nouveaux termes, mais qu'il en faisait un usage nouveau.

« L'élégance de Salluste, dit-il ailleurs, la
 « beauté de ses expressions, & son application
 « à en chercher de nouvelles, trouverent
 « beaucoup de censeurs, même parmi des
 « hommes d'une classe distinguée : mais dans
 « le grand nombre de remarques critiques
 « qu'ils ont faites sur ses ouvrages, on en
 « trouve quelques-unes de bien fondées, &
 « beaucoup où il y a plus de malignité que
 « de justesse.

Ce n'étaient pas en effet des hommes médiocres qui reprochaient à Salluste l'obscurité dans le style & l'affectation de rajeunir de vieux termes ; c'était Jules César qui l'aimait & qui fit sa fortune ; c'était le célèbre Asinius Pollion, cet homme d'un goût si fin & si délicat, ce protecteur d'autant plus cher aux gens de lettres, qu'il était homme de lettres lui-même. Il avait eu le même maître que Salluste ; ce maître était un grammairien nommé *Pretextatus*, & par analogie avec sa profession, *Philologus*, qui voyant que son élève Salluste avait du goût pour le genre historique, lui donna un précis de toute l'histoire.

Romaine , afin qu'il y choisît la partie qu'il voulait traiter. Il écrivit d'abord la guerre de Catilina , & ensuite celle de Jugurtha. Il avait été témoin de la première.

Il composa l'histoire des guerres civiles entre Marius & Sylla , jusqu'à la mort de Sertorius , & des troubles passagers excités par Lépide après la mort du dictateur Sylla , & étouffés par Catulus. Tout ce morceau , qui sans doute était précieux , a péri presque entièrement ; il n'en reste plus que quelques lambeaux.

Salluste peu
estimé per-
sonnellement.

Sa réputation personnelle a été beaucoup plus attaquée encore que ses écrits. Il est certain que , du côté des mœurs & de la probité , son nom ne nous est point parvenu avec éloge. Il fallait que le dérèglement de sa conduite , dont Horace parle dans ses satyres , allât jusqu'à l'infamie , puisqu'il fut chassé du Sénat par le censeur Appius Pulcher , quoiqu'il fût d'une naissance distinguée. Sa grande passion était pour les femmes d'affranchis ; & ce qui est assez remarquable , & ce qu'indique le passage d'Horace dont je viens de parler , c'est que le commerce avec une femme d'affranchi était bien regardé comme honteux , mais non pas comme un adultère. C'est une grande preuve du mépris profond que les Ro-

ains du temps de la République avaient pour les affranchis, & dont ceux-ci se vengerent bien sous les Empereurs.

On reproche à Salluste une hypocrisie odieuse. On prétend qu'il n'a voulu qu'en imposer à ses lecteurs, & tromper ses contemporains & la postérité, en affectant dans ses ouvrages le langage le plus austère, & en établissant une morale qui n'était point celle de son cœur; qu'il ne recherchait les expressions antiques que pour faire croire que ses mœurs se fentaient, ainsi que son style, de la sévérité des premiers âges de la République, & qu'il empruntait les termes de Caton dans son livre *des origines*, pour ressembler en quelque chose à ce modèle de la vertu. Lénas, affranchi de Pompée, appelait Salluste un très-mal adroit voleur des expressions de Caton. Cependant ce n'était pas le moyen de faire sa cour à César, à qui d'ailleurs il cherchait à plaire, & qui était auteur d'une satire très-amère contre Caton. Quoiqu'il en soit, ou par ses talens, ou par ses flatteries, ou peut-être par tous les deux, il obtint de César la dignité de préteur, & il le servit si bien dans la guerre d'Afrique, que César, après la victoire, lui donna le gouvernement de Numidie, avec le titre de propréteur. C'est-là qu'il amassa

des richesses immenses , dont il jouit avec d'autant plus de plaisir , qu'il s'était vu dans une grande pauvreté. Il acheta ces jardins fameux connus depuis sous le nom de jardins de Salluste , & une maison de campagne délicieuse auprès de Tivoli. Les peuples de sa province l'accusèrent de concussion auprès du dictateur César ; mais il fut dispensé de répondre , en donnant au maître qu'il avait servi une partie de l'argent qu'il avait volé , & s'assura une possession paisible pour le reste de sa vie.

De Tacite. On ne peut pas dire de Tacite comme de Salluste , que ce n'est qu'un parleur de vertu ; il la fait aimer à ses lecteurs autant que lui-même paraît la sentir. Sa diction est forte comme son ame , singulièrement pittoresque sans jamais être trop figurée , précise sans être embarrassée , nerveuse sans être tendue : il parle à la fois à l'ame , à l'imagination & à l'esprit. On pourrait juger des lecteurs de Tacite par le mérite qu'ils lui trouvent , parce que sa pensée est d'une telle étendue , que chacun y pénètre plus ou moins , selon le degré de ses forces. En général il creuse à une profondeur immense , & creuse sans effort. Il a l'air bien moins travaillé que Salluste , quoiqu'il soit sans comparaison plus plein & plus

fini. Le secret de son style, qu'on n'égalerà jamais, tient non-seulement à son génie, mais encore aux circonstances où il s'est trouvé. Cet homme vertueux, dont les premiers regards, au sortir de l'enfance, se fixerent sur les horreurs de la cour de Néron, qui vit ensuite les ignominies de Galba, la crapule de Vitellius, & les brigandages d'Othon, qui respira un air plus pur sous Vespasien & sous Titus, fut obligé, dans sa maturité, de supporter le regne abominable de Domitien. Obscur par sa naissance, élevé à la questure par Titus, & se voyant dans la route des honneurs, il craignit, par égard pour sa famille, d'arrêter les progrès d'une illustration dont il était le premier auteur, & dont il devait recueillir les avantages; il fut contraint de plier la hauteur de son ame & la sévérité de ses principes, non pas jusqu'aux bassesses d'un courtisan, mais du moins aux complaisances, aux assiduités d'un sujet qui espere, & qui ne doit rien condamner, sous peine de ne rien obtenir. Incapable de mériter l'amitié de Domitien, il fallut ne pas mériter sa haine, étouffer une partie des talens & du mérite d'un sujet pour ne pas effaroucher la tyrannie, faire taire à tout moment son cœur indigné, ne pleurer qu'en secret les blessures de la patrie

& le sang des bons citoyens , & s'abstenir même de cet extérieur de tristesse , qu'une longue contrainte répand sur le visage d'un honnête homme , & qui est toujours suspect au mauvais prince qui sait que dans sa cour il ne doit y avoir de triste que la vertu.

Dans cette douloureuse oppression , Tacite ; obligé de se replier sur lui-même , jetta sur le papier tout cet amas de plaintes & ce poids d'indignation dont il ne pouvait autrement se soulager. Voilà ce qui rend son style si intéressant & si animé. Il n'investit point en déclamateur ; un homme profondément affecté ne peut pas l'être ; mais il peint avec des couleurs si vraies tout ce que la bassesse & l'esclavage ont de plus dégoûtant , tout ce que le despotisme & la cruauté ont de plus horrible , les espérances & les succès du crime ; la pâleur de l'innocence & l'abattement de la vertu ; il peint tellement tout ce qu'il a vu & souffert , que l'on voit & que l'on souffre avec lui : chaque ligne porte un sentiment dans l'ame. Il demande pardon au lecteur des horreurs dont il l'entretient ; & ces horreurs même attachent tellement , qu'on serait fâché qu'il ne les eût pas tracées. Les tyrans nous semblent punis quand il les peint. Il représente la postérité dans tout ce qu'elle a d'au-

guste & d'impofant ; & je ne connais point de lecture plus terrible pour la confcience d'un mauvais roi.

On a dit qu'il voyait par-tout le mal , & qu'il calomnait la nature humaine ; il ne pouvait au moins calomnier le tems où il a vécu. Et peut-on dire que celui qui nous a tracé les derniers momens de Germanicus , de Baréa , de Thraféas , enfin que le panégyrifte d'Agricola ne voyait pas la vertu où elle était ? Ce dernier morceau , cette vie d'Agricola eft le défefpoir des Biographes ; c'eft le chef-d'œuvre de Tacite qui n'a fait que des chefs-d'œuvre. Il l'écrivit dans un temps de calme & de bonheur. Le regne de Nerva qui le fit conful , & enfuite celui de Trajan , le confo-laient d'avoir été préteur fous Domitien. Son ftyle a des teintes plus douces & un charme plus attendriffant ; il femble qu'il commence à pardonner. C'eft-là qu'il donne cette leçon fi belle & fi utile : » L'exemple d'Agricola , » dit il , nous apprend qu'on peut être grand » fous un méchant prince , & que la foumif- » fion modefte , jointe aux talens & à la fer- » meté , peut donner une autre gloire que » celle où font parvenus des hommes plus » impétueux , qui n'ont cherché qu'une mort » illuftre & inutile à la patrie.

Tacite épousa la fille de cet Agricola dont il a écrit la vie , & qui fut un des plus grands hommes de son temps. Il fut étroitement lié avec Pline le jeune , & plusieurs lettres charmantes de cet ingénieux écrivain sont des témoignages de leur amitié & de son admiration pour Tacite. Il n'y a pas bien long - temps que son mérite supérieur commence à être senti. Des rhéteurs outrés dans leurs principes, des pédans qui ne connaissaient pas d'autre manière d'écrire que celle de Cicéron , nous avaient accoutumés , dans les siècles passés , à regarder Tacite comme un écrivain du second ordre, comme un auteur obscur & affecté. C'est à de pareils gens qu'il faut citer Juste Lipse, que d'ailleurs je n'aurais pas choisi pour garant. Voici ce qu'il dit en assez mauvais style , mais fort sensément : » Chaque page , » chaque ligne de Tacite est un trait de sa- » gesse , un conseil , un axiome ; mais il est » si rapide & si concis , qu'il faut bien de la » sagacité pour le suivre & pour l'entendre. » Tous les chiens ne sentent pas le gibier , » & tous les lecteurs ne sentent pas Tacite.

De Quinte-
Curce.

On ne s'accorde pas sur le temps où vivait Quinte Curce. Les uns le placent sous Auguste, d'autres sous Vespasien , d'autres sous Trajan. Freinshemius a suppléé les deux premiers li-

vres de son ouvrage, & une partie du dernier. Le style de Quinte-Curce est très-orné. Il excelle dans les descriptions de batailles. Sa fameuse harangue des Scytes est un chef-d'œuvre. On le soupçonne de s'être permis dans l'histoire de son héros beaucoup d'embellissemens romanesques : cette accusation ne paraît pas fondée. Il ne dissimule aucunes des mauvaises qualités & des fautes d'Alexandre ; & quant à la vérité des faits, si l'on consulte une dissertation de Tite Live sur le succès qu'aurait eu ce conquérant, s'il eût porté ses armes en Italie, on verra que les Romains s'étaient procuré de très-bons mémoires sur ce prince, lorsqu'ils conquièrent la Macédoine.

Les abrégiateurs peuvent former une seconde classe d'historiens. Je parlerai d'abord de Justin, à cause de l'étendue & de l'importance de son ouvrage. Il vivait sous les Antonins.

Nous avons de lui l'abrégé d'une histoire universelle de Trogue - Pompée, absolument perdue pour nous. Si on nous l'eût conservée, nous saurions plus précisément comment les anciens concevaient le plan d'une histoire universelle, & quelle idée ils en avaient. Bossuet n'a jamais prétendu en faire une. Les cent premières pages de son discours, qui contiennent un résumé de l'histoire ancienne, sont très-

De Justin;

belles & pleines de la dignité antique; le reste est d'un théologien plutôt que d'un historien philosophe. L'abrégé de Justin doit nous faire penser que le nouveau système d'histoire introduit par la philosophie, n'était pas celui des historiens de l'antiquité. Depuis que tous les esprits sont tournés vers la législation & l'économie politique, ce que nous recherchons le plus dans une histoire, c'est l'étude des mœurs, des coutumes, des loix, que nous voulons comparer avec celles de nos jours; cette comparaison est vraiment intéressante. Notre curiosité sur cet objet ne trouve pas beaucoup à se satisfaire dans les historiens du siècle passé, ni même dans ceux de ce siècle, en exceptant *l'Abrégé chronologique* de M. le président Hainaut qui, dans sa marche rapide, ne laisse pas de s'arrêter de temps en temps sur les variations importantes, & sur ce qui fait époque dans les mœurs de la nation. Il faut excepter sur-tout *l'Essai sur l'Histoire générale*, qui, comme je l'ai dit ailleurs, est le tableau le plus vaste que jamais l'éloquence ait offert à la raison.

Cen'est pas que nous n'ayons des écrivains qui se sont principalement occupés de nos anciennes coutumes & des changemens dans nos mœurs. Telles sont les recherches de Pâquier, de

Baluze, &c. mais jamais ils ne se sont donnés pour historiens ; ce sont de simples dissertateurs. Tite Live, Salluste, Tacite croyaient avoir rempli tous leurs devoirs, quand ils étaient vrais & éloquens. Parmi nous, S. Réal, l'abbé de Vertot ont écrit aussi des histoires anciennes & étrangères avec plus d'élégance que de philosophie. Mais Daniel, Mezerai, & les autres qui ont écrit l'histoire de France, ne sont pas plus diserts que profonds, pas plus orateurs que philosophes.

Tacite a fait un traité particulier des mœurs des Germains. On demande aujourd'hui qu'un homme qui compose l'histoire d'une nation, entremêle avec habileté & avec goût le récit des faits avec l'examen des mœurs ; qu'il nous mette sans cesse sous les yeux le rapport des uns avec les autres, discute sans pesanteur, & raconte sans emphase. Mais pourquoi ne voyons-nous pas chez les anciens un seul ouvrage de ce genre, & ne voyons-nous pas même qu'on l'ait exigé ? (Car il faut regarder la Cyropédie de Xénophon comme un roman moral dans le goût du Télémaque, & non pas comme une histoire). Pourquoi d'un autre côté, ce nouveau genre de philosophie historique nous paraît-il aujourd'hui si nécessaire ? Voici peut-être la raison de cette

Notre Histoire deman-

de plus de
philosophie,
& celle des
Anciens prè-
te plus à l'i-
magination.

différence entre nous & les anciens. Nous avons été long-temps barbares ; long-temps nous n'avons su ni ce que nous étions ni ce que nous devions être. L'Europe entière gouvernée arbitrairement & sans principes , sans aucune limite marquée entre les pouvoirs & les juridictions ; livrée au mélange bizarre des constitutions féodales interprétées par la tyrannie, & de quelques loix romaines interprétées par l'ignorance ; l'Europe n'offre jusqu'au seizième siècle qu'un cahos , un labyrinthe , où se heurte cette foule de nations échappées aux fers des Romains pour tomber dans ceux des Barbares du Nord , aussi grossières que leurs nouveaux vainqueurs , & sur lesquels l'œil de la raison ne se fixe qu'avec peine jusqu'au moment où la lumière des arts vient les éclairer. L'étude de ces nations est donc de connaître leurs ancêtres dont elles n'ont rien conservé , de chercher des traces de ce qui n'est plus , de voir à quel point elles sont différentes de leurs peres. Mais les Romains, mais les Grecs ont été toujours , à la corruption près , ce que leurs peres avaient été. Les loix des douze tables étaient en vigueur sous Auguste comme au temps des guerres des Samnites. Le sénat , pendant sept cens ans , avait eu la même forme , s'était gou-

verné par les mêmes principes. Les magistratures étaient les mêmes. Le peuple de Rome & celui d'Athènes furent toujours gouvernés, l'un par des tribuns, l'autre par ses orateurs. La discipline militaire, la tactique, la légion subsisterent sans aucun changement considérable depuis Pyrrhus jusqu'à Théodose. Le luxe augmentait sans doute avec les richesses, & la table de Lucullus & de Mécène n'était pas celle de Numa ni celle de Fabricius. Mais la robe consulaire de Cicéron était la même que celle de Brutus : il avait les mêmes droits, les mêmes prérogatives ; au lieu qu'aujourd'hui l'habillement d'un grand seigneur qui fait sa cour à Versailles ne ressemble pas plus à celui de ses aïeux, que son existence ne ressemble à celle des barons de Philippe-Auguste, & qu'un régiment d'infanterie ne ressemble à une compagnie d'hommes d'armes de Charles V.

Il n'est donc pas étonnant qu'on ait beaucoup à nous apprendre sur nos ancêtres, & que les Romains & les Grecs ne voulussent savoir de leurs pères que leurs exploits ; tout le reste leur était suffisamment connu. Tout citoyen se promenant à Rome sur la place publique, du temps des Césars, pouvait montrer la tribune aux harangues où avait parlé

le premier tribun du peuple. S'il prétendait au même honneur, il lui fallait faire les mêmes démarches, & obtenir les mêmes suffrages. Mais un brave homme qui chercherait aujourd'hui quelqu'un qui l'armât chevalier, ou une belle dame qui lui ceignît l'épée, pourrait bien être mis aux petites maisons.

Justin, qui n'est pas un peintre de mœurs, est un fort bon narrateur. Son style en général est sage, clair, naturel; sans affectation, sans enflure, & semé de morceaux fort éloquens. On lui reproche quelques phrases d'une latinité qui ne nous paraît pas pure, c'est-à-dire, que nous ne retrouvons point dans les écrivains du siècle d'Auguste. Mais sommes-nous bien sûrs de parler mieux latin qu'on ne le parlait sous les Antonins? Un étranger qui apprendrait notre langue, & qui verrait dans M. de Voltaire, dans Montesquieu, dans M. de Buffon, des expressions & des tournures dont il n'y a point d'exemple dans Bossuet, Fénelon, & les autres écrivains du siècle de Louis XIV, serait-il bien fondé à affirmer que le langage des uns n'est pas aussi pur que celui des autres?

Au reste il ne faut pas chercher dans l'abrégé de Justin beaucoup de méthode ni de chronologie: c'est un tableau rapide des plus

Nous ne
sommes pas
des juges bien
compétens de
la latinité des
Anciens.

grands événemens arrivés chez les nations conquérantes , ou qui ont fait quelque bruit dans le monde. Plusieurs traits de ce tableau font d'une grande beauté , & peuvent donner une idée de cette maniere antique , de ce ton de grandeur si naturel aux historiens Grecs & Romains , & de l'intérêt de style qui anime leurs productions. Il s'agissait de peindre le moment où Alcibiade , long-temps exilé de sa patrie , y rentre enfin après avoir été tour-à-tour le vainqueur & le sauveur de ses concitoyens.

» Les Athéniens se répandent en foule
 » au-devant de cette armée triomphante : ils
 « regardent avec admiration tous les guerriers
 » qui la composent , & sur-tout Alcibiade ;
 » c'est sur lui que la république entiere a les
 » yeux , que tous les regards s'attachent avi-
 » dement : ils le contemplent comme un en-
 » voyé du ciel , comme le dieu de la victoire.
 » On rappelle avec éloge tout ce qu'il a fait
 » pour sa patrie , & même ce qu'il a fait contre
 » elle. Ils se souviennent de l'avoir offensé ,
 » & ils excusent ses ressentimens. Tel a donc
 » été , disent-ils , l'ascendant de cet homme ,
 » qu'il a pu lui seul renverser un grand em-
 » pire , & le relever , que la victoire a tou-
 » jours passé dans le parti où il était , & qu'il

« semble qu'il y ait un accord inviolable entre
 » la fortune & lui. On lui prodigue tous les
 » honneurs , même ceux qu'on ne rend qu'à
 » la divinité. On veut que la postérité ne puisse
 » décider s'il y a eu dans son bannissement
 » plus d'ignominie , que d'éclat dans son re-
 » tour On porte au-devant de lui , pour orner
 » son triomphe , ces mêmes dieux dont on
 » avait autrefois appelé la vengeance sur sa
 » tête dévouée. Athenes voudrait placer dans
 » le ciel celui à qui elle avait fermé tout asyle
 » sur la terre. Les affronts sont réparés par
 » les honneurs , les pertes compensées par les
 » largesses , les imprécations expiées par les
 » vœux. On ne parle plus des désastres de
 » Sicile qu'il a causés , mais des succès qui
 » l'ont signalé dans la Grece. On oublie les
 » vaisseaux qu'il a fait perdre , pour ne se
 » souvenir que de ceux qu'il vient de prendre
 » sur les ennemis. Ce n'est plus Syracuse que
 » l'on cite, c'est l'Ionie & l'Hellespont : tant
 » il était impossible à ce peuple de se modé-
 » rer jamais à l'égard d'Alcibiade , ou dans sa
 » haine ou dans son amour.

Nous citerons encore le portrait de Phi-
 lippe de Macédoine, & le parallele de ce prince
 avec son fils Alexandre.

» Philipe mettait beaucoup plus de re-
 » cherche

» cherche & de plaisir dans les apprêts d'un
 » combat que dans l'appareil d'un festin. Les
 » trésors n'étaient pour lui qu'une arme de
 » plus pour faire la guerre. Il savait mieux
 » acquérir les richesses que les garder, & fut
 » toujours pauvre en vivant de brigandages.
 » Il ne lui en coûtait pas plus pour pardon-
 » ner que pour tromper, & il n'y avait point
 » pour lui de manière honteuse de vaincre.
 » Sa conversation était douce & séduisante :
 » il était prodigue de promesses qu'il ne te-
 » nait pas ; & soit qu'il fût sérieux ou gai ,
 » il avait toujours un dessein. Il eut des liaisons
 » d'intérêt , & aucun attachement. Sa maxime
 » constante était de caresser ceux qu'il haïs-
 » sait , de brouiller ceux qui s'aimaient , & de
 » flatter séparément ceux qu'il avait brouil-
 » lés ; d'ailleurs éloquent , donnant à tout ce
 » qu'il disait un tour remarquable , plein de
 » finesse & d'esprit , & ne manquant ni de
 » promptitude à imaginer , ni de grace à s'é-
 » noncer. Il eut , pour successeur , son fils
 » Alexandre , qui eut de plus grandes vertus
 » & de plus grands vices que lui. Tous deux
 » triomphèrent de leurs ennemis , mais di-
 » versément : l'un n'employait que la force
 » ouverte , l'autre avait recours à l'artifice :
 » l'un se félicitait quand il avait trompé ses

» ennemis ; l'autre , quand il les avait mis en
» déroute : Philippe avait plus de politique ,
» Alexandre plus de grandeur ; le pere savait
» dissimuler sa colere , & quelquefois même
» la surmonter ; le fils ne connaissait dans ses
» vengeancees ni délais ni bornes. Tous deux
» aimaient trop le vin ; mais l'ivresse avait
» en eux différents effets. Philippe , au sortir
» du repas , allait chercher le péril , & s'y
» exposait témérairement ; Alexandre tournait
» sa fureur contre ses propres sujets : aussi ,
» l'un revint souvent du champ de bataille ,
» couvert de blessures ; l'autre se leva de table
» souillé du sang de ses amis. Ceux de Phi-
» lippe n'étaient point admis à partager son
» pouvoir ; ceux d'Alexandre sentaient le
» poids de sa domination : le pere voulait
» être aimé ; le fils voulait être craint. Tous
» deux cultivaient les lettres , mais Philippe
» par politique , Alexandre par penchant. Le
» premier affectait plus de modération avec
» ses ennemis ; l'autre en avait réellement
» davantage , & mettait dans sa clémence
» plus de grace & de bonne foi. Celui-ci
» était plus porté à la débauche , celui-là à
» la tempérance. C'est avec ces qualités di-
» verses , que le pere jeta les fondemens de
» l'empire du monde , & que le fils eut la

■ gloire d'achever ce grand ouvrage.

Nous avons d'aussi beaux paralleles dans nos orateurs ; mais pour en trouver de semblables dans nos historiens , il faut ouvrir l'histoire de Charles XII, l'un des morceaux de notre langue le plus éloquemment écrits , & lire les portraits du roi de Suede & du Czar mis en opposition.

Florus, qui a composé l'abrégé de l'histoire romaine jusqu'au regne d'Auguste sous lequel il vivait , ainsi que Patercule , a le mérite d'avoir resserré en un très-petit volume les annales de sept cens ans , sans omettre un seul fait considérable. Ce mérite est aussi celui de Patercule ; & il faut avouer que nous autres modernes nous ne sommes pas tout-à-fait si laconiques ni si pleins de sens & de choses.

Les inutilités verbeuses , prodiguées dans nos histoires , contribuent beaucoup à en rendre la lecture dégoûtante , sur-tout pour les amateurs des anciens. Tel regne contient chez nous cinq ou six volumes ; & la plus grande partie de l'histoire romaine , racontée avec tous les détails essentiels , a été renfermée dans le même espace par Tite Live ; encore y a-t-il au moins la valeur d'un volume en harangues de son invention , qui sont des modèles de l'art oratoire. Cette différence n'est pas à notre

)
De Florus;

Toutes nos
histoires trop
longues.

avantage. Nous sommes à la fois secs & bavards. Encore aujourd'hui l'ambition de quiconque écrit est de ramener à son sujet tout ce qui n'en est pas, de faire ce qu'on appelle des morceaux : *unus & alter affuitur pannus*. Délayer s'appelle approfondir, & l'on ne fait pas réflexion que Tacite & Montesquieu, aussi profonds que d'autres, ne sont point du tout prolixes. C'est en serrant des idées, & non pas en amassant des mots, que l'on est profond.

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.

Un autre inconvénient de toutes ces pièces de rapport ajustées ensemble, c'est de ne point faire un tout, *quia ponere totum nesciet*. Savoir se renfermer dans son sujet & le remplir, est le grand secret; mais il est rare.

Florus a de l'énergie & de la précision; cependant il y a dans son style quelques traces de déclamation : par exemple, en parlant de la guerre des Latins, & comparant cette époque à la grandeur des Romains sous Auguste, il s'étend fort longuement sur cette comparaison.

» Sora & Algidum, qui le croirait? furent
 » la terreur des Romains. Satricum & Corniculum furent les départemens des Consuls,

» Nous avons triomphé, ô honte ! de Verule
 » & de Boville. Tibur & Préneste, aujour-
 » d'hui nos maisons de campagne, étaient
 » les conquêtes que l'on demandait aux dieux
 » du Capitole. Les Etrusques étaient pour
 » nous ce que sont aujourd'hui les Parthes ;
 » le bois d'Aricie était la forêt Hercinienne ;
 » Fregelle était Calais ; le Tibre était l'E-
 » phrate, &c.

Cette figure est trop allongée & trop ora-
 toire. Mais Florus ne donne pas souvent dans
 cet excès. La conjuration de Catilina, racon-
 tée en deux pages, est un modèle de la ra-
 pidité & de la plénitude historique dans le
 genre de l'abrégé.

» La débauche & les dettes qu'elle entraîne,
 » l'éloignement des armées romaines occu-
 » pées alors aux extrémités de l'Orient, furent
 » les motifs qui engagèrent Catilina à conspi-
 » rer contre sa patrie. Il voulait massacrer le
 » sénat & les consuls, embraser Rome, piller
 » le trésor, & anéantir la république ; il vou-
 » lait tout ce qu'Annibal lui-même aurait eu
 » horreur de méditer. Ce qui fait encore fré-
 » mir davantage, c'est le nom de ses com-
 » plices. Lui-même était patricien : mais c'est
 » peu. Les Curius, les Porcius, les Sylla, le
 » Cethegus, les Autronius, les Vargonteius,

» les Longinus , quels noms illustres dans le
 » sénat ! Lentulus , alors préteur , voilà ceux
 » qui trempèrent dans le plus détestable com-
 » plot. Le gage de leur union fut du sang
 » humain qu'ils burent dans la même coupe ;
 » crime affreux , mais moindre que celui qui les
 » unissait. C'en était fait d'un si bel empire ,
 » si Rome n'eût pas eu alors pour consuls An-
 » toine & Cicéron. L'activité de l'un décou-
 » vrit la conspiration , & les armes de l'autre
 » l'étouffèrent. On fut redevable du premier
 » indice à Fulvie , méprisable prostituée , mais
 » qui n'avait point de part au crime. Cicéron
 » tonna contre le coupable qui avait osé s'as-
 » seoir en sa présence dans l'assemblée du sé-
 » nat : l'effet de sa harangue fut de forcer
 » Catilina à sortir de Rome ; mais il ne sortit
 » qu'en menaçant d'entraîner ses ennemis dans
 » sa ruine. Il vole à son armée qui s'assem-
 » blait en Etrurie sous les ordres de Man-
 » lius. Lentulus , persuadé sur un oracle des
 » Sybilles , que sa famille était destinée à
 » l'empire du monde , dispose tout dans Rome ,
 » armes , flambeaux , assassins , pour le jour
 » marqué par Catilina : il sollicite les dépu-
 » tés des Allobroges qui étaient alors dans
 » la ville ; & la conjuration se ferait étendue
 » au-delà les Alpes , si Volturtius n'eût trahi

» ses complices & livré les lettres du préteur
 » Lentulus. Cicéron fait sur le champ arrê-
 » ter les députés des Barbares : le préteur
 » est convaincu en plein sénat ; on délibère
 » de leur supplice. César voulait qu'on eût
 » égard à la dignité ; Caton qu'on n'eût égard
 » qu'au crime. Cet avis passe à la pluralité, & les
 » conjurés sont étranglés dans la prison. Catili-
 » na , voyant ses desseins à moitié détruits, n'y
 » renonça pourtant pas. Du fond de l'Etrurie
 » il s'avance contre Rome , & rencontre
 » l'armée d'Antoine. Il est vaincu. Pour don-
 » ner une idée de l'acharnement des combat-
 » tans , il suffit de dire qu'il ne se sauva pas
 » du champ de bataille un seul des soldats
 » de Catilina ; tous expirèrent à la même
 » place où ils avaient combattu. Lui-même
 » fut trouvé fort loin des siens , au milieu des
 » cadavres des ennemis : fin glorieuse , s'il
 » fût mort ainsi pour la patrie !

Il n'a pas omis dans ce récit une seule cir-
 constance importante , & tout est raconté
 avec intérêt. Ce même intérêt se fait encore
 sentir plus vivement dans la description de la
 journée de Munda.

» Munda fut la dernière bataille que livra
 » César. Là son ascendant ordinaire parut l'a-
 » bandonner un moment. Le combat fut long-

» temps douteux , & le danger éminent ; il
» semblait que la fortune délibérât avec elle-
» même. César , sur le point de combattre ,
» avait paru triste , contre sa coutume ; soit
» qu'il fit réflexion sur la fragilité des choses
» humaines , & qu'il se méfiât d'une trop lon-
» gue prospérité ; soit que , monté aussi haut
» que Pompée , il craignît la même chute.
» Dans le fort du combat , dans le moment
» où le carnage était égal des deux côtés , on
» vit , ce qui n'était jamais arrivé , les deux armées
» s'arrêter , comme de concert , & demeurer
» en silence : enfin César eut la douleur de
» voir ses vétérans , éprouvés par quatorze
» ans de victoire , reculer pour la première
» fois : ils ne fuyaient pas encore ; mais c'é-
» tait plutôt un reste de honte , qu'un effort
» de courage. César descend de cheval , &
» s'élance , plein de fureur , aux premières
» lignes. Il arrête les fuyards ; il court dans
» tous les rangs , rassure ses soldats par ses cris ,
» ses gestes , ses regards. On dit que , dans
» ce moment de crise , il songea à se donner
» la mort , & qu'on vit même sur son visage
» la pensée funeste qui l'agitait , &c.

De Pater-
cule.

Patercule a plus de génie que ces deux
écrivains ; mais il est adulateur. Il ne parle
jamais de la maison des Césars qu'avec le ton

d'une admiration passionnée. Il déchire Pompée & Brutus. Cependant son ouvrage est un morceau précieux. M. le président Hénault l'a nommé avec justice le modèle des abrégiateurs. Il y a dans son abrégé plus d'idées & d'esprit que dans celui de Florus; & ses portraits sur-tout, tracés en cinq ou six lignes, ^{Excellent dans les portraits.} sont d'une force & d'une fierté de pinceau qui le rendent en ce genre supérieur à tous les anciens, même à Salluste.

» Mithridate, roi de Pont, qu'il ne faut
 » pas passer sous silence, & dont il est difficile de bien parler, infatigable dans la
 » guerre, terrible par sa politique autant que
 » par son courage, toujours grand par le génie, quelquefois par la fortune, soldat &
 » capitaine, qui haïssait les Romains au point
 » d'être pour eux un autre Annibal, &c.

» Cicéron qui ne dut son élévation qu'à
 » lui, qui fut illustrer l'obscurité de sa naissance; Cicéron à jamais mémorable par
 » ses actions & par son génie, & à qui nous
 » avons l'obligation de ne céder en rien pour
 » les talens aux peuples que nos armes ont
 » vaincus, &c.

» Caton, l'image de la vertu, qui fut en
 » tout plus près de la divinité que de l'homme,
 » qui jamais ne fit le bien pour paraître le

» faire , mais parce qu'il n'était pas en lui de
 » faire autrement ; qui ne croyait raisonnable
 » que ce qui était juste , qui n'eut aucun des
 » vices de l'humanité , & fut toujours supé-
 » rieur à la fortune , &c.

De Caton,
 & d'une Épi-
 gramme de
 Martial.

J'observerai , si l'on me permet encore une digression , qu'un des traits de ce beau caractère de Caton est démenti par une très-jolie épigramme de Martial , à laquelle il semble qu'il n'y a pas trop de réponse. On célébrait à Rome les jeux de Flore , ou jeux floraux , *Ludi florales* (fort différens des jeux floraux de Toulouse , où l'on couronne des vers) : on y faisait paraître des filles nues qui dansaient sur le théâtre , & poussaient l'indécence aussi loin que le peuple le demandait. Caton vint à ces jeux : le respect qu'on avait pour lui contenait les acteurs & les spectateurs ; on n'osait rien demander d'un côté , ni rien risquer de l'autre. Il s'aperçut qu'il n'était qu'un vrai trouble-fête : il sortit ; sur quoi Martial lui dit :

Tu savais de nos jeux quelle était la licence ,
 Tout ce qu'aux yeux du peuple ils peuvent étaler ;
 Pourquoi leur accorder ta sévère présence ?
 Es-tu venu pour t'en aller ?

Caton cependant aurait pu répondre qu'il était venu pour donner un grand exemple ,

pour faire rougir le peuple , pour entraîner après lui une foule d'honnêtes gens. Mais on pourrait encore lui répliquer que , puisque son aspect avait tant de pouvoir , il fallait rester , & ne pas laisser le champ libre à la dissolution. Reste à savoir si le peuple se serait contenu jusqu'au bout. Il ne faut abuser de rien , surtout de la patience publique. Après tout , quand il y aurait eu un peu d'ostentation dans la vertu de Caton , un peu d'avarice mêlé à son économie , un peu de dureté dans sa franchise , & tout ce que César a pu lui reprocher dans ses *Anti-Catons* , il s'en suivrait seulement que Caton ne serait pas parfait. Aussi Patercule dit-il seulement qu'il était exempt de vices , & non pas de défauts. Je ne connais que Grandisson qui ait toujours raison. Aussi est-il par fois ennuyeux.

Quoique les commentaires de César aient été justement loués de ses contemporains & ^{Des Commentaires de} de la postérité , cependant on ne peut les regarder que comme d'excellens mémoires militaires , comme le journal d'un grand capitaine qui écrit avec la même supériorité qu'il combattait (1) , qui raconte simplement de grandes choses , & instruit par ses exemples ,

(1) Eodem animo scripsit quo bellavit.

sans donner de leçons. Son style est clair & pur, sans aucune affectation d'ornemens ; mais s'il eût prétendu écrire l'histoire des guerres civiles de Rome , n'aurait-il pas eu d'autres devoirs à remplir ? N'eût-il pas fallu développer les causes publiques & secrètes de ces grands événemens, le caractère & les intérêts des principaux personnages ? N'aurait-il pas fallu suivre la chaîne des faits politiques , & la mettre , pour ainsi dire , entre les mains du lecteur ? C'est ce que pouvait faire César , sans doute, s'il eût voulu se charger des fonctions d'un historien ; mais c'est ce qu'il n'a pas fait , parce qu'il n'écrivait que des mémoires qu'il regardait peut-être comme des matériaux qu'un jour il eût pu mettre en oeuvre.

Cornélius
Nepos.

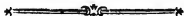
Parmi les biographes on distingue *Cornelius Nepos* & *Suetone*. Le premier écrit avec autant d'élégance que de précision. Les vies des hommes illustres qu'il nous a laissées , sont à proprement parler des sommaires très-rapides de leurs principales actions , semés de réflexions judicieuses. Mais en rapportant les événemens, il a négligé les détails qui peignent les hommes , & ces traits caractéristiques dont la réunion forme leur physionomie. On ne peut le compter dans son genre , qu'au rang des abrégiateurs élégans.

Suétone s'est jetté dans l'excès contraire ; il est exact jusqu'au scrupule, & rigoureusement méthodique. Il n'omet rien de ce qui concerne l'homme dont il écrit la vie, & se croit obligé de rapporter, non - seulement tout ce qu'il a fait, mais tout ce qu'on a dit de lui. On rit de cette attention dont il se pique dans les plus petites choses ; mais souvent on n'est pas fâché de les trouver, & c'est apparemment pour cette raison que l'auteur d'Emile regrette quelque part qu'il n'y ait plus de Suétone.

S'il abonde en détails, il est fort sobre en réflexions : il raconte sans s'arrêter, sans paraître prendre intérêt à rien, sans donner aucun témoignage d'approbation ou de blâme, d'attendrissement ou d'indignation : sa fonction unique est celle de narrateur. Il résulte de cette indifférence un préjugé très - bien fondé en faveur de son impartialité ; il n'aime ni ne hait les hommes dont il parle ; c'est aux lecteurs à les juger. Il cite très-souvent des oui-dire, mais il ne les garantit point ; & cette précaution aurait dû le mettre à l'abri du reproche d'imbécillité que lui fait un peu durement l'auteur *des révolutions de l'Empire Romain*, qui prodigue aisément le blâme & le mépris. Il va jusqu'à dire qu'il suffit qu'un fait soit rapporté par Suétone pour qu'on soit dispensé d'y ajou-

ter foi: Il aurait dû faire attention que des assertions si générales , sont presque toujours fausses ; que , pour dépouiller ainsi un historien de tous ses titres auprès de la postérité , il faudrait prouver qu'il avait quelque intérêt à tromper , ou qu'il était absolument dépourvu d'esprit & de jugement. Or , il suffit de lire dix pages de Suétone pour voir qu'il n'est d'aucun parti , & qu'il était sans passion. Il est d'ailleurs bien difficile de croire qu'Adrien , qui était un homme de beaucoup d'esprit , ait choisi , pour secrétaire , un imbécille ; & que Pline , qui écrit avec tant de circonspection , donne des éloges à un sot. Reste à l'examiner sur ce qu'il nous a laissé. Il n'a point de coloris , il est vrai ; mais il est net & rapide , & sa composition est en général celle d'un homme instruit. Du reste son censeur n'est pas heureux dans le choix des morceaux qu'il attaque. Il l'accable d'injures pour avoir fait dire à Titus ce mot fameux , *mes amis , j'ai perdu un jour* ; & cet autre , *il ne faut pas que personne sorte mécontent de l'audience d'un prince*. Voilà les plus fort griefs de M. Linguet. Il me semble qu'ils ne sont pas péremptoires , & c'est ce qu'on peut voir ci - après dans les réflexions sur Titus.

F R A G M E N T
S U R
LES DOUZE PREMIERS CÉSARS.



C É S A R.

SI nous avons parmi les modernes un homme qu'on puisse comparer à César, c'est peut-être Henri IV. On remarque entr'eux beaucoup de traits de ressemblance & d'objets de comparaison. Tous deux avaient reçu de la nature une ame élevée & sensible, un génie également souple & profond dans les affaires politiques, de grands talens pour la guerre : tous deux furent redevables de l'empire à leur courage & à leurs travaux : tous deux pardonnerent à leurs ennemis, & finirent par en être les victimes : tous deux connaissaient le grand art de s'attacher les hommes, & de les employer, art le plus nécessaire de tous à quiconque commande ou veut commander : tous deux étaient adorés de leurs soldats, & mêlaient les plaisirs aux fatigues militaires & aux intrigues de l'ambition. Farnese, à qui notre

Henri IV eut affaire, valait bien Pompée le rival de César; & la France fut pour tous deux un champ de victoire. César combattait des armées plus nombreuses : Henri eut à vaincre des obstacles de tous les genres avec moins de moyens. Tous deux avaient une activité prodigieuse, & suivaient ce grand principe, qu'il ne faut laisser faire à d'autres que ce qu'on ne peut pas faire soi-même. Tous deux ont su régner, & ont régné trop peu. Si l'un eût vécu vingt ans de plus, le système de l'Europe était changé. Si l'autre n'eût pas été enlevé par un assassinat, il eût accoutumé les Romains à la domination, aussi bien qu'Auguste, & aurait fait de plus grandes choses que lui. César prodigua l'argent dans une république qu'il voulait corrompre, Henri le ménagea dans une monarchie qu'il fallait rétablir. Tous deux furent arrachés, par une mort prématurée, aux grands projets qu'ils méditaient; & l'on peut croire que Henri eût été aussi heureux contre les Espagnols, que César pouvait l'être contre les Parthes. Arques, Fontaine-Française, Coutras, Ivry, ne sont pas d'aussi grands noms dans la mémoire des hommes, & n'entraînaient pas d'aussi grandes destinées que la journée de Pharsale; mais il y avait autant de talens à déployer, avec moins de

de renommée à obtenir. César joignit la gloire des lettres à celle des armes ; & cet avantage manquait à notre Henri IV ; mais c'était la faute de son éducation & des temps , bien plus que de son génie : il avait l'esprit juste , l'élocution facile & souvent noble ; & la harangue de Rouen prouve qu'il eut l'éloquence des grandes ames. Sa cause était en tout légitime & glorieuse : celle de César , qu'il est impossible de justifier en bonne morale , peut s'excuser en politique , si l'on considère qu'il avait nécessairement la conscience de ce qu'il pouvait faire & de ce qu'il devait craindre , & que parmi plusieurs concurrens qui aspiraient à être aussi criminels qu'il le devint , il fut ou assez heureux ou assez malheureux pour être dans le cas de se déclarer le premier.



A U G U S T E.

L'AUTEUR des *Révolutions de l'Empire Romain* (M. Linguet) invektive avec amertume, non pas contre les proscriptions & les cruautés d'Auguste, ce qui était tout simple, mais contre son regne qui jusqu'ici a été généralement loué. Il lui fait beaucoup de reproches qui paraissent fort injustes. Il prétend que c'est à lui qu'il faut s'en prendre si l'empire Romain fut renversé environ cinq cens ans après lui; que lui seul prépara ou laissa subsister les principes de destruction qui minèrent par degrés ce grand corps, & finirent par l'abattre.

D'abord, si l'on veut absolument imputer à Auguste des désastres arrivés plusieurs siècles après lui, il est juste aussi de lui tenir compte de la durée de l'empire qu'il fonda; il faut lui attribuer le bien comme le mal. D'après cette compensation, l'édifice élevé par Auguste n'aura duré que cinq cens ans. M. Linguet nous dira que c'est bien peu de chose: mais c'est beaucoup plus que n'a duré l'empire fondé par Cyrus, celui d'Alexandre, celui des Califes, celui de Gengiskan, de Tamerlan; & il s'ensuivra que l'ouvrage d'Auguste n'était donc pas assis sur des fondemens aussi frêles

qu'on veut nous le dire. Voyons actuellement si c'est lui qu'il faut accuser de la destruction de son ouvrage.

M. Linguet lui reproche de s'être réservé à lui seul & à ses successeurs le commandement des armées : » Les soldats devinrent soldats » de l'empereur & non pas de la république. « Il partagea avec les sénateurs l'administra- » tion des provinces : mais il ne leur aban- » donna que celles qui se trouvant au centre » de l'état , n'avaient besoin d'aucunes forces » pour être contenues. Il en fit pour le sénat » une espèce de prison honorable , dont les » troupes répandues sur les frontières gardaient » toutes les issues. Il n'obligea pas cette com- » pagnie désarmée à lui déférer dans le civil » le pouvoir que lui donnait dans les camps » la subordination militaire ; mais il la mit » hors d'état de s'opposer à lui , s'il voulait » se l'attribuer. De cette disposition naquirent » des abus horribles & le comble du despo- » tisme sous ses successeurs , &c. » M. Linguet rapporte ensuite tous les désordres causés par la faiblesse des empereurs , ou par la licence des soldats ; & il en conclut : » telle fut la suite » de l'institution d'Auguste.

M. Linguet n'a pas bien étudié la généalogie des causes & des effets. Certainement si

M. de Montesquieu, qu'il traite fort légèrement, & qu'il accuse d'être obscur, n'avait jamais été ni plus clair ni plus lumineux, son *livre de la grandeur des Romains* ne serait pas étudié par les philosophes & par les politiques. Ou les paroles que nous venons de rapporter n'ont aucun sens, ou il faut convenir qu'elles ont celui-ci : qu'Auguste eut tort de se réserver le commandement des armées, de ne pas laisser au sénat assez de force pour le contenir lui-même s'il voulait abuser de son pouvoir, & que cette disposition fut la source des malheurs qui arrivèrent après lui.

1°. N'est-il pas bien étrange qu'on blâme un usurpateur, le fondateur d'une monarchie, d'avoir fait tout ce qu'il fallait pour mettre entre ses mains toutes les forces de l'état ? Auguste n'avait-il versé tant de sang que pour rester volontairement sous la dépendance du sénat ? devait-il partager avec lui les troupes & les provinces, de manière à le laisser aussi puissant que lui-même, en état de recommencer la guerre civile, & de mettre en balance ce qui avait été décidé à Actium ? Si telle eût été la conduite d'Auguste, on le regarderait comme un imbécille. Il fallait donc le louer d'avoir tenu une conduite toute opposée, & d'avoir su faire pendant quarante ans,

d'une république si fiere & si orageuse, la monarchie la plus calme & la plus soumise. Dans tous les empires absolus, les forces militaires sont immédiatement sous la main du prince, sans restriction & sans partage; & il n'y a point de *corps intermédiaire* qui ait d'autre pouvoir que celui de faire parler les loix devant le prince, si le prince veut les entendre.

2°. Comment peut-on prétendre que cette disposition, faite pour affermir le trône des successeurs d'Auguste, dût l'ébranler & le renverser? Elle produisit le despotisme, dit M. Linguet. Et Auguste voulait-il autre chose? Toute monarchie, dit M. de Montesquieu, ne tend-elle pas au despotisme? Mais; ajoutet-on, les soldats vendirent l'empire, & les empereurs se ruinerent pour satisfaire les soldats. Oui, c'est ce qui arriva. Mais est-ce la faute d'Auguste si des tyrans faibles ou féroces se laisserent gouverner par des légions dont il les avait rendus maîtres; s'ils souffrirent qu'un préfet du prétoire donnât des ordres à l'empire, tandis qu'ils en donnaient à peine aux esclaves de leur palais? Est-il coupable de la stupidité de ses successeurs? Les soldats ne furent-ils pas soumis dès qu'il y eut sur le trône un homme fait pour les commander? L'insolence & l'intrigue ont toujours ou intimidé

la faiblesse , ou trompé l'ignorance dans tous les gouvernemens , & dans tous les pays. C'est pour ne s'être pas conduits comme Auguste , que ses successeurs furent souvent renversés du trône ; c'est pour avoir permis qu'on tournât contre eux les armes qu'il leur avoit mises dans les mains.

M. Linguet lui reproche le défaut d'ordre dans les finances , comme une source des malheurs de l'empire ; il l'accuse de n'avoir pas établi dans la perception des impôts cette uniformité qui seule les rend utiles. Ce projet , qui n'est pas nouveau , peut être fort bon : mais , comme malgré les lumières acquises depuis près de deux mille ans on ne l'a pas encore adopté , il faut excuser Auguste de n'avoir pas fait , dans une nouvelle création de gouvernement , ce qu'on n'a fait dans aucun des états policés & affermis depuis long-temps. Les rapines des proconsuls furent odieuses & impunies sous les mauvais empereurs ; elles furent réprimées sous les bons princes. Le brigandage devint affreux vers les derniers temps de l'empire , & put contribuer au soulèvement des peuples ; mais c'était encore la faute des princes qui ne savaient pas gouverner , & non pas celle d'Auguste , qui n'était pas obligé de leur apprendre à gouverner.

Un autre reproche que lui fait le même auteur, c'est d'avoir laissé subsister les accusations de *leze-majesté*, & de leur avoir bientôt fait *changer d'objet*, c'est-à-dire que les accusations intentées d'abord contre les crimes d'état ne se portèrent plus que sur les délits qui regardaient la personne du prince. Ce n'était point à Auguste à anéantir une loi qui jusqu'alors avait été regardée comme la sauve-garde de l'état, & qui avait servi souvent à réprimer de mauvais citoyens. Il est bien vrai qu'on en fit dans la suite l'abus le plus cruel & le plus horrible ; mais cet abus, ce fut Tibere qui l'introduisit, & non pas Auguste : nous ne voyons pas sous son regne un seul homme que ces accusations de leze - majesté aient fait périr injustement. Rien n'était si libre sous son regne que les discours des citoyens, & c'est ce qui arrivera toujours quand le prince sera placé par son génie à la hauteur où l'on juge les discours des hommes, & ne se croira pas obligé de les avilir pour en être obéi. M. Linguet convient lui-même que le gouvernement d'Auguste fut éloigné de toute violence. Il ne fallait donc pas dire que ce fut lui qui fit *changer d'objet* aux accusations de leze-majesté, puisqu'on ne peut pas citer un seul exemple de ce *changement d'objet*. Il ne fallait

pas dire qu'Auguste *était digne d'autoriser* les horreurs que cette *pratique* produisit dans la suite ; puisqu'Auguste n'employa point *cette pratique* , & que sa politique consistait à se faire pardonner son usurpation , en conservant , autant qu'il se pouvait , toutes les formes de l'ancienne république , & toutes les apparences de la liberté. Il eût été bien sage & bien grand peut-être de prévoir combien cette loi de *leze-majesté* pouvait devenir une arme terrible entre les mains des délateurs & sous le regne d'un tyran ; & de restreindre , autant qu'il était possible , les interprétations homicides que l'on pouvait donner à une pareille loi : mais y a-t-il quelque frein que la tyrannie ne sache rompre ? De quoi auraient servi ces précautions contre l'ingénieuse malignité de Tibère , contre l'insolente cruauté de Néron , contre l'extravagante barbarie de Caligula ? Les tyrans trouveront toujours des délateurs ; & ce sont ceux qui , n'ayant ni assez de constance pour souffrir , ni assez de courage pour se venger , ont la bassesse nécessaire pour se faire bourreaux.

: L'auteur se fonde apparemment sur ces imputations si injustes , pour ajouter que *le nom d'Auguste n'est pas parvenu jusqu'à nous avec toute l'horreur qu'il mérite ; que les vers admirables qu'on*

éte tous les jours , & qui sont pleins de ses éloges , font oublier les horreurs de sa vie , conservées par des historiens qu'on lit rarement ; & que s'il y a quelque chose d'humiliant pour la littérature , c'est de penser qu'il n'a manqué peut-être à Néron , pour exciter la vénération des siècles postérieurs , que d'avoir un Virgile sous son regne , & de le bien payer. Voila des hyperboles oratoires ; mais elles sont fortes , & un historien ne devrait pas se les permettre. Il me semble qu'avant M. Linguet , on a mis dans la balance les bonnes & les mauvaises qualités de cet usurpateur , qu'on a su avant lui tout ce que les vengeances d'Octave eurent d'atroce pendant son triumvirat , mais qu'on a senti tout ce que quarante ans d'un regne heureux & juste , proposé avec raison comme un modele à tous les princes , avaient de glorieux & de respectable. Il fut se faire adorer des Romains , & en fut pleuré à sa mort. Ces larmes sont un éloge qu'il est difficile à M. Linguet de démentir , & qui justifie ceux que les gens lettres lui ont prodigués. Le génie est bien puissant sans doute ; mais quand même Lucain eût fait d'aussi beaux vers que Virgile , & eût été encore mieux payé , je ne crois pas qu'il eût réussi à placer au même rang qu'Auguste , qui fit le bonheur des hommes pendant quarante ans , un monstre

qui les fatigua de ses crimes que ne rachetait aucune bonne qualité , & qui était aussi méprisable qu'odieux. Les lettres n'auront jamais le funeste pouvoir de renverser entièrement toutes les notions de la justice & de la raison , & d'en imposer au genre humain sur ce qui l'intéresse le plus , c'est-à-dire , sur la place qu'il doit donner à ceux qui ont été les maîtres de ses destinées.



T I B É R E.

ON peut regarder Tibere comme une des ames les plus perverses qui aient jamais déshonoré la nature humaine. Il y a eu des tyrans qui ont commis de plus grands crimes : il n'y en a point d'aussi odieux, & dont les actions & les paroles soient aussi détestables. La plupart de ces despotes qui ont traité les hommes comme des jouets & des victimes, étaient des esprits faibles, étourdis de leur grandeur, corrompus par la flatterie ; énervés par le pouvoir, & c'est du moins une excuse. Tibere n'en peut avoir aucune : il avait la tête saine & robuste, accoutumée au travail & à l'application ; il n'était dupe de personne. Parvenu à l'empire dans un âge mûr, il l'avait accepté avec précaution, & en jouissait sans ivresse ; il en connaissait les devoirs, & remplissait très-bien ceux qui tiennent à une administration sévère : souvent il portait une loi sage en commettant une action atroce, & parlait avec gravité & sagesse en agissant avec barbarie. Quel fut donc le principe de toutes ses cruautés ? Je vais tâcher de le développer.

Il était né dur & méchant ; mais avec assez

d'esprit pour ne l'être qu'autant qu'il le voudrait, ou qu'il le faudrait. Naturellement taciturne & observateur, ses réflexions avaient pris la teinte de son ame ; elles étaient sombres & noires. Il n'avait vu dans les hommes que ce qui apprend à les mépriser. Placé dans des conjonctures épineuses, en butte aux dangers & aux soupçons, un sentiment de haine s'était joint à ce mépris pour l'humanité, qui se manifesta dans presque toutes les actions de sa vie. Forcé de dévorer des affronts & des chagrins, il s'était aigri dans le silence & dans la retraite ; en sorte que, lorsqu'il monta sur le trône, il fut disposé à faire le mal par caractère & par vengeance, & à s'armer de tous ses vices, qui peut-être seraient restés oisifs dans son ame, si les circonstances & les contrariétés ne les avaient réveillés : à-peu-près comme un reptile vénimeux fuit volontiers l'aspect des hommes ; mais lorsqu'il est attaqué & tourmenté, s'irrite, se gonfle & combat avec ses poisons.

Tibere, comme l'a remarqué Tacite, ne déploya que par degrés tout ce que son cœur renfermait de méchanceté. Elle se laissait voir de temps en temps, & annonçait tout ce qu'on en devait craindre ; mais son activité, ses soins, ses lumières, une modération affectée, balan-

çaient l'opinion des hommes : on voyait bien qu'il n'était pas possible de l'aimer ; mais on ne savait pas à quel point on devait le haïr. Il se fit long-tems un jeu cruel d'exercer la bassesse & la patience du sénat , & de conduire les hommes qu'il gouvernait au degré d'avilissement dont il les croyait capables, ne fût-ce que pour justifier à ses propres yeux l'opinion qu'il en avait ; peut-être allerent-ils jusqu'à la surpasser , & c'est ce qu'on peut dire de plus fort. Mais en les voyant si abjects, il songeait souvent qu'ils avaient flatté César, & l'avaient assassiné ; qu'ils avaient conspiré vingt fois contre Auguste ; que la crainte seule les lui soumettait ; que dans le temps de la prospérité des petits-fils d'Auguste, ces mêmes hommes qui rampaient actuellement à ses pieds ne l'appellaient que l'exilé de Rhodes, & auraient conduit la main du jeune Caius pour signer son arrêt de mort. Toutes ces idées, roulant à tout moment dans cette ame farouche, lui inspiraient une rage muette & cachée ; & sur le moindre prétexte, il sévissait contre ce sénat qui lui était toujours suspect, & contre ses propres flatteurs, & contre les ministres mêmes de ses vengeances : car rien n'était assuré auprès d'un tyran politique qui jugeait la méchanceté qu'il avait à ses ordres, ordonnait

le crime & le punissait, & sur-tout en savait trop pour épargner jamais ses complices. S'il laissa Séjan régner dans Rome, c'est que, fatigué de la bassesse dégoûtante des Romains, & résolu de se retirer à Caprée, il lui fallait quelqu'un sur qui il pût se reposer des soins du gouvernement, & rejeter une partie de ce fardeau de l'exécration publique qui pesait sur sa conscience. C'est dans cette retraite de Caprée, que son ame s'endurcit encore & devint plus féroce qu'elle ne l'était naturellement. Il n'avait plus à rougir de ses actions devant un peuple nombreux, dont l'opinion contient toujours à un certain point le tyran le plus déterminé, sur tout s'il a de l'orgueil, & Tibère en avait. D'ailleurs les terreurs inséparables de la tyrannie redoublaient dans la solitude, dans l'éloignement des affaires, & dans une vieillesse avilie & coupable. Cette cruauté circonspecte & raisonnée qui d'abord avait agi par principe, était devenue une habitude; car on aime d'autant plus le sang, qu'on en a versé davantage; & ils paraît que les supplices des malheureux étaient pour lui un besoin qui ne peut être connu que d'une ame abominable, avide de sensations atroces. Les remords, auxquels on n'échappe point, quoiqu'on en ait pu dire, & qui de temps en temps s'em-

parent du méchant , de maniere qu'il se hait plus peut-être que les hommes ne le haïssent, le jettaient quelquefois dans une espece de délire dont on nous a conservé des preuves , & ce délire toujours sanguinaire, tel que doit être le délire d'un monstre, suffit pour rendre probables toutes les barbaries recherchées qui souillent les pages de son histoire.

Le même auteur qui a essayé de décrier le gouvernement d'Auguste , s'est plu à justifier & même à exalter celui de Tibere. Il prétend démontrer l'absurdité des imputations dont Tacite & Suétone ont accablé sa mémoire : il ne veut voir dans l'un que de la malignité, & dans l'autre que de la bêtise ; & cet apologie du tyran le plus exécrable , est plus longue & plus verbeuse que ne le serait le panégyrique du meilleur roi. M. Linguet , combattant sans aucune autorité deux historiens qui s'accordent entr'eux, deux hommes publics, dont l'un fut consul & l'autre secrétaire d'un empereur , & qui écrivaient il y a près de deux mille ans , sur des monumens originaux, devrait, ce me semble, être bien fort de raisons & opposer l'évidence à l'authenticité ; mais on est également étonné de la hardiesse des assertions , & de la faiblesse des moyens. *On n'attend point*, dit-il, *jusqu'à soixante & huit*

ans pour se déshonorer par des excès : il n'est gueres probable que le libertinage naisse dans le cœur d'un homme à l'instant où presque toutes les passions y meurent. Le contraire est précisément démontré par l'expérience , & fondé sur la nature. C'est l'imagination déréglée d'un vieillard qui , s'éveillant pour la débauche quand les sens sont morts pour le plaisir , enfante des monstres , & supplée , par des fantaisies sales & bizarres , à l'impuissance de jouir. Tout ce qu'on raconte des abominations de Tibere dans Caprée ne serait pas croyable d'un jeune homme : la santé & la force admettent sans doute des raffinemens de volupté ; mais des ressources aussi extraordinaires que celles qu'on nous dépeint dans la vie de Tibere , ne sont faites que pour la faiblesse qui s'irrite , se consume , & se précipite dans les illusions de la perversité. La jeunesse a trop de desirs pour imaginer tant de moyens ; & l'extrême corruption ne peut naître que quand la nature est défaillante. Il est très-probable que Tibere , las des hommes , dégoûté de sang , & fatigué de lui-même , se tournant vers la débauche pour s'étourdir & se désennuyer , & sentant qu'il s'y prenait bien tard , se jetta dans les excès les plus affreux , & se servit des facilités que lui donnait le pouvoir suprême , pour abuser en tout de l'humanité.

nité. Quand on songe que Tacite & Suétone citent devant tout le peuple Romain les termes nouveaux & connus généralement que Tibere avait créés pour exprimer des infamies nouvelles; que le souvenir & le nom s'en sont conservés dans des médailles antiques, nommées les *médailles spintriennes*, qui subsistent encore aujourd'hui, on a peine à concevoir comment M. Linguet donne, pour toute réponse à tant de témoignages, l'impossibilité d'être vieux & débauché.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est le tableau de la vie de Tibere à Caprée, que M. Linguet substitue de sa pleine autorité à celui qu'ont tracé le *malin* Tacite & l'*imbécille* Suétone. *Après une vie, sinon vertueuse, au moins assez réglée pour un prince, il se retire à la campagne, & s'y livre à une vie douce & solitaire. Jaloux de son repos & d'une gaieté que les embarras du trône ne laissent guere connaître aux princes, il ne se montre plus qu'à des amis, par qui il ne craignait pas d'en être distrait. Ne dirait-on pas que l'auteur parle de Cicéron se retirant à Tusculum? On conviendra aisément que la vie de Tibere ne fut pas vertueuse; mais on est un peu étonné de cette vie douce & solitaire, dans une isle d'où partaient tous les jours, de l'aveu même de M. Linguet, des ordres de proscription & des arrêts de*

mort qu'il est impossible de nier, puisque Tacite & Suétone citent les noms des victimes, qui étaient les plus illustres citoyens de Rome, puisque leurs arrêts étaient consignés dans les registres du sénat & dans les archives de l'empire, que Suétone, secrétaire d'un empereur, avait sous les yeux. On est encore plus surpris de cette *gaieté dont Tibere était jaloux*, quoique M. Linguet ait dit auparavant, *qu'il avait l'humeur sombre & beaucoup de rudesse dans le caractère*. Cette *gaieté*, ces *soupers agréables* (ce sont encore des expressions de l'auteur) ce *repos solitaire* d'un homme qui ne s'occupait qu'à faire entendre des témoins & tourmenter des accusés, toute cette peinture riante ferait croire que M. Linguet a eu des mémoires particuliers sur la vie de Tibere. Il veut absolument qu'il ait été gai & agréable, & qu'il ait eu des amis qu'il conserva jusqu'à la mort : d'un autre côté il convient qu'il avait l'ame féroce ; mais qu'à l'égard de la cruauté qu'on lui a reprochée avec quelque raison, il y aurait bien des choses à dire. Ces choses à dire, c'est qu'il fit périr avec les formalités de la justice beaucoup de citoyens distingués ; que sa sévérité naturelle, aigrie par les satyres, enhardie par les bassesses, donna lieu dans Rome aux scènes les plus tristes, aux plus terribles abus de la puissance arbitraire. Ce qui est certain, c'est que

ces scènes si tristes & ces abus si terribles ne pouvaient avoir que lui pour auteur , & l'on ne voit pas trop quelles excuses on peut y trouver. Mais M. Linguet en trouve , & les voici : c'est qu'on l'avait accablé de railleries mordantes & de libelles injurieux. Il n'y a peut-être point de prince au monde contre qui on n'ait fait des libelles , depuis Auguste jusqu'à Louis XIV. Tous n'ont pas été des Tiberes , & M. Linguet nous permettra d'en remercier le ciel. D'ailleurs, dans les exécutions ordonnées par Tibere , on n'en voit pas une qui ait pour motif un libelle à punir. Les auteurs furent se cacher. *Il était facile , sous un nouveau regne , de prendre des regrets un peu vifs , pour un commencement de projets ambitieux.* Le regne d'Auguste était encore plus nouveau que celui de Tibere , & cependant des regrets un peu vifs ne furent point des crimes d'état ; c'est qu'Auguste ne fut cruel qu'autant qu'il eut des concurrens , & que Tibere était barbare par caractère. Je défie M. Linguet lui-même de trouver une autre raison de cette différence de conduite , & c'est pourtant ce qu'il devrait trouver. *Le prince obligé par son intérêt personnel de maintenir la tranquillité publique , ne devait pas balancer à lui sacrifier les victimes qu'elle semblait exiger. Machiavel n'est pas le premier inventeur de cette po-*

litique plus inhumaine encore que nécessaire. On voit aussi qu'il n'en est pas le dernier apologiste. Telle a toujours été & telle sera toujours la morale de tous les gouvernemens. . . . Toutes les violences ne deviennent-elles pas légitimes aux yeux des hommes en place , dès qu'elles peuvent se couvrir de ce nom aussi terrible au moins que sacré , le bien de l'état ? . . . Tibere , en les introduisant dans le sien , ne fit que se conformer aux maximes de tous les princes à qui leurs ministres persuadent qu'il faut régner sans inquiétude , & qu'il est beau d'être obéi sans examen. Voilà précisément la morale de Mathan :

Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent.

Que signifient toutes ces phrases ? que Tibere régna comme les mauvais princes, & que les mauvais princes ont régné comme Tibere. Mais Titus , mais Trajan , mais les deux Antonins , mais Marc - Aurele , ont suivi d'autres maximes. On fait bien que c'est peu de chose à opposer à la foule innombrable des tyrans & des mauvais rois : mais depuis quand justifie-t-on le crime par le nombre des coupables ? Et quand tous les souverains du monde auraient pensé comme Tibere , & qu'un seul eût vécu comme Henri IV , il n'en serait pas moins vrai que tous ces souverains seraient

des monstres, & que Henry IV seul ferait un roi. On me dira peut-être que Henri IV est mort assassiné : Je répondrai que Louis XI est mort dans son lit. Lisez ces deux morts dans l'histoire, & choisissez.

J'avouerai, avec M. Linguet, que Tibere ne fut pas conquérant, qu'il ne sacrifia point une infinité d'hommes à l'ambition la plus insensée. Mais il en sacrifia une infinité à la cruauté la plus injuste & la plus raffinée : il leur rendit la vie aussi affreuse & plus affreuse même que la mort. Il ne se borna point à quelques têtes de marque ; il en abattit un nombre prodigieux, suivant Tacite, Suétone, Dion, &c. Les peuples ne furent point foulés sous son regne : d'accord ; personne n'a prétendu qu'il n'eut pas les talens nécessaires pour gouverner : mais c'est ce qui rend sa tyrannie plus exécrationnable. C'est sur le nombre, dit M. Linguet, & non sur la qualité des victimes, que je mesure mon horreur pour les tyrans. Tibere en fit périr de toute qualité ; & à l'égard du nombre, je ne veux pas disputer avec M. Linguet ; je n'ai pas le relevé arithmétique de tous les meurtres qu'il ordonna. Je m'apperçois seulement que M. Linguet ne croit pas ce nombre assez grand pour mériter son horreur ; car il n'en a aucune pour Tibere ; il s'en faut de beaucoup. César le grand, le clé-

ment César, chargé d'un million de meurtres, serait à mes yeux un million de fois plus détestable que l'infâme Néron, si celui-ci n'en avait commis qu'un. C'est dommage que cette phrase n'ait aucun sens; car si Néron n'avait commis qu'un meurtre, il ne serait pas l'infâme Néron. Qu'importe à l'infortuné qui périt, que ce soit sur un champ de bataille, dans une prison, ou sur un échafaud? Il importe beaucoup; & les soldats qui allaient gaiement se faire tuer à Fontenoi, ne se croyaient pas tout-à-fait aussi malheureux que les criminels qu'on mène à la Greve, après les avoir appliqués à la torture. Enfin de ce que les peuples ne furent pas foulés, & de ce que les domestiques de Tibere n'avaient pas l'air insolent, M. Linguet conclut que le petit nombre des princes dont la postérité chérit avec raison la mémoire, n'a rien fait de plus pour le bonheur des peuples. C'est-à-dire que si un roi faisait rouer ses ministres, son chancelier, le premier président, une centaine de conseillers, quatre ou cinq cens seigneurs, uniquement parce qu'à souper ils n'auraient pas dit du bien de son regne, ou qu'ils n'auraient pas bu à sa santé, ce serait d'ailleurs le meilleur des rois, pourvu que le pain ne manquât pas à la Halle, & que les huissiers de la Chambre fussent polis.

Pour terminer dignement un morceau si

étrange , on fait à Trajan & au divin Henri IV l'affront de placer leurs noms à côté de celui de Tibere. Combien de souverains seraient mis par leurs flatteurs sur la même ligne que Trajan & Henri IV , s'ils avaient montré la centième partie de la bienfaisance que les plus cruels ennemis de Tibere ne peuvent lui refuser ? Ces cruels ennemis de Tibere sont les historiens qui n'avaient aucun intérêt quelconque à le diffamer. Quant aux flatteurs , M. Linguet n'augure pas encore assez de leur confiance : ils ne seraient pas plus embarrassés pour comparer à Trajan un prince qui n'aurait aucune espèce de mérite , qu'il ne l'est pour placer Tibere au rang des meilleurs souverains.



C A L I G U L A.

C'EST une chose remarquable que cette suite de monstres qui occuperent le trône de l'empire presque sans interruption , à compter depuis la mort d'Auguste jusqu'à celle de Domitien. Malheureusement il ne faut presque compter pour rien le regne de Titus qui ne dura que deux ans, & qui fut assez long pour l'immortaliser , mais trop peu pour établir le bonheur de Rome. Vespasien seul , parmi les dix premiers successeurs d'Auguste , Titus excepté , paraît avoir été digne de régner , & joignit à cet avantage celui de jouir du trône assez long-temps pour rendre ses talens utiles aux Romains. Il est probable que l'extrême corruption des mœurs, la dégradation des ames, les crimes si fréquens qui souillaient le palais des Césars , la mauvaise éducation que leur donnaient des esclaves ou des affranchis à qui l'on confiait l'espérance des peuples , & qui n'avaient d'autre intérêt que d'avilir les maîtres pour écraser les sujets , contribuerent beaucoup à développer & à fortifier les mauvaises dispositions que ces princes avaient reçues de la nature , étoufferent ce

qu'ils pouvaient avoir de vertu ; & les rendirent plus méchans qu'ils n'auraient été. Quelle éducation , par exemple , avait eue Caligula à la cour de Tibère ? Que pouvait-on attendre d'un jeune homme accoutumé à mépriser le sang humain à force d'en voir répandre , endurci par les cruautés commises sous ses yeux , & corrompu par un homme tel que Macron , capable de lui prostituer sa femme , & de lui vendre les derniers instans de son maître ? Qu'on s'étonne après cela des horreurs de son regne. Il était fou , dira-t-on ; mais Charles VI parmi nous l'était aussi , & il n'a point été barbare. La folie de Caligula était celle d'un tigre , & il est inconcevable qu'on l'ait souffert pendant plus de trois ans sans l'enchaîner ou le détruire. Rien ne prouve mieux la terreur servile que le despotisme avait inspirée au sénat , & qu'entretenaient les glaives dont le palais impérial était rempli. Les soldats seuls devaient être les maîtres sous le regne d'un fou furieux qui ne connaissait ni loi , ni raison ; & cet abominable regne aurait duré beaucoup plus long-temps , si , par une suite de son extravagance , Caligula n'eût offensé & menacé ceux même qui faisaient sa sûreté. Ce ne fut point dans le sénat , qui aurait dû faire justice de lui , que se forma la conspiration : ce fut

dans son propre palais , & parmi ses domestiques les plus intimes. Certainement jamais il n'y eut un instant plus favorable pour faire revivre la liberté , que l'instant de sa mort. Il ne restait des Césars que l'imbécille Claude , & il n'y avait pas un seul homme puissant qui songeât à régner. Si , au lieu de s'amuser à délibérer , le sénat se fût rendu maître des portes par le ministère des chevaliers , & les eût fermées aux prétoriens qui campaient à quelque distance ; si , après cette démarche ferme & décidée , il eût exhorté le peuple à la liberté , & député vers les prétoriens pour leur faire des conditions honorables , & les engager à ne point s'opposer au bonheur commun , il est vraisemblable que quelques milliers de soldats qui seuls avaient intérêt à créer un empereur , n'auraient pas assiégé Rome plutôt que de s'unir à tous leurs concitoyens. Mais les Romains n'étaient plus dignes de la liberté. Les démarches des soldats furent unanimes & vigoureuses ; celles du sénat timides & incertaines : & l'on vit alors le fruit de la politique d'Auguste , qui en mettant les corps militaires sous la dépendance immédiate des empereurs , les accoutuma à ne point reconnaître d'autre pouvoir , & leur fit sentir combien il leur était avantageux d'appartenir à un

seul homme intéressé à leur prodiguer les graces & les récompenses , plutôt qu'à un corps de magistrature dont l'esprit est toujours sévère , & qui ne croit jamais devoir rien à personne.

L'auteur *des Révolutions de l'Empire Romain* n'ajoute pas plus de foi à Suétone & à Dion , sur ce qui regarde Caligula , que sur ce qui concerne Tibere. En admettant la folie de cet empereur , il oppose beaucoup de raisonnemens aux extravagances qu'on lui attribue. Il me semble pourtant qu'on peut tout croire d'un fou méchant qui est sur le trône. Il ne veut pas , par exemple , que Caligula ait fait fermer les greniers publics. Il prétend qu'il y aurait eu sédition. Oui , s'ils eussent été fermés assez long-temps pour produire la famine ; mais c'est ce que ne disent point les historiens , & il est évident que ce n'était que la fantaisie passagere d'une tête renversée , qu'un autre caprice remplaça un moment après. Il est sans doute fort peu intéressant de savoir s'il voulait réellement faire son cheval consul. M. Linguet prétend que ce n'était qu'une raillerie , comme la botte que Charles XII voulait envoyer au sénat de Stokolm. Mais l'orgueil injurieux d'un conquérant despote , aigri par le malheur & les contradictions , ne ressemble en rien aux extravagances puérides de Caius à

l'égard de ce cheval, à qui il donna une maison complète. En vérité ce n'est pas la peine de démentir deux historiens sur les folies d'un homme qu'on reconnaît pour fou, ni sur-tout de soutenir que Caligula n'a pas pu *dire d'injures* au sénat; car il est très-vraisemblable qu'il en a pu dire beaucoup.



C L A U D E.

IL semblaient que tout contribuat à désoler & à avilir l'empire Romain. Un imbécille prit la place d'un fou, & un monstre succéda à cet imbécille. Il n'y a peut-être point d'exemple d'une pareille succession dans aucun empire; & ce qui prouve le prodigieux ascendant des Romains sur les autres nations, c'est que, malgré le mépris qu'inspirait leur maître, ils n'en étaient pas moins redoutés, ni moins victorieux dans les différentes parties du monde. Les légions avaient encore leur ancien courage, quoique sans amour pour la patrie, & la même discipline militaire, quoiqu'avec beaucoup moins de docilité. Enfin, des bords de l'Euphrate, un roi vint se prosterner devant Claude, & l'intrépide Caractacus, le héros de l'Angleterre, fut mené en triomphe dans Rome. L'ancienne république n'avait point eu de momens plus glorieux.

Ce Claude, si justement méprisé, n'était pas sans quelques bonnes qualités; il aimait la justice. Mais quoique l'auteur des *Révolutions de l'Empire Romain* veuille le justifier contre M. de Montesquieu, d'avoir évoqué à lui & dans son

palais toutes les causes & tous les jugemens ; je crois que tous les bons esprits feront de l'avis du grand interprète des loix , & trouveront que c'est toujours une faute grave de porter dans le secret du palais des jugemens que leur publicité seule peut rendre respectables. C'est un des plus beaux principes des monarchies , que le souverain ne doit point être juge ; la loi seule doit juger pour lui. Et pourquoi voudrait-il s'ôter à lui-même le droit si noble & si heureux de pouvoir arrêter le glaive , quand la loi ordonne de frapper , & que l'humanité demande des exceptions ? Et comment pourra-t-il pardonner , s'il prend la place de la loi qui ne pardonne jamais ?

Le défaut le plus funeste de Claude fut son extrême faiblesse , & c'est le défaut le plus destructeur dans un souverain. Il vaudrait mieux qu'il fit le mal que de le laisser commettre. Il n'y a point de tyran qui ait dans son ame la méchanceté de cent esclaves.

Tacite a bien raison de dire que la postérité aura peine à croire que l'épouse d'un empereur se soit mariée en public à son amant. Suétone ajoute une circonstance encore plus singulière , mais bien croyable après tout le reste ; c'est qu'on fit signer le contrat à l'empereur. Voilà de ces traits qui doivent un peu

contenir ceux qui veulent soumettre tous les faits historiques au calcul des vraisemblances. Et quel est l'homme qui n'a pas été quelquefois témoin d'événemens très-peu vraisemblables ?

Juvenal a crayonné les débauches de Messaline dans des vers d'une obscénité énergique : & le nom de cette femme trop fameuse est devenu le synonyme de la prostitution la plus effrénée. Cependant il suffit de lire Procope pour voir que Messaline n'a pas mérité l'infame distinction d'être à la tête des prostituées célèbres, & qu'elle doit céder ce rang à Théodora, femme de Justinien. Le récit des excès de cette impératrice est un morceau curieux ; c'est la peinture des abominations les plus recherchées & les plus étonnantes, soit qu'elles aient été commises, soit qu'elles aient été imaginées : ce dernier cas ne ferait pas le moins singulier.



N É R O N.

Et ton nom paraîtra , dans la race future ,
Aux plus cruels Tyrans une cruelle injure.

Britannicus, Act. 5.

VOILA ce qu'on a dit de plus fort contre Néron , & ce qu'il a mérité. On est assez surpris de voir dans Suétone un long tableau froidement tracé de toutes les barbaries de ce monstre , sans qu'il échappe à l'historien un seul mouvement d'indignation ; mais on n'est que plus satisfait ensuite , lorsque venant à la révolution qui le détrôna , il se sert de cette transition , digne d'un meilleur auteur que lui : *Le monde , après avoir supporté un tel monstre près de quatorze ans , en fit à la fin justice.* Il semble en ce moment que l'historien & le lecteur soient soulagés ainsi que l'univers , & secouent le fardeau des crimes de Néron. Il y en a dont l'idée seule épouvante , & fait rougir la nature humaine. Le meurtre d'Agrippine est de ce nombre. Les circonstances du crime sont si effrayantes , qu'elles paraissent l'emporter sur le crime même ; & , malheureusement , on ne saurait les révoquer en doute. Les historiens sont d'accord sur cet affreux détail. Jamais un seul & même parricide ne fut commis tant de fois.

fois. Néron essaie le poison. Le poison ne réussit point. Il invente , après de longues méditations, une machine qui doit faire tomber le plat-fond d'une chambre sur Agrippine & l'écraser. Ce moyen est encore sans effet. Il a recours à un vaisseau qui doit se briser au milieu de la route , & abîmer sa mere sous les flots. Il semblait impossible qu'elle échappât ; elle échappe contre toute apparence. Jamais un coupable n'eut tant de fois l'heureuse occasion du remords, & ne s'attacha à son crime avec une fureur plus réfléchie. Mais ce qui surpasse tout , c'est le moment des adieux d'Agrippine & de Néron , avant qu'elle entre dans le vaisseau où elle doit périr. Tacite & Suétone s'accordent à dire qu'il lui baïsa le sein. Il faut dire plus ; Suétone se sert d'une expression moins décente que celle de *sein* , & qui , lorsqu'on se souvient des projets de Néron sur Agrippine , ou de ceux d'Agrippine sur Néron , présente à l'imagination effrayée toutes les atrocités réunies. Certainement les annales du monde n'offrent rien de plus horrible qu'un fils baïsant le sein de sa mere avant de l'envoyer à la mort ; & il faut convenir que l'histoire des Césars est celle de l'humanité dégradée en tout genre. Tacite , à qui l'on reproche de faire souvent des réflexions ma-

lignes , essaie de donner une interprétation plus douce aux abominables caresses de Néron. *Peut-être*, dit-il, *l'aspect de sa mere, qu'il voyait pour la dernière fois, de sa mere qui allait périr, touchait un moment cette ame, toute féroce qu'elle était.* Ni Tacite, ni Suétone, ni Dion n'affirment qu'il parcourut des yeux & des mains le corps de sa mere massacrée ; mais ils assurent qu'on le disait & qu'on le croyait ; & cette circonstance incertaine n'est pas plus horrible que celles qui sont prouvées.

Nous devons bien regretter d'avoir perdu ; entre autres morceaux de Tacite , celui de la mort de Néron. Si cette peinture est belle , même dans Suétone , qu'aurait-elle donc été sous la main d'un homme tel que Tacite ! Ce sont là de ces momens qui consolent des horreurs dégoûtantes qui surchargent l'histoire des empereurs : c'est un de ces grands tableaux qui rendent l'histoire ancienne si dramatique & si intéressante. Qui est-ce qui ne sent pas quelque plaisir à voir Néron réveillé au milieu de la nuit par la crainte qui précède la punition & qui la commence ; saisi d'effroi en voyant son palais désert , abandonné de ses domestiques & de ses gardes , errant dans les ténèbres , allant frapper aux portes de ceux qui la veille baissaient le seuil de son palais ,

& qui alors lui ferment leur maison , & ne répondent pas même à ses prières ? Quel spectacle de vengeance & de justice ! Il rentre chez lui ; on a déjà pillé jusqu'à son lit. Tout a fui avec ses dépouilles ; le voilà seul , chargé de la haine universelle , & attendant le supplice. Il demande la mort ; mais il ne trouve pas même une main qui veuille l'égorger & le délivrer de lui. Il fuit avec un vil compagnon de débauche & un affranchi : il fuit & il sent trembler la terre sous ses pieds ; ses yeux sont éblouis du feu des éclairs : il fuit & il entend dire à ses côtés : *Voilà des gens qui poursuivent Néron.* Il fuit , & , en passant près du camp des Prétoriens , il entend ses propres soldats qui le chargent d'imprécations. Il meurt enfin , mais lâchement ; il ne se résout à mourir que par la crainte du supplice ; & il faut qu'un esclave soutienne sa main tremblante , & lui aide encore à se dérober aux bourreaux.



G^s A L B A.

TACITE ne nous représente point Galba comme un homme sans mérite ; & cet Empereur est du nombre de ceux dont on ne voit que les fautes, parce qu'ils ont éprouvé des malheurs. Sa conduite dans ses gouvernemens, sans être irréprochable, prouve cependant qu'il savait commander, & ce mot si sensé sous un mauvais prince, *on ne demande compte à personne de son oisiveté*, prouve qu'il avait de l'esprit & de la politique. Il monta trop tard sur un trône orageux. Son grand âge ne pouvait pas en imposer ; & malheureusement à la faiblesse qu'il eut de se laisser conduire par de médiocres subalternes, il joignit l'imprudence de vouloir rétablir l'autorité de l'ancienne discipline au milieu de la corruption générale, sans avoir une puissance assez affermie pour faire respecter ses volontés. Il était à la fois trop facile pour des confidens domestiques qu'il fallait contenir, & trop dur pour des soldats qu'il fallait ménager ; aussi fut-il la victime de la haine qu'il inspirait, & encore plus de celle qu'excitaient d'indignes favoris.

Au surplus on ne peut s'empêcher de con-

venir que ses intentions étaient nobles & dignes de l'ancienne république. Les vieux Romains auraient applaudi à la réponse qu'il fit aux demandes des légions : *J'ai coutume d'enrôler des soldats , & non pas d'en acheter* (1). Il ne manquait à cette parole que des forces pour la soutenir.

S'il ne fut ni prévoir , ni prévenir son infortune , il fut au moins la soutenir avec courage. On ne lui reproche aucun mot , aucune démarche qui décèle une ame timide & troublée dans ces instans toujours si terribles où l'on est entre le trône & le précipice. Rien n'est plus beau peut-être que ce qu'il dit à ce soldat qui dans le premier moment de confusion que produisirent les fausses nouvelles de la mort d'Othon , se vantait devant Galba d'avoir tué son rival : *Soldat , qui te l'a commandé ?* Ainsi , prêt à perdre le pouvoir suprême , sa dernière pensée était d'en maintenir les droits.

(1) Ce mot n'auroit point de sens chez nous , où l'on n'enrôle point de soldats sans les acheter.



O T H O N.

O T H O N fut le premier des Césars qui monta sur le trône sans autre titre que d'avoir assassiné celui qui l'occupait. Ce titre était odieux sans doute ; mais l'attachement prodigieux qu'il avait su inspirer à ses soldats , & qu'une défaite sanglante ne rebuta point ; la hardiesse qu'il eut de se porter pour rival de Néron , & de le faire attendre à sa porte tandis qu'il jouissait de leur commune maîtresse ; l'intégrité & la pureté de ses mœurs dans son gouvernement , opposées à la vie dissolue & efféminée qu'il menait dans Rome ; le courage tranquille qui signala ses derniers momens , & qu'on n'attendait pas d'une ame amollie par la débauche & les plaisirs ; tous ces différens traits rassemblés & frappans par leur contraste , font de cet empereur un des personnages les plus extraordinaires de l'antiquité.

Il paraît que c'était une de ces ames flexibles , de ces esprits souples & versatiles qui réussissent dans tous les temps & dans tous les lieux , parce qu'ils peuvent prendre aisément toutes les formes & tous les tons. Il possédait au plus haut degré cet heureux ta-

fit de plaire qui s'accorde rarement avec la vertu, mais qui est bien plus puissant qu'elle, parce que l'homme vertueux n'a d'autre but que de nous servir, & que l'homme qui veut plaire n'a d'autre but que de nous flatter. Othon, sans connaître la vraie grandeur, avait l'ame ambitieuse; sans être vil, il se pliait à des bassesses qu'il couvrait d'un appareil de faste, d'un air d'intimité avec le prince, & des principes d'un courtisan. Il flattait Néron & le bravait : ce rôle était celui d'un homme au moins supérieur à toute cette cour lâche & corrompue qui ne partageait qu'en tremblant les plaisirs de l'Empereur. Othon, sans avoir aucun principe de morale, était capable d'une conduite sévère & réglée : il le fit voir dans son gouvernement : c'était - là sur - tout la grande épreuve des Romains : c'était une des époques dont dépendait leur réputation. Comme ils étaient à - peu - près despotes dans leurs provinces, on jugeait par la manière dont ils s'y comportaient, de ce qu'ils étaient capables de faire & de souffrir, & l'opinion des peuples entraînait ordinairement celle de la capitale. Les éloges que mérita le gouvernement d'Othon prouvent qu'il avait dès-lors le projet de régner, & qu'il sacrifia à ses projets ambitieux tous ces plaisirs si séduisans & si faciles que la

servitude, la crainte & l'intérêt pouvaient offrir à un commandant de province, connu pour un homme voluptueux.

Il ne s'opposa point à l'élévation de Galba, dont le grand âge ne pouvait pas retarder long-temps ses espérances : il se flattait même que le vieillard menacé & sans appui, forcé d'adopter un soutien, pourrait tourner sur lui ses regards ; mais l'austère Galba n'estimait pas même dans Othon ce qu'il pouvait avoir d'estimable. Celui-ci accablé de dettes, sur le point de voir la misère succéder à cette abondance dont un homme amolli ne peut plus se passer, n'ayant plus rien à espérer après l'adoption de Pison, résolut de recourir à la violence, quoiqu'elle ne fût pas dans son caractère. La facilité qu'il trouva à achever une si grande révolution, commencée avec quinze soldats, & deux cens mille francs empruntés, montre combien il était aimé des Prétoriens, combien Galba en était haï ; & ce que pouvait dans Rome ce corps de soldats préposé à la garde des Empereurs. C'est la seconde fois que ce corps disposait du trône ; mais il avait bien moins d'excuse que la première : il avait au moins couronné dans Claude un rejetton de la famille d'Auguste, qui n'avait point trempé dans la conspiration contre Caius. Ici

il élevait à l'empire un homme qui n'y avait aucun droit , & qui leur donna pour premier ordre celui d'assassiner leur légitime Empereur.

Ce qui a paru le plus étonnant dans Othon, & ce qui a donné lieu à des opinions très-diverses , c'est de voir avec quelle précipitation il se donna la mort après la défaite de Bébriac. Il est certain qu'il avait de très-grandes ressources; que cette perte n'était point du tout décisive ; que ce n'était qu'un échec qu'on pouvait réparer , & dont ses troupes étaient plus irritées qu'abattues. Cependant , malgré les témoignages de zèle qu'on lui prodigue de tous côtés, il renonce tout d'un coup au trône & à la vie. Suétone dit qu'il abhorrait la guerre civile. M. Linguet trouve cette raison *ridicule* , & prétend qu'il était impossible qu'Othon abhorât la guerre civile , parce qu'il avait vu avec plaisir les têtes coupées de Galba & de Pison. Il me semble que l'opinion de Suétone n'est point *ridicule* : il avait beaucoup plus entendu parler d'Othon que M. Linguet. Son pere avait servi dans la guerre entre cet empereur & Vitellius. Suétone pouvait avoir vu & entendu beaucoup des anciens amis d'Othon , & le caractère que l'on suppose communément à ce prince , d'après les notions historiques, ne contredit point ce que Suétone

paraît penser des motifs de sa mort. Une révolution très-rapide l'avait porté sur le trône : il n'avait envisagé dans le pouvoir suprême que des jouissances paisibles. Les fatigues, l'agitation, les soins, les terreurs inséparables d'une guerre civile, pouvaient être un fardeau trop pesant pour son ame ; & ce qui contribue à le prouver, c'est que, ne manquant point de valeur, il ne se trouva pas à la bataille qui décidait de son sort. N'y a-t-il pas lieu de croire que le spectacle de deux armées de concitoyens s'égorgeant pour sa querelle, pouvait être affreux pour lui, quoiqu'il eût supporté volontiers celui de ses deux ennemis massacrés, dont la mort le délivrait d'une concurrence dangereuse ? La guerre civile est une complication de crimes & d'horreurs qui peuvent accabler une ame douce & molle, telle que celle d'Othon. On me répondra qu'il eut la force de se tuer ; mais il est très-prouvé qu'on peut avoir cette espèce de courage qui n'est que d'un moment, & manquer du courage qui demande un long exercice. N'y a-t-il pas des hommes d'un caractère doux, & ennemis de la douleur, qui ont renoncé à la vie au premier chagrin qu'ils ont ressenti ? Il se peut qu'Othon ait pensé de même ; qu'en se livrant à des projets d'élévation qu'il regardait

comme une ressource , il n'ait pas prévu d'abord tout ce que l'ambition impose de fatigues & de sacrifices ; que toujours heureux jusques-là , ayant regardé l'empire comme le comble du bonheur , & le voyant devenir pour lui une source d'infortunes , il ait pris le parti de s'y dérober , & qu'après être arrivé au dernier degré des plaisirs & des grandeurs , il n'ait pas voulu que le sort pût lui faire éprouver plus d'une disgrâce.

Quoi qu'il en soit , rien n'a rendu le nom d'Othon plus mémorable , que la maniere dont il mourut , & l'on parle beaucoup plus de sa mort que de son regne & de sa vie.



VITELLIUS.

LE successeur d'Othon était un des hommes les plus méprisables dont il soit fait mention dans l'histoire, & ce fut précisément son indignité qui fit son élévation. Galba ne l'envoya commander les légions de Germanie, que parce qu'il le regardait comme un homme sans considération, qui ne pouvait être à craindre ni dans aucune place, ni dans aucune conjoncture. Mais les soldats mutinés, jaloux du privilège que les Prétoriens s'étaient arrogé de faire des Empereurs, & jugeant qu'il y avait tout à gagner pour eux dans une pareille élection, le portèrent sur le trône sans qu'il y pensât, & même avec beaucoup plus d'empressement qu'ils n'en auraient fait voir pour un citoyen plus distingué dont ils auraient attendu de moindres récompenses.

Vitellius avait cependant pour lui l'illustration que les trois consulats de son pere répandaient sur sa famille; mais ce pere était un personnage encore plus vil que son fils, & la maniere dont il parvint aux dignités était plus ignominieuse que le consulat n'était glorieux. Il paraît que c'était un modele de bas-

fesse & de lâcheté. Le soulier de Messaline qu'il portait habituellement sous sa toge est une anecdote bien singulière dans l'histoire de la flatterie, & qui fait voir jusqu'où les hommes peuvent descendre. Il faut convenir que si les Romains de la République élèvent quelquefois l'humanité par des traits qui semblent au-dessus d'elle, les Romains de l'Empire la dégradent & la consternent par des exemples d'humiliation dont on ne la croirait pas capable. Les deux extrêmes se trouvent dans le même peuple, & ces flatteurs de Louis XIV, à qui l'on a reproché leur idolâtrie, que tant de raisons paraissaient justifier, étaient des héros en comparaison des courtisans de Claude & de Néron.

Vitellius se repentit bientôt d'avoir accepté une couronne qu'il ne pouvait pas soutenir, & qu'il ne se sentait pas fait pour disputer à personne. Dès qu'il eut un concurrent, il se crut perdu. Il avait abusé beaucoup de cette puissance passagère qu'on allait lui arracher. Il était aussi cruel que faible, & l'un tient souvent à l'autre. On connaît de lui cette parole odieuse qu'on prétend avoir été répétée par Charles IX : *Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.* M. Linguet ne veut pas qu'il ait dit ce mot, & sa raison est que Suétone seul le rap-

porte , & que , par conséquent on est dispensé de le croire. C'est ainsi que M. Linguet raisonne toujours. Cependant, dans son *Histoire des Révolutions* , il transcrit beaucoup de choses qu'il n'a trouvées que dans Suétone, & qu'il ne s'est pas dispensé de croire. S'il y avait quelque invraisemblance dans ce mot attribué à Vitellius , M. Linguet pouvait le réfuter ; mais refuser toute croyance à un trait historique qu'on ne peut attaquer d'aucune manière , & le rejeter uniquement parce que c'est Suétone qui le raconte , c'est une dialectique étrange & particulière à M. Linguet. Il cite à cette occasion une phrase de M. de Voltaire ; *que la plupart des apophtegmes sont des répétitions*. Cela peut être : mais pourvu que Vitellius ait pu dire ce mot comme un autre , la citation ne prouvera rien , si ce n'est que l'exemple d'un grand écrivain qui rejette souvent avec autant de raison que d'éloquence les fables antiques & les fausses traditions , a fait croire à M. Linguet qu'il y aurait autant & peut-être plus de gloire à combattre la vérité & le bon sens. Il est d'autant plus vraisemblable qu'il a eu cette idée , qu'il regarde *l'art d'écrire* comme un art très-futile. On pourrait lui rappeler ici une phrase de M. de Voltaire , puisqu'il aime à le citer ; *que le sûr moyen d'être au-dessous de son art , c'est de se croire*

au-dessus. Mais au reste il est bien vrai qu'il y a un art d'écrire très-futile, c'est celui de faire des phrases communes sur des sujets usés, de prendre la manie des paradoxes pour le courage de la raison, les figures de rhétorique pour les couleurs de l'éloquence, & de décrier avec audace Tacite & Montesquieu, au lieu de les entendre & de les respecter.



V E S P A S I E N.

IL était temps que Rome , après trois regnes violens & orageux qui avaient troublé & ensanglanté l'empire , respirât enfin sous la domination tranquille & modérée de Vespasien. C'était un homme sage & doux. On lui a reproché l'avarice : c'est un vice réel , & surtout dans un prince , mais le moins dangereux sans doute de tous ceux qu'un empereur Romain pouvait avoir. On lui a reproché aussi d'avoir sacrifié Primus à Mucien , d'avoir disgracié l'un , & d'avoir fait de l'autre son favori. Il est vrai que Primus l'avait servi de son épée , & avait battu les troupes de Vitellius ; mais Vespasien croyait avoir de plus grandes obligations à Mucien qui le premier l'avait affermi dans le dessein de prétendre à l'empire, qui lui en avait tracé les moyens , & facilité les voies , & avait commencé par se rendre son appui lorsqu'il aurait pu être son rival.

M. Linguet prétend qu'il n'a pas pu dire en mourant cette plaisanterie si connue , *il me semble que je deviens dieu* , par allusion à l'apothéose qui l'attendait. C'est , dit M. Linguet ,
une

une absurdité que Suétone lui prête , puisque tous les empereurs n'avaient pas été mis au rang des dieux. Oui, mais comme Auguste & Claude avaient eu cet honneur , il me semble que Vespasien pouvait l'espérer : il n'y a rien qui ressemble moins à l'absurdité.



T I T U S.

LA bonté, qui de toutes les qualités est celle que l'on doit estimer le plus, parce que c'est celle dont nous avons le plus de besoin, la bonté fut le caractère distinctif de Titus, & sa mémoire est encore adorée. S'il est vrai, comme on le prétend, qu'il ne parut pas dans sa vie privée tout ce qu'il fut depuis sur le trône, sa gloire en doit être plus grande. Il est bien extraordinaire & bien beau de s'élever tout-à-coup à la hauteur de ses devoirs, de mettre son esprit au niveau de son travail, & de puiser des principes de morale aux sources de la corruption.

Le même auteur dont nous avons déjà fait remarquer les paradoxes étranges & les prétentions destructives, paraît s'être surpassé lui-même au sujet de deux mots fameux & loués dans tous les siècles, qui même communément font presque toute la renommée de Titus, parce qu'ils font pour nous l'histoire de son ame, & que celle de son regne n'est presque rien. Ces deux mots sont, *mes amis, j'ai perdu un jour*, & l'autre, *il ne faut pas que personne sorte mécontent de l'audience du souverain.* C'est

» par ces deux mots , dit M. Linguet , que
 » Suétone n'a pas craint de déshonorer la
 » mémoire de Titus.

Je suis bien sûr que le lecteur à qui j'offre
 cette citation est consterné d'étonnement. Il
 faut citer le passage tout entier. Il est un
 peu long ; mais il faut bien entendre toutes
 les raisons d'un avis si singulier , & les en-
 tendre , s'il se peut , patiemment.

« Je suis seulement fâché que Suétone ait ,
 » à son ordinaire , *déparé* ce penchant esti-
 » mable par une *absurdité*. Personne n'ignore
 » ce qu'il raconte de Titus ; qu'ayant passé
 » un jour *sans rien donner à personne* (*quod nihil*
 » *cuiquam toto die præstitisset*) il dit à ses amis ,
 » *j'ai perdu ma journée* (*diem perdidit*). Par bon-
 » heur pour la réputation de Titus , elle n'est
 » pas fondée uniquement sur ce ridicule apoph-
 » tegme. S'il était vrai , il donnerait lieu de
 » croire que ce prince avait bien plus de pe-
 » titesse dans l'esprit que de générosité dans
 » le cœur. Quoi ! il croyait sa journée perdue
 » parce qu'il n'avait rien *donné* à personne !
 » Quelle idée se faisait-il donc des devoirs
 » de sa place ? les réduisait-il à des distribu-
 » tions *manuelles* , faites à ceux qui pouvaient
 » l'approcher ? Mais cette fonction convient
 » à un caissier subalterne , & non au chef d'un

» grand état. Il y a souvent de la part des
» princes, comme nous l'avons dit de Vespasien , plus de véritable générosité à refuser
» qu'à donner. Leurs libéralités rendent dix
» familles malheureuses pour en obliger une ,
» & quoiqu'elles procurent de la satisfaction
» au maître qui donne , les remerciemens de
» l'esclave qui reçoit sont bien affaiblis par les
» larmes du sujet qui contribue. De plus , ces
» sortes de graces ne pouvaient regarder que
» ceux qui étaient à portée de les solliciter
» & de les recueillir , c'est-à-dire les seuls habitans de la capitale : mais ils n'étaient pas
» les seuls qui y eussent droit : & un prince
» qui ne se ferait cru obligé qu'envers eux , aurait été bien indigne du nom de Titus.
» D'ailleurs , quand le plaisir d'enrichir tous
» ceux qui l'entourent , de remplir toutes les
» mains qui l'importunent , ne ferait pas ruineux pour l'état , un souverain éclairé en
» aurait-il donc fait le premier & le plus essentiel de ses devoirs ? Aurait-il regretté ,
» avec amertume , la perte de tous les momens où il s'en ferait privé ? Il a mille façons
» de les remplir avec bien plus d'utilité. Que
» dirait-on d'un jardinier qui croirait sa journée perdue , parce qu'il aurait manqué d'arroser une de ses allées ? On le soupconne-

» rait sans doute ou de connaître bien peu
 » son métier, ou d'en remplir bien mal les
 » obligations, puisqu'en oubliant tous les tra-
 » vaux nécessaires, il leur préférerait une pré-
 » caution très-indifférente. Il en est de même
 » d'un souverain : quiconque se trouvant à la
 » tête d'un grand empire croit avoir satisfait
 » à tout par des largesses passageres, est un
 » ignorant ou un imbécille. Titus n'était ni
 » l'un, ni l'autre. Il n'est donc pas possible
 » qu'il ait jamais hasardé ce mot *absurde* par
 » lequel Suétone *n'a pas craint de déshonorer sa*
 » *mémoire*, & où presque tous ceux qui lisent,
 » veulent bien ne trouver que de la gran-
 » deur.

Je me suis fait violence pour transcrire cette inconcevable tirade. Ce qu'elle pourrait avoir d'excuse apparente n'est fondé que sur l'altération du mot même que l'on discute, & que M. Linguet défigure absolument. On ne sort pas de surprise, lorsque l'on voit traduire ces mots-ci, *quod nihil cuiquam toto die præstitisset*, qui signifient par-tout où l'on fait un peu de latin, un jour qu'il n'avait rendu aucun service, accordé aucune grace à personne; lorsqu'on le voit, dis-je, traduire ainsi, un jour qu'il n'avait rien donné à personne. Je ne fais que penser : on voit par plusieurs citations de M. Linguet qu'il ne

fait pas très-bien le latin ; mais comment a-t-il pu tomber dans une erreur qu'un écolier ne commettrait pas ? Comment du mot *præstare* , qui est un terme générique , a-t-il pu faire un mot d'un sens absolu & spécifique , tel que le mot *donner* ? *Nihil præstare alicui* signifie littéralement *ne rien faire pour quelqu'un*. Il est impossible que M. Linguet l'ignore. Mais en admettant cette traduction toute naturelle , il n'était plus possible d'attaquer ce mot admiré dans tous les siècles , & que les ames honnêtes ont rappelé si souvent. Il n'était plus possible de comparer Titus à un *caissier qui fait des distributions manuelles* , à un *jardinier qui a oublié d'arroser une de ses allées* , & l'on conçoit bien qu'il a fallu faire quelque chose pour ne pas perdre toutes ces belles phrases. Mais ce sera bien pis si même en passant à M. Linguet sa traduction infidelle , tout ce long morceau n'est pas plus fondé. Et en effet , quand même Titus aurait dit , *j'ai perdu un jour* , parce qu'il n'avait rien donné , où M. Linguet a-t-il pris que cela signifiait qu'il n'avait point *donné d'argent* ? C'est encore une supposition gratuite. Quoi ! Titus n'a pu donner que de *l'argent* ! il n'a pas pu donner des places , des titres , l'anneau de chevalier , le laticlave , les ornemens d'une magistrature ou d'un triomphe , la liberté , des pri-

vileges , des permissions , des indemnités , enfin tout ce qu'un prince peut donner ? tout cela n'est pas de l'argent , n'est point une *distribution manuelle* , un *emploi de caissier* , & il se trouvera que M. Linguet aura pris de l'humeur mal-à-propos. Mais le lecteur n'en pourrait-il pas prendre plus justement de voir toutes ces entorses données au bon sens , pour avoir le plaisir , bien picquant à la vérité , de trouver la mémoire de Titus *déshonorée* précisément par le trait même qui lui a fait le plus d'honneur dans la postérité ?

Que résulte-t-il donc du mot de Titus ? si ce n'est qu'il regardait comme *le premier & le plus essentiel des devoirs* d'un prince de faire du bien ; & quoique ce devoir fût le plus cher à ses yeux , n'y a-t-il pas une infidélité odieuse à en inférer qu'il regardait comme rien les autres devoirs de l'administration ? Le sens naturel , celui qui se présentera à tous les hommes rassemblés , n'est-ce pas que Titus , ayant satisfait à toutes les fonctions du pouvoir , croyait n'avoir point fait assez , s'il n'avait fait quelque bien particulier ? Ce sentiment , si aimable , si noble , peut-il offrir l'idée d'un ignorant ou d'un imbécille qui croit avoir satisfait à tout par des largesses passagères ? On n'a , peut-être , jamais rien imprimé de si étrange , pour

me servir de l'expression la plus douce. M. Linguet, qui n'est pas si modéré, appelle ce mot de Titus, *une des absurdités de Suétone*. Le lecteur peut juger aisément de quel côté est l'absurdité.

Il est impossible de se refuser à une réflexion ; c'est que lorsqu'une parole, telle que celle de Titus, a paru sublime & touchante à tous les hommes depuis dix-sept siècles, lorsqu'on s'est accordé à y trouver l'expression de la plus belle ame & la leçon de tous les rois ; lorsqu'ensuite il se trouve un homme qui seul veut la trouver odieuse & révoltante, qui, pour étayer son opinion, est obligé d'abord de défigurer dans les termes la phrase qu'il veut blâmer, puis d'y donner un sens forcé ; qui se tourmente pour avoir occasion d'invectiver, lorsque les autres ont le plaisir d'admirer & de s'attendrir ; cet homme fait dans la classe générale une exception bien malheureuse.

M. Linguet suit les mêmes procédés, & emploie les mêmes moyens pour décrier cet autre mot de Titus, qui répondait au reproche que ses amis lui faisaient de promettre plus qu'il ne pouvait tenir : *il ne faut pas que personne sorte mécontent de l'audience du souverain*. Il prend ce mot dans un sens rigoureusement littéral,

Il n'y a point de sentence qu'on ne puisse défigurer ainsi , parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit susceptible d'être considérée sous plusieurs faces , & qu'il y a peu de principes qui soient vrais sous tous les aspects , & dont on ne puisse faire une application où ils paraîtront faux. Ainsi M. Linguet prouve fort au long , que *tourmenter les hommes par de fausses promesses est un raffinement d'inhumanité , dont les Tiberes & les Nérons même étaient incapables ; & que cette maxime de Titus rassemble ce qu'il y a de plus odieux , l'infidélité , l'imprudence & la cruauté.*

Voilà des invectives gratuites. Qui ne voit clairement que Titus a voulu dire que , lorsqu'un prince n'était pas assez heureux pour pouvoir accorder sur - le - champ les graces qu'on lui demandait , il fallait au moins qu'il montrât l'envie d'obliger ; qu'il fit espérer ces graces pour un autre temps , s'il se pouvait , ou des bienfaits d'une autre espece , quand l'occasion s'en présenterait ? Cette parole ne pourrait avoir un sens odieux , que dans la bouche d'un homme qui aurait pour principe de promettre toujours , & de ne tenir jamais. C'était un peu la politique de Mazarin. Elle n'est pas humaine ; mais elle est fondée sur le caractère de la plupart des hommes , pour qui l'espérance est un lien beaucoup plus fort que

la reconnaissance. Mazarin n'était pas un Titus ; mais ce n'était pas non plus un Tibère & un Néron , & le style de M. Linguet est presque toujours une déclamation.

Je me suis permis de relever une très-petite partie des erreurs de toute espèce répandues en foule dans cette *Histoire des Révolutions de l'Empire Romain* , heureusement peu connue. J'ai cru que l'on pouvait combattre avec les armes de la raison un homme qui combat avec les armes du paradoxe les anciens & les modernes , & qui ne ménage personne. On voit qu'il affecte , ainsi que le célèbre Gènevois , des opinions extraordinaires ; mais il n'a pas le nerf, le style & la finesse de dialectique nécessaires pour les faire tolérer. L'art de M. Rousseau consiste à amalgamer avec des principes souvent faux des vérités accessoires , & l'éloquence de la bonne morale avec les prestiges de l'erreur. Mais M. Linguet ne met dans ses assertions que de l'audace , & ne peut soutenir le plus léger examen. D'ailleurs, il importait peut-être à l'honneur des lettres de ne pas laisser sans réponse un ouvrage qui respire le mépris des lettres & la haine de la philosophie ; où l'on est indigné de trouver à tout moment l'apologie des tyrans , & la satire des bons princes , les exemples d'oppression justifiés ;

sur les douze premiers Césars: 331
& les maximes de bienfaisance attaquées &
noircies, & toutes les notions de morale &
les autorités historiques absolument renver-
sées.



D O M I T I E N.

QUOIQUE Domitien fût un méchant homme ; il ne laissa pas de faire quelque bien ; sa sévérité fut utile dans un temps de corruption. On trouve , en l'examinant de près , beaucoup de ressemblance entre Louis XI & lui. Ce qu'il disait souvent , qu'on ne croit les princes sur l'article des conspirations que quand ils sont tués , est un mot ingénieux qui n'a pu être dit que par un tyran,



DE NOTRE LANGUE
COMPARÉE
AUX LANGUES GRECQUE ET ROMAINE,
ET
DE LA LITTÉRATURE
ANCIENNE ET MODERNE.

QUELQUES éloges qu'on ait donnés à notre langue , il faut pourtant convenir de ses défavantages: elle ne peut pas se trouver en présence avec les langues anciennes ; sans ressembler à un homme nud & garrotté devant un athlete libre de tous ses membres & armé de toutes pieces (1). Les Grecs & les Latins ont deux qualités inestimables : 1°. Une harmonie élémentaire qui réside dans leurs syllabes & dans leurs terminaisons ; au lieu que nous ne pouvons avoir qu'une harmonie accidentelle , née du concours de mots heureusement choisis

(1) Voyez dans les *Variétés Littéraires* le Discours sur les Langues, de M. l'Abbé Arnaud, qui joint tant d'érudition à tant de goût. Ce Discours excellent a été goûté de tous les Gens de Lettres, & critiqué par des ignorans qui ne l'entendaient pas.

& artitement combinés : 2°. La faculté des inversions, qui les laisse maîtres de placer où ils veulent le mot qui est image & le mot qui est pensée. Il n'y a personne qui en réfléchissant un moment , ne soupçonne ce que l'on peut tirer de ces deux avantages qui nous manquent. Mais pour bien sentir tout ce qu'ils valent , il faut connaître les langues anciennes.

C'est sur-tout dans la poésie qu'on est accablé de leur supériorité. Enfans favorisés de la nature , ils ont des ailes , & nous nous traînons avec des fers. Leur harmonie variée à l'infini est un accompagnement délicieux qui soutient leurs pensées quand elles sont faibles, qui anime les détails indifférens, qui enchante les oreilles quand le cœur se repose. Nous autres modernes, si la pensée nous abandonne, nous avons peu de ressources pour nous faire écouter. Mais l'homme voluptueux, l'homme aux organes sensibles dira à Virgile , à Horace ; chantez toujours , chantez , dussiez vous ne rien dire. Votre voix me charme , quand vos discours ne m'occupent pas.

Aussi parmi nous , ceux qui sentant ce besoin de penser , & craignant de paraître quelquefois vuides , ont voulu que tous leurs vers marquassent , ou que toutes leurs phrases fussent frappantes , sont tendus & roides, Racine

Massillon , au contraire , & ceux qui , comme eux , ont goûté la mollesse heureuse des anciens , l'ont introduite , autant qu'ils ont pu , dans leur composition , & les hommes sans goût l'ont appelée faiblesse.

L'oreille était chez les anciens le juge le plus sévère & celui qu'il fallait gagner le premier : tous leurs mots avaient un accent décidé. De cette diversité de sons se formait la musique de leur poésie ; & de la faculté d'intervertir l'ordre des mots , se composait un langage particulier , si différent de la prose , qu'en décomposant les vers de Virgile , on y trouverait encore , selon l'expression d'Horace , les membres d'un poëte mis en pieces ; au lieu que parmi nous le plus grand éloge des vers est de se trouver bons en prose. L'essai que fit La Motte sur la premiere scene de Mithridate en est une preuve évidente. Les vers de Racine n'y sont plus que de la prose très - bien faite : c'est que le plus grand mérite de nos vers est d'échapper à la contrainte des regles , & de paraître libres sous les entraves de la mesure & de la rime. Otez cette rime , & il deviendra impossible de marquer des limites entre la prose & la poésie , parce que la prose éloquente tient beaucoup de la Poésie , & que la poésie déconstruite n'est plus que de l'excellente prose,

Les rimes , outre la monotonie qui se fait sentir à la longue , ont encore un autre inconvénient ; c'est qu'elles nous forcent à procéder trop souvent par distiques , & rendent les périodes en vers trop rares & trop difficiles : on n'en trouve que chez les meilleurs écrivains. Les anciens en sont pleins , suspendent le sens de leurs phrases autant qu'ils veulent , tandis que les nôtres ont l'air de finir de deux vers en deux vers : ils irritent la curiosité , & nous la rassasient trop tôt.

On ne saurait croire combien cet art des suspensions ajoute au plaisir du lecteur & à l'intérêt du style, dans les prosateurs même, comme dans les poètes. Voyez le commencement du quatrième livre de Quinte-Curce.

» Darius , tanti modò exercitus rex , qui ;
 » triumphantis magis quàm dimicantis more ,
 » curru sublimis , inierat bellum , per loca quæ
 » immensis propè agminibus compleverat ,
 « jam inania & ingenti solitudine vasta , fu-
 » giebat «.

Je conserverai dans la première version de cette phrase l'arrangement du latin , afin de faire comprendre le dessein de l'auteur. Le moment de son récit est après la bataille d'Iffus.

» Darius , un peu auparavant maître d'une
 » puissante

« puissante armée, qui s'était avancé au com-
« bat , élevé sur un char superbe , dans l'ap-
« pareil d'un triomphateur plutôt que d'un
» général , alors au travers des campagnes
» qu'il avait remplies de ses innombrables ba-
» taillons , & qui maintenant n'offraient plus
» qu'une triste & vaste solitude , *fuyait* ».

Cette construction est très-mauvaise en fran-
çais , & ce mot , *fuyait* , finit très-mal la phrase :
il la termine admirablement dans le latin. Il est
facile même à ceux qui ne savent pas cette
langue, d'appercevoir l'art de l'écrivain. A la vé-
rité ils ne peuvent pas deviner que *fugiebat* ,
mot composé de deux breves & de deux
longues ; complete très-bien une période ,
au lieu que *fuyait* est un mot sourd & sec ;
mais ils doivent voir clairement que la phra-
se entière est construite de manière à faire
attendre ce mot *fugiebat* ; que c'est là le grand
coup que veut frapper l'auteur ; qu'il présente
d'abord à l'esprit ce magnifique tableau de la
puissance de Darius , pour offrir ensuite dans
ce seul mot *fugiebat* , il *fuyait* , le contraste de
tant de grandeur & les révolutions de la for-
tune : en sorte que la phrase est évidemment
composée de deux parties , dont la première
étaie tout ce qu'était le grand roi avant la
journée d'Illus , & la seconde , composée d'un

seul mot , représente ce qu'il est après cette funeste journée. L'arrangement pittoresque des phrases grecques & latines n'est pas toujours aussi frappant que dans cet endroit ; mais cet exemple suffit pour faire connaître tout ce que peut produire un si heureux mécanisme , & avec quel plaisir on lit des ouvrages écrits de ce style.

Maintenant , s'il s'agissait de traduire cette phrase comme elle doit l'être dans le génie de notre langue, il est démontré d'abord qu'il faut renoncer à conserver la place du mot *fugiebat* , quelque avantageuse qu'elle soit , & disposer ainsi la période française.

» Darius , qui un moment auparavant s'était
 » vu à la tête d'une si puissante armée , &
 » qui s'était avancé au combat , élevé sur un
 » char superbe , dans l'appareil d'un triom-
 » phateur plutôt que d'un général , fuyait alors
 » au travers de ces mêmes campagnes qu'il
 » avait remplies de ses innombrables bataillons,
 » & qui maintenant n'offraient plus qu'une
 » triste & vaste solitude «.

Indépendamment de l'art que j'ai fait remarquer dans la disposition de cette phrase , on a dû voir qu'elle est du ton le plus noble & le plus élevé ; & c'est ainsi que l'histoire est toujours écrite dans les siècles brillans de

comparée aux Langues Grecque & Romaine. 339
la Grèce & de Rome. On se demande souvent pourquoi la lecture des histoires anciennes est infiniment plus agréable que celle des histoires modernes. Cette différence ne vient pas seulement , comme on l'a vu , de la supériorité du sujet & de la nature des faits historiques ; elle vient encore , il faut l'avouer , de l'excellence des génies qui ont écrit l'histoire grecque & romaine. Certainement nous n'avons pas un biographe à comparer à Plutarque. Ceux qui ne savent pas le grec n'ont qu'à lire seulement dans M. Rollin la conversation de Sylla & d'Archelaüs ; c'est un ordre de beautés qui nous semble étranger ; on se croit dans un autre monde. J'observerai en passant que les compilations de M. Rollin , malgré la prolixité , le défaut d'ordre , la crédulité & une morale qui n'est faite que pour les enfans , sont pourtant lues avec plaisir , uniquement parce qu'il est plein des modèles de l'antiquité , & , pour ainsi dire , impregné de leurs sucs & de leur substance.

La sagesse , la gravité , la précision de Thucydide ; l'abondance élégante de Xénophon ; l'agrément d'Hérodote , qui fait pardonner les fables qu'il raconte , sont un genre de mérite qu'on n'a point égalé parmi nous ; & si l'on se tourne du côté des Latins , avons nous quelque chose qui ressemble à Tite Live & à Ta-

cite ? Plusieurs morceaux de St Réal peuvent être comparés à Salluste, sans pourtant le valoir. La conjuration de Portugal, & un tableau des dernières révolutions de la Russie, connu des gens de lettres & des amateurs, font ce que nous avons de meilleur en ce genre. Mais d'ailleurs toute l'histoire moderne en notre langue est encore à faire ; & c'est peut-être la moisson la plus abondante qui reste dans le champ de notre littérature. Daniel & Mezeray ne satisfont ni l'oreille, ni l'imagination, ni la raison ; & il ne faut pas croire que ce soit absolument la faute de notre histoire : elle est sèche sans doute dans les premiers temps ; mais en avançant dans la seconde & la troisième race, le sujet devient fécond & intéressant. Croit-on que l'époque singulière des Croisades, ce genre de folie pieuse & héroïque, qui n'a point d'exemple dans l'antiquité ; le siècle de Charles-Quint & de François premier ; la Ligue, ce temps si fertile en grands crimes & en grands hommes, ne fussent pas des tableaux attachans, s'ils étaient coloriés par la main d'un homme tel que Tacite ? Le malheur de nos historiens est de n'être pas peintres, & les anciens l'étaient : tout ce qu'ils écrivaient a une forme dramatique qui fait illusion au lecteur, & lui fait croire qu'il assiste à un

comparée aux Langues Grecque & Romaine. 341
spectacle , qu'il voit agir les personnages , &
qu'il les entend parler. Nos historiens , faute
de connaître ce grand art , ont été presque
tous ou des gazetiers , ou des rhéteurs. Nous
avons des mémoires qui sont en général meil-
leurs que nos histoires , & qui peuvent servir
à en faire de bonnes : c'est que le premier
de ces deux genres est beaucoup plus aisé que
l'autre. On amasse facilement des matériaux ;
mais c'est le génie qui élève l'édifice.

Nous n'avons pas assez connu la majesté de
l'histoire ; nous ne nous sommes pas représenté
assez fidelement quel doit être l'homme qui
peint les siècles , qui parle devant la postérité ,
qui assemble les générations passées & futures ,
pour dire aux unes ce qu'elles ont été , & aux
autres ce qu'elles doivent être. La dignité de
cet emploi paraît n'avoir été sentie que par
les anciens : il semble qu'en général ils soient
plus mâles & plus grands que nous. Le fonds
de leurs ouvrages est riche , & tel d'entr'eux
a distribué ses dépouilles à vingt modernes.
Une centaine de vers traduits de Virgile a
suffi pour faire réussir la tragédie de Didon ;
& nous avons de fort bons écrits qui ne sont
que des commentaires de quelques pages de
l'antiquité. Nous pouvons sans doute lui op-
poser de grands hommes ; mais si je voulais ,

en exceptant ces génies privilégiés ; me former une idée du plus grand nombre des écrits qui ont réussi parmi nous , & de ceux qui nous sont restés des anciens , je me figurerais d'un côté un jeune homme aimable & brillant , habillé à la moderne , ferré dans les parures étroites & mesquines que nous croyons élégantes , & qui désole nos peintres lorsqu'il faut les mettre sur la toile , les traits fins & délicats , les yeux vifs & la contenance légère ; & de l'autre côté un homme mûr , à moitié nud , recouvert d'une draperie ondoyante , la physionomie noble & ouverte , le front élevé , un air d'inspiration dans les regards , de l'expression dans tous les traits , des cheveux naturellement bouclés , flottant sur des épaules larges , des membres robustes , des muscles prononcés , & dans toute la personne un ensemble qui attache & qui plaît davantage à mesure qu'on le considère.

C'est en lisant les anciens , qu'on juge & qu'on goûte mieux les bons modernes qui leur ressemblent ; c'est avec eux que le goût s'épure & que l'ame s'élève & se fortifie , que le sentiment de la vraie gloire & l'amour du vrai beau s'accroissent & s'affermissent. On ne les lit pas assez. Nous avons beaucoup d'écrivains & peu d'hommes de lettres. Racine, Boileau,

Fénélon, étudiaient sans cesse l'antiquité. M. de Voltaire, l'héritier du siècle de Louis XIV, est rempli du siècle d'Auguste. |

Quel Littérateur d'une classe distinguée n'a pas souvent à se plaindre des injustices de ses contemporains ? Eh bien ! qu'il se réfugie alors dans le sein de l'antiquité ; c'est-là son véritable asyle. Si les progrès du mauvais goût, les préventions de l'ignorance, les noirceurs de l'envie, les outrages de la haine, jettent dans son ame ce découragement involontaire qui se fait sentir quelquefois à ceux qui aiment le plus les beaux arts, & qui leur ont tout sacrifié ; alors qu'il revienne vivre avec Horace, Virgile & Cicéron ; qu'il en fasse ses amis & ses consolateurs ; qu'il converse avec ces grandes ames : la sienne retrouvera tout son courage ; & c'est avec de pareils confrères qu'il oubliera ses ennemis.

Qui est-ce qui n'a pas mieux senti la dignité de l'homme en lisant les Tusculanes de Cicéron ? Qui est-ce qui ne s'est pas affermi dans l'amour de la vérité, en voyant le portrait qu'il trace de la raison ? » La raison, dit-il, a dans » soi quelque chose de noble & d'excellent, » fait pour commander, & non pour obéir ; » un caractère élevé au-dessus des choses hu-

» maines , qui ne craint rien , qui ne cede à
» personne , que rien ne détruit «. Tout ce
qu'on a dit sur la clémence , vaut-il cet en-
droit du plaidoyer pour Ligarius , où il dit à
César : «. Il n'y a rien de plus grand dans ta
» fortune que de pouvoir conserver la vie à
» une foule d'hommes , & rien de plus grand
» dans ton ame que de le vouloir «.

Mais d'où naît ce charme qu'on remarque dans
leurs ouvrages & qui nous y attache sans cesse ?
Qu'est-ce qui soutient en eux ce ton d'éléva-
tion naturelle qui ne se dément presque jamais ?
C'est que les lettres étaient pour eux un besoin
de l'ame , & non pas un métier de convenance ;
c'est qu'ils répandaient sur le papier des idées
& des sentimens qu'ils ne cherchaient pas ail-
leurs qu'en eux-mêmes ; c'est qu'ils ont un ca-
ractere qui leur appartient , & qui donne son
empreinte à tout ce qu'ils composent. Aussi ne
voyez - vous jamais chez eux ce mélange de
tons que l'on remarque aujourd'hui dans une
foule d'auteurs qui ne peuvent en avoir un qui
leur soit propre. Rien n'est si rare parmi nous
que d'écrire d'après soi. Tel homme qui n'a rien
dans la tête , veut absolument faire un ouvrage :
il lit ceux qu'on a faits , & il en compose une
bigarrure : il épie tous les événemens du jour ;
& va *épiçraillant* sur tous les sujets. Le fonds

de son caractère est léger ; il voudra être sérieux ; il voudra s'adapter des idées grandes ou sombres , qu'il mêlera mal-adroitement avec un coloris d'éventail qui est le sien. Toute manière lui paraîtra bonne, pourvu qu'il écrive ; & ne s'arrêtant point dans son incurable facilité , il se trouvera en peu de temps volumineusement frivole, & parviendra au douzième tome, lorsque peut-être il n'aurait pas écrit douze pages , s'il s'était demandé de bonne foi pourquoi il écrivait , & ce qu'il avait à dire.

On ne trouve chez les anciens aucune trace de cette ridicule manie ; leurs écrivains les plus médiocres ont tous une manière qu'ils ne cherchent point à amalgamer avec celle d'autrui. Ce n'est pas qu'il n'y eût à Rome , comme à Paris , un peuple de misérables imitateurs , qu'Horace appelle un *bétail esclave* ; mais ils étaient généralement méprisés ; & ce qui sert à le prouver , c'est que leurs ouvrages ne nous sont pas parvenus. Nous n'avons aucun des mauvais poètes dont l'antiquité fait mention : c'est qu'alors les productions de l'esprit ne se multipliaient que par des copies manuscrites , qu'on ne prenait guère la peine de faire que pour les ouvrages approuvés. Ceux qui vivaient du métier de copistes n'auraient pas trouvé le débit des autres , & savaient trop

bien mettre leur temps & leur travail à profit ; pour se ruiner en faveur d'un plat écrivain : Ainsi les mauvais ouvrages s'anéantissaient d'eux-mêmes. Ce n'est que depuis l'invention de Guttemberg , que la sottise est immortelle comme le génie ; que les bibliothèques sont devenues immenses , parce que les folies des hommes sont inépuisables , & que dans ces vastes dépôts où tout se conserve , on trouve l'*Année Littéraire* en cent volumes , occupant plus de place que tous les chefs-d'œuvre des anciens & des modernes réunis ensemble.



DE DÉMOSTHÈNE.

QUE serait-ce donc si vous l'eussiez entendu lui-même ? C'est le plus grand éloge de Demosthène, fait par son ennemi. Ce mot grec, tel qu'il fut prononcé par *Eschine*, est même plus énergique : *Que serait-ce si vous eussiez entendu rugir le monstre ?* Cette expression donne une idée terrible de ce qu'était Démosthène dans la tribune aux harangues ; & cette idée est confirmée par le genre de son éloquence. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes, plus inévitables. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, & dont il redouble sans cesse les atteintes ; il frappe sans donner le temps de respirer ; il pousse, presse, renverse ; & ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chute.

Raisonnemens & mouvemens, voilà toute l'éloquence de Démosthène : son style est austère & robuste, tel qu'il convient à une ame franche & impétueuse. Il ne s'occupe jamais à parer sa pensée ; ce soin semble au-dessous de lui ; il ne songe qu'à la porter

toute entière au fond de votre ame. Nul n'a moins employé les figures de la parole, nul n'a plus négligé les ornemens; mais dans sa marche rapide, il entraîne l'auditeur où il veut; & ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que l'espèce de suffrage qu'il arrache est toujours pour l'objet dont il s'agit & non pas pour lui. On dirait d'un autre, il parle bien: on devait dire de Démosthène, il a raison.

Cicéron le regarde comme le premier des hommes dans l'éloquence judiciaire & délibérative, parce que nul ne va plus promptement & plus sûrement à son but, qui est de mouvoir & d'entraîner ou la multitude ou les juges. Cette justice rendue à Démosthène par Cicéron fait d'autant plus d'honneur à tous les deux, que les caractères de leur éloquence sont absolument différens. Cicéron est de tous les hommes celui qui a porté le plus loin les charmes du style & les ressources du pathétique. Il se complait dans sa magnifique abondance, raconte avec tout l'art possible, & pleure avec grace. C'est pourtant cet homme qui vante la supériorité de Démosthène, l'élévation de ses idées, la dignité de son style, & son impulsion victorieuse. Fénelon lui rend le même hommage, & le préfère à Cicéron, que pourtant il aime infini-

ment : tant il était de la destinée de *Démofthène* de subjuguier en tout genre ses juges & ses rivaux.

On a observé avec raison , que le premier degré d'éloquence , l'art oratoire proprement dit , l'art de persuader , réside éminemment dans ce que les rhéteurs ont appelé le genre *judiciaire & délibératif* ; c'est - là qu'il s'agit de remporter une victoire , & de donner son opinion à des juges qui vont prononcer , ou à des hommes assemblés qui délibèrent. Quand l'orateur y est parvenu , c'est le triomphe de son art. Ce triomphe ne peut guere avoir lieu , comme on l'a remarqué , dans les gouvernemens absolus. Il n'appartient qu'aux gouvernemens mixtes , aux républiques. Mais si l'éloquence ne peut plus se signaler par ces sortes de victoires , ne pourrait-on pas dire qu'aujourd'hui ses succès , devenus moins brillans , ont un effet plus étendu , plus solide , & qui appartient davantage au bien général de l'humanité ? Le genre démonstratif , celui qui consiste dans l'éloge des grands hommes & le développement des grandes vérités , en même-temps qu'il est susceptible de toutes les beautés les plus sublimes , est encore recommandable par son utilité & son intérêt , & par le bien qu'il peut faire aux hommes. Il a contribué à répandre dans l'Eu-

rope policée la morale des honnêtes gens ; les principes de la raison , l'amour du bien & le mépris pour les préjugés. Croit-on que cette espèce de succès n'ait pas aussi son éclat & sa gloire ? Il ne s'agit plus aujourd'hui pour l'homme éloquent de soulever la Grece contre Philippe , ou Rome contre Antoine : il s'agit même rarement de sauver l'innocence ; ce n'est guere par l'éloquence qu'on en vient à bout ; & la malheureuse aventure des Calas heureusement n'est pas commune. Il s'agit d'adoucir les ames & d'éclairer les esprits ; & ce genre d'éloquence a eu parmi nous ses Cicérons & ses Démosthenes , jugés plus sévèrement que ceux d'Athenes & de Rome , puisque ceux-ci l'ont été par une multitude qui écoutait , & que les nôtres le sont par un petit nombre d'hommes qui lisent.

Il ne faut pas non plus se persuader que pour apprécier Démosthène , pour connaître l'homme qui maîtrisait la Grece , il suffise de le lire même dans une bonne traduction ; il faut apprendre sa langue , se reporter au temps où il vivait , se remplir des intérêts qui l'occupent , le voir dans la tribune , l'entendre répondre à ceux qui demandaient quelle nécessité de s'armer contre Philippe ?

« Eh ! quelle autre , grands dieux ! que celle

» qui meut des hommes libres, la vue du dés-
» honneur ? Est-ce cette nécessité que vous
» attendez ? elle vous assiege, elle vous presse.
» Il en est une autre Dieux protecteurs !
» éloignez-la des Athéniens ! Il en est une au-
» tre, celle qui frappe les esclaves, la violence ;
» Athéniens , j'aurais honte de vous en par-
» ler «.

Son chef-d'œuvre est sans doute sa harangue pour la couronne ; c'est en ce genre celui de toute l'antiquité. Jamais accusé n'a parlé de lui-même avec plus de noblesse & d'intérêt ; sa cause était belle , il est vrai ; quel homme en eut jamais une plus belle à défendre ? Il fallait justifier devant toute la Grèce assemblée l'honneur que le peuple d'Athènes venait de lui faire en lui décernant une couronne. Ce peuple était intéressé lui-même à soutenir son choix ; mais enfin Démosthène plaidait contre l'envie, l'envie toujours si favorablement écoutée. Il plaidait contre un orateur habile ; car on est tenté de déplorer tout le malheureux talent qu'Eschine déploie dans une mauvaise cause. A travers son élocution facile & brillante, on démêle à tout moment la faiblesse de ses moyens, l'artifice de ses mensonges. Il donne à toutes les loix qu'il cite un sens faux & forcé , à toutes les actions de Démosthène

qu'il rapporte, une tournure maligne & invraisemblable ; & plus il sent le défaut de preuves , plus il exagere les expressions , ce qui , dans tout genre de calomnie , est la méthode des détracteurs qui espèrent ainsi faire aux autres l'illusion qu'ils ne se font pas à eux-mêmes. Le seul endroit où il semble avoir les faits pour lui , c'est la malheureuse guerre d'Athènes contre Philippe , conseillée par Démosthène ; c'est la funeste bataille de Chéronée où lui-même avait pris la fuite. Il faut convenir qu'Eschine semble triompher en cet endroit : il y est vraiment éloquent : il assemble autour de la tribune les ombres de ces infortunés citoyens ; il les place entre le peuple & Démosthène ; il l'investit de ces mânes vengeurs , & en forme autour de lui un rempart dont il semble lui défendre de sortir. Eh ! bien , c'est précisément en cet endroit que Démosthène l'accable dès qu'il a repris la parole , & d'une seule phrase il renverse tout cet appareil de vengeance que son rival avait élevé contre lui. On la connaît , on l'a citée cent fois, cette sublime apostrophe, cette formule de serment patriotique si justement admirée :

» Non , Athéniens, j'en jure, vous n'avez
» point failli en défendant la liberté de la
» Grece. J'en jure , & par les mânes de vos
» ancêtres

» ancêtres qui ont péri dans les champs de
» Marathon ; & par ceux qui ont combattu
» à Platée , à Salamine , à Arthémise ; par tous
» ces grands citoyens , dont la Grece a re-
» cueilli les cendres dans des monumens pu-
» blics ; elle leur a accordé à tous la même
» sépulture & les mêmes honneurs ; oui ,
» Eschine , à tous , car tous avaient eu la
» même vertu , quoique la destinée souveraine
» ne leur eût pas donné à tous le même
» succès «.

Ne voyez - vous pas à ces mots toutes les
ombres évoquées par Eschine se ranger du côté
de Démosthène ?

Avec quelle adresse encore , avec quelle
accablante énergie , il tourne contre Eschine
cet air de triomphe qu'il avait eu un moment
en parlant de la disgrâce de Chéronée ! que ce
mouvement est d'un véritable orateur !

» L'avez-vous remarqué , Athéniens , lors-
» qu'il a parlé de nos malheurs ! il en parlait
» sans rien ressentir , sans rien témoigner de
» cette tristesse qui sied si bien à un citoyen
» sensible & vertueux. Son visage était rayon-
» nant d'allégresse , sa voix était sonore &
» éclatante : le malheureux ! il croyait m'ac-
» cuser , & il s'accusait en effet lui-même , en
» se montrant dans nos revers communs si

» différent de ce que vous êtes «.

Comment résister à un tel homme ? & qui ne voit par ces traits seuls qu'Eschine devait succomber ? Démosthène n'avait pas même besoin de toute sa force. Il n'est pas au tiers de sa harangue , que celle de son adversaire est détruite , sans qu'il en reste de traces. Comme il est intéressant dès les premières lignes de son exorde !

» Eschine , dit-il , a dans cette accusation
» de grands avantages , oui , Athéniens , de
» bien grands. Nos risques ne sont pas égaux ;
» s'il ne gagne pas sa cause , il ne perd rien ;
» & moi , si je perds votre bienveillance . . . :
» Mais non , il ne sortira pas de ma bouche
» une parole sinistre , au moment où je com-
» mence à vous parler. Athéniens , on écoute
» volontiers l'accusation & l'injure ; & qu'on
» entend avec peine ceux qui sont forcés à
» dire du bien d'eux-mêmes ! Ainsi donc Es-
» chine a pour lui tout ce qui attire l'at-
» tention des hommes ; il m'a laissé ce qui
» les blesse & leur déplaît. Si dans cette crainte
» je me tais sur les actions de ma vie , je pa-
» raitrai me justifier mal , je ne serai plus ce-
» lui que vous avez cru digne de récompense ;
» si pour l'intérêt de ma cause , j'expose ce que
» j'ai fait en servant l'état , je serai dans la né-

» cessité de parler souvent de moi-même ; je
» le ferai du moins avec toute la modération
» dont je suis capable , & ce que je serai forcé
» de dire , imputez - le , Athéniens , à celui
» qui m'oblige à me défendre «.

Ailleurs il s'interrompt dans le récit de ses services.

» Ecoutez - moi , dit-il , vous le devez ; c'est
» pour vous que j'ai eu la force de supporter
» tous ces travaux. Il serait trop honteux que
» vous n'eussiez pas celle de les entendre «



AVERTISSEMENT.

ON a cru devoir placer ici le morceau suivant qui parut dans le Journal de Littérature au moment de la mort du plus grand Acteur qu'ait eu le Théâtre Français. Il est de l'intérêt des Lettres de conserver, autant qu'il est possible, ces hommages aussi justes que douloureux, rendus aux hommes supérieurs, qui ne sont guères appréciés que quand ils ne sont plus.

É L O G E

D E

L E K A I N.

HENRI-LOUIS LEKAIN est mort le 8 Février, d'une fièvre inflammatoire, dont les progrès ont été si rapides, qu'on a vu presque en même tems son danger & sa mort. Il était dans sa quarante-neuvième année. Il avait monté pour la première fois sur le théâtre français en 1750, & débuté par le rôle de Titus dans la Tragédie de *Brutus*. Il a paru pour la dernière fois sur le même théâtre, dans *Adélaïde du Guesclin*. Ainsi les premiers essais & les derniers efforts de son talent ont été pour M. de Voltaire. Il semblerait que la nature eût créé le plus pathétique des Acteurs pour le plus tragique des Poètes; & en même tems que M. de Voltaire donnait à la Tragédie un degré de force qu'elle n'avait pas avant lui, cet homme aussi heureux qu'extraordinaire, a trouvé un Acteur qui a porté l'art de la déclamation à un degré d'énergie & de

chaleur inconnue auparavant , & que peut-être on ne reverra plus.

Ce sentiment profond de la Tragédie , cette expression si frappante de toutes les passions , dont la vérité n'était jamais au-dessous des convenances de l'art ni de la dignité de la scène , a été le talent particulier de l'Acteur que nous pleurons , le principe de ses succès , & ceux qui ont vu le plus anciennement notre théâtre , avouent que dans cette partie personne n'a pu lui être comparé.

Il ne fallait rien moins que cette sensibilité si heureuse & si rare , pour vaincre les difficultés qui s'offrirent à lui au commencement de sa carrière , & suppléer à ce qui lui manquait du côté des avantages extérieurs & des dons naturels. On lui reprochait , lorsqu'il parut , les défauts de la figure & de la voix. C'est ici que l'art & le travail vinrent à son secours. Il s'accoutuma à donner à sa physionomie & à ses traits une expression vive & marquée , qui en faisait disparaître les désagréments. Il sut dompter son organe naturellement un peu lourd , & le plier à la facilité du débit , nécessaire dans les momens tranquilles ; car dès que son rôle le permettait , sa voix en se passionnant , devenait intéressante , & portait au fond de l'ame les accens de l'amour malheureux , de la ven-

gence , de la jalousie , de la fureur , du désespoir : ce n'était ni des cris secs , ni des hurlemens odieux ; c'était de ces cris déchirans que la douleur arrête au passage , & qui n'en vont que plus avant dans le cœur. C'était de ces sanglots tels qu'on les a encore entendus dans Vendôme avec tant de transport , lorsqu'il disait :

Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé.

Ces grands effets n'ont été connus que de lui , & c'est ainsi qu'il était parvenu non-seulement à faire oublier les défauts de son visage , mais même à produire une telle illusion , que rien n'était plus commun que d'entendre des femmes s'écrier en voyant Orosmane ou Tancrède : *comme il est beau !* mouvement qui leur faisait honneur , & qui prouve qu'aux yeux des femmes , qui connaissent le prix de l'amour , la véritable beauté de l'homme est la sensibilité de son ame , & que pour elles le plus beau de tous est celui qui fait le mieux les aimer.

Aussi dès les commencemens , & longtems avant qu'il eût acquis cette perfection , fruit laborieux du temps & de l'étude , les effets irrésistibles de son jeu subjuguèrent la haine & l'envie , & triomphèrent de tous les obstacles qu'on lui opposait. On sait que son début , qui

dura dix-sept mois , fut aussi pénible que brillant. Toujours applaudi sur la scène par cette partie du public qui ne vient chercher au théâtre que le plaisir , & qui ne craint que l'ennui , il opposa constamment la protection du Parterre aux cabales des foyers , aux intrigues de Versailles , & même aux dégoûts & aux critiques des premières loges. Tout le monde disait du mal du nouvel Acteur ; & tout le monde courait le voir ; & dès qu'il paraissait , les battemens de mains ne finissaient pas. C'est après avoir joué à la Cour le rôle d'Orosmane , qu'il eut enfin son ordre de réception. Il en fut redevable au suffrage de Louis XV. On s'était efforcé de prévenir contre lui ce Prince qui avait l'esprit juste , & un goût naturel. Après la représentation , il parut étonné qu'on parlât si mal de l'Acteur qu'il venait de voir. *Il m'a fait pleurer* , dit-il , *moi qui ne pleure guère* ; & il fut reçu sur ce mot.

S'il obéit de bonne heure à ce premier instinct du talent qui l'entraînait vers le théâtre , si pour se livrer à son goût dominant , il renonça à la profession honnête & lucrative de ses pères , c'est M. de Voltaire qui l'y encouragea , & c'est encore une obligation de plus que nous avons à ce grand homme. Ce fut un bonheur , sans doute , que la nature lui présentât un talent si

précieux pour lui ; mais ce fut un mérite de l'appercevoir dans son germe. L'Auteur de *Zaïre* avait un théâtre chez lui , rue Traversière, sur lequel il essayait quelquefois ses pièces. On amena le jeune Lekain chez M. de Voltaire. Cet excellent Juge ne tarda pas à démêler le talent véritable , au milieu de toutes les fautes de l'inexpérience. Il lui donna des leçons fréquentes, & pour s'assurer mieux de ses progrès , il le logea chez lui. Jamais Acteur ne fut à une plus illustre école, & jamais apprentissage ne fut plus fructueux & suivi d'un plus beau succès. Le jeune Eleve joua successivement devant son Maître les rôles de Séïde & de Mahomet. J'ai oui dire plusieurs fois à M. de Voltaire , qu'un des momens où l'on dût concevoir la plus grande idée de son Disciple , fut celui où dans le cinquième acte de *Mahomet* il prononça cet hémistiche sublime : *Il est donc des remords !* Lekain , lui-même , avouait qu'il eut alors un mouvement si heureux & si vrai , qu'il n'avait jamais pu le retrouver depuis. Bientôt après il débuta au théâtre , & le rôle de Séïde fut un des premiers qu'il joua , & un de ceux où il réussit le mieux.

Idolâtre de son art , il y consacrait tout son temps , tous ses soins , toutes ses dépenses. Il

est le premier qui ait eu de véritables habits de *costume*. Il les destinait lui-même , & se privait de tout pour subvenir aux frais de sa garde-robe de théâtre , dans un tems où ses appointemens étaient très-médiocres. C'est à lui & à Mlle. Clairon qu'on est redevable du *costume* sur le théâtre français.

Persuadé que le talent ne dispense pas du zèle , & que le zèle ajoute au talent, Lekain, pendant quinze ans , joua les rôles les plus pénibles trois fois par semaine à Paris , & une fois à Versailles. Ce travail ne l'empêchait pas d'accepter de petits rôles dans la Comédie , quand il se croyait nécessaire ; & l'on a vu Lekain jouer M. Giffiot dans *les trois Cousines* , & un Porteur dans *les Précieuses ridicules*. Il est vrai que depuis dix ans , sa santé très-affaiblie ne lui permettait pas de faire les mêmes efforts. La fatigue de ses rôles était en proportion de la sensibilité qu'il y mettait. Son expression n'était pas seulement l'action de ses organes , c'était le tourment d'une ame bouleversée qui retenait encore en dedans plus qu'elle ne produisait au dehors ; ses cris & ses larmes étaient des souffrances ; le feu sombre & terrible de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front , la contraction de tous ses muscles , le tremblement de

ses lèvres , le renversement de tous ses traits ; tout manifestait un cœur trop plein , qui avait besoin de se répandre , & qui se répandait sans se soulager : on entendait le bruit de l'orage intérieur , & quand il quittait le théâtre , on le voyait encore, comme l'ancienne Pithie , accablé du Dieu qu'il portait dans son sein. Il lui fallait quelque tems pour revenir à lui , pour éloigner les fantômes & sortir de la Tragédie.

Et cependant au milieu de cette illusion si complète , il veillait sur tous les accessoires que le théâtre devait rassembler autour de lui , & n'en négligeait aucun. Accoutumé à ce coup d'œil qui dirigeait tout , il n'oubliait pas l'art en s'oubliant lui-même. Les subalternes , les machinistes , les gardes obeïssaient à sa voix ; & qui jamais fut mieux remplir la scène ? Qui a su dessiner avec plus de noblesse les diverses attitudes de la grandeur , de la menace , de la fierté ? Qui a su tirer plus de parti des effets de la perspective théâtrale ?

Des études constantes & réfléchies nourrissaient & fortifiaient ses grands talents , qu'il avait enfin conduits depuis quinze ans à la plus étonnante perfection. Il travaillait sans cesse ses rôles , & avait acquis dans les Lettres & dans l'Histoire les connoissances relatives

à son art. Sensible à la poésie, on ne l'a jamais vu mutiler & défigurer les vers qu'il récitait, comme il arrive si souvent à tant d'autres, qui ne songent pas combien cette ignorance est honteuse dans des hommes dont le métier est de réciter sans cesse des vers. Il était tout aussi éloigné de cette erreur commune qui fait croire à quelques Comédiens qu'il faut négliger les détails pour faire valoir l'ensemble, & déchirer le Poëte pour bien jouer la Tragédie. Rien n'était perdu dans son jeu, & Melpomène n'avait aucun reproche à mêler à sa reconnaissance.

Rempli des chef-d'œuvres de nos Maîtres, il y avait peu de pièces où il ne fût prêt à jouer deux ou trois rôles. On l'a vu jouer Chatillon dans *Zaïre*, Thérémène dans *Phèdre*, Pirithoüs dans *Ariane*; exemple qu'il faut rappeler à ceux qui, par une vanité mal entendue, craindraient d'accepter pour le bien d'une pièce, & pour l'intérêt d'un Auteur, un rôle qui ne ferait pas de leur emploi, comme si en descendant de son emploi, on descendait de son talent.

Lekain portait dans la société beaucoup de simplicité, une conversation sage, une discussion judicieuse, même sur des objets étrangers à ses études. Un sens droit était le caractère

de son esprit ; il s'y mêlait quelquefois de la gaieté , quoique le plus souvent on apperçût en lui cette mélancolie , principe & aliment des passions qu'il éprouvait comme il savait les peindre.

On lui accordait volontiers dans le monde le degré de considération , dû à la supériorité de ses talens , faite pour tout annoblir , & pour échapper à l'ascendant des préjugés. Un Comédien mauvais ou médiocre , peut n'être qu'un Comédien ; mais un homme tel que Lekain , Prévile ou Garrick , un Acteur de cet ordre est un grand Artiste.

Un Militaire décoré s'adressa un jour à Lekain dans le foyer , & se servant des expressions les plus méprisantes sur l'état des Comédiens , il parla de leur fortune , de leurs pensions , des récompenses qui les attendaient , tandis que lui militaire , après de longs services , se retirait avec une chétive pension. L'Acteur qui avait écouté sans rien dire , lui fit cette réponse aussi noble que sensée : *Eh ! comptez-vous pour rien , Monsieur , le droit que vous croyez avoir de me dire en face tout ce que je viens d'entendre ?*

Le théâtre français n'a point fait de perte plus difficile à réparer. On peut y apporter une figure plus agréable , un organe plus facile &

plus sonore ; on peut avec le tems acquérir une connaissance égale de la scène ; mais cette ame tragique , faite pour tout sentir & tout exprimer , se reproduira-t-elle ? & renaitra-t-il un autre Lekain ?

A la nouvelle de sa mort annoncée au Théâtre , un cri de douleur s'est fait entendre de tous côtés , & s'est perdu dans un silence de consternation. On assure pourtant qu'une voix a été entendue dans ce silence , & a dit : *tant mieux*. Il faut donc que l'envie élève encore un cri sur la tombe de l'Artiste ! souvent même ce n'est pas le dernier.

On ne regardera pas sans doute ces lignes jettées précipitamment sur le papier , ces premiers traits de la douleur , comme un éloge complet de l'homme rare qui en mérite un beaucoup plus étendu & plus éloquent ; dont j'admirais le talent , & dont je chérissais la personne. Je n'ai fait que joindre ma voix à la voix publique. Mes regrets sont ceux de tous les amateurs des Lettres & du Théâtre , & pour en faire concevoir la justice , je n'ai pas besoin d'ajouter ce qui n'est que trop vrai. *Nulli flebilior quam mihi*.

P. S. J'apprends dans le moment que M. de Voltaire arrive à Paris. Cette nouvelle peut faire oublier tout à ceux qui sont sensi-

bles à la gloire & au génie ; mais cette joie même fera sentir encore davantage la perte que nous avons faite. Il trouvera Melpomène en deuil : ce deuil s'étendra jusques sur son triomphe. Il y manquera celui qui en aurait fait un si bel ornement- M. de Voltaire dira sans doute où est *Vendôme*, où est *Tancrède* ? & le public dira : où est *Lekain* ?



SUR LA MUSIQUE

THÉÂTRALE.

LE grand *Opéra Français*, malgré les efforts de ses derniers partisans, qu'il ne faut pas appeler les derniers des Romains, ne s'est soutenu pendant long-temps que par la perfection des danses & la pompe de la représentation. De toutes les Divinités de l'*Opéra*, *Terpsicore* est celle qui l'a servi le mieux. C'est en sa faveur qu'on pardonnait la bruyante monotonie & la tristesse soporifique du chant français. Aujourd'hui nos oreilles sont trop raffinées pour le supporter. Jettons un coup d'œil rapide sur le changement qui s'est opéré chez les Français, dans un art où l'Italie nous a donné les premières leçons, qui est resté long-temps parmi nous dans son enfance, & dans lequel bientôt peut-être nous n'aurons plus de Maîtres.

On admira *Lulli* avec justice. Ce n'était pas à beaucoup près un homme sans génie. Mais indépendamment de son mérite particulier, plusieurs causes différentes ont contribué à donner à ses Opéras un succès qui depuis a

dû diminuer beaucoup ; premièrement , les beautés dramatiques & la poésie de ses Opéras , où l'on trouve , quoiqu'en ait dit *Boileau* , des scènes d'un intérêt très-touchant & d'un très-beau dialogue , des morceaux d'une versification imposante & harmonieuse , & en général une diction pure & facile ; ensuite , l'époque même de ces Opéras , qui étaient alors des fêtes triomphales , dans un temps où la grandeur de Louis XIV , & l'enthousiasme qu'il avait inspiré , se répandaient sur tout , & où l'ivresse de la prospérité & des victoires , & le peu d'usage qu'on avait des Beaux Arts , devaient rendre les hommes peu difficiles sur leurs plaisirs : enfin l'accord quelquefois heureux d'une musique & d'une versification également douces , qui formant dans les belles scènes une espèce de déclamation soutenue par des voix séduisantes & par l'intérêt des situations , était relevée de temps en temps par des airs agréables , faciles à retenir & propres à devenir vaudevilles , sorte de mérite qui est fort du goût des Français. La fortune de ces Opéras a dû se maintenir quelque temps : les vieillards aimaient à répéter les airs qu'ils avaient entendu chanter dans leur enfance par *Beaumavielle* , & que *Thevenard* enseignait à leurs enfans. Les Français s'étaient accoutumés à

croire qu'il n'y avait rien de mieux que les petits airs de leurs ballets & le plein-chant de leurs scènes, lorsque *Rameau* leur donna l'idée d'une musique plus savante, plus variée & plus pittoresque. Les oreilles long-temps endormies par les Opéras de *Lulli* s'éfarouchèrent d'abord de l'harmonie de *Rameau*, & ce réveil fut orageux. Ce fut bien pis quand on entendit les intermèdes italiens, où les accens de la nature étaient rendus avec des notes, où l'on avait de l'esprit, de la grace & du sentiment avec des sons. La moitié de la France se revolta contre une si dangereuse innovation. Le parterre de l'Opéra, la Cour & la Ville furent partagés en deux factions, & ce fut presque un crime d'état d'avoir du plaisir. C'est dans le fort de ces querelles que *M. Rousseau* publia sa Lettre sur la Musique française. Elle n'était pas faite pour concilier les esprits. Quoique fondée sur de bons principes, c'était une satire violente & souvent injuste; il trouvait la musique de nos Opéras détestable, & il avait raison. Mais il ajoutait que la langue française n'était pas susceptible de bonne musique, & cette assertion est démontrée fautive par l'expérience. Toute langue dont les syllabes ne sont point trop chargées de consonnes, deviendra très-musicale entre les mains

d'un homme de génie. Les e muets sont un obstacle ; mais on peut les sauver très-souvent, & en finissant les phrases par une rime masculine, cet inconvénient disparaît. D'ailleurs on lui fit bientôt une réponse péremptoire. On avait beaucoup crié contre la nouvelle musique ; mais enfin l'on en profita, & c'est dans tous les genres un hommage que le tems fait rendre au génie. La première pièce où l'on entendit des airs détachés dans le nouveau goût, nommés depuis ariètes, fut l'acte intitulé les *Troqueurs*, joué à l'Opéra-comique. Ce théâtre forain s'était élevé depuis quelque tems sous les auspices de *Vadé*, de *Pannard*, de *Fuselier*. On jouait de petites pièces entremêlées de vaudevilles & de parodies des airs connus. M. d'*Auvergne*, auteur de l'Opéra des *Troqueurs*, fut le premier qui essaya d'y mettre une musique nouvelle dans le goût des intermèdes italiens. Elle eut un grand succès. Celui du *Peintre amoureux*, de *Duny*, fut encore plus grand. Vint ensuite M. *Philidor* qui fit *Blaise le savetier* & le *Maréchal*. Tout Paris fut ivre de ce spectacle, qui dès-lors parut trop important pour un spectacle de foire. On le réunit à la Comédie italienne, qui tombait de jour en jour, malgré son *Arlequin*, ses *Parodies* & les Comédies de *Marivaux*. Ce genre de nouveaux

Opéras-comiques s'étendit & se plia à plusieurs tons. *Vadé* & *Pannard* s'étant bornés à la gaité populaire ou villageoise, s'étaient distingués surtout par le talent du Vaudeville, qui dans sa précision, commandée par un air donné, renferme quelquefois le mérite de la difficulté vaincue. Les Musiciens engagèrent les Auteurs à aller plus loin. MM. *Philidor* & *Monfigny* traitèrent des sujets où il entrait de l'intérêt & du sentiment, quoique les pièces fussent le plus souvent mal faites & mal écrites. Enfin M. *Grétry*, plus heureux, trouva un Ecrivain d'un talent plus élevé, dans M. *Marmontel*, & le *Huron*, *Lucile*, *Silvain* firent voir que notre langue était assez musicale pour produire les plus grands effets entre les mains d'un habile compositeur. De pareilles pièces, où l'on allait s'attendrir & pleurer, & qui enchantaient les oreilles en remuant l'ame, ne s'appellèrent plus des Opéras-comiques, mais des Drames lyriques pleins de mérite & de charme. Dès-lors il ne fut pas possible d'entendre ce que nous appelons grand Opéra, & ce qui n'est qu'un grand ennui. *Castor*, la ressource & le chef-d'œuvre du théâtre, *Castor* lui-même fut peu suivi aux dernières reprises.

D'un autre côté les Italiens en possession de la plus belle musique du monde, ne savaient

pas encore l'appliquer au Drame , de manière que la réunion de ces deux arts tendît au même but , & que l'intérêt de l'action se joignît au plaisir de l'oreille.

Les scènes de Métastase étaient pleines de situations frappantes , mais forcées , d'un dialogue ingénieux & brillant , mais de scènes beaucoup trop longues ; toujours subdivisées suivant un usage tyrannique , en deux ou trois intrigues , afin que la première , la seconde & la troisième *amoureuses* vinssent à leur tour chanter leur ariette , & que chaque *virtuose* eût de quoi faire briller son organe. Des Drames dans lesquels un art était ainsi entièrement sacrifié à un autre , ne pouvaient produire qu'un ensemble monstrueux. Les Musiciens s'apercevant qu'on ne pouvait ni s'intéresser à des pièces si mal construites , ni écouter pendant cinq ou six heures , ne songeaient pas même à l'effet total , abandonnaient tout le récitatif des scènes à des mains subalternes , & réservaient tous les efforts de leur génie , toute la richesse de la musique pour des airs d'expression , admirables à la vérité , mais qui avaient le défaut de ne pas former un ensemble. Quant aux airs qu'on appelle de bravoure , ils n'avaient d'autre objet que de faire valoir la flexibilité d'une belle voix dans les difficultés vain-

cues, & dans tous les passages du chant. A l'égard des autres, le talent des Picini, des Sacchini, des Iumelli y avait développé toute la puissance de leur art. Il était impossible de porter plus loin l'expression de la mélodie. Mais outre que tous ces airs isolés ne produisaient qu'un effet momentané, quelquefois encore entraînés par le torrent, ces grands Maîtres y avaient mis un luxe & une affectation qui nuisaient au beau naturel, qui est la perfection de tous les arts. Il en résultait que l'Opéra italien, qui n'avait que de la musique, était un très-mauvais spectacle, & que l'Opéra français magnifique en décorations, & charmant dans ses ballets, ne manquait que de musique.

C'est dans ces circonstances qu'un homme de génie, qui avait fait exécuter en Italie, avec un grand succès, le premier Opéra qui offrit un ensemble dramatique, essaya de faire à Paris avec son Iphigénie, ce qu'il avait fait à Rome avec son Orphée. Cet opéra d'Iphigénie dont le fonds était celui de la fameuse tragédie de Racine, était resserré en trois actes, sans développemens & sans épisodes; chaque scène était coupée par des airs analogues à la situation, ce qui est la forme essentielle à tout drame musical, & ce qu'avait ignoré Quinault, parce que de son tems la bonne musique n'é-

tant pas née , il ne pouvait donner à Lulli que ce que Lulli demandait , c'est-à-dire , des scènes à réciter.

Quoique l'opéra d'Iphigénie fût très-inférieur aux belles compositions d'Italie , dans la partie du chant , cependant il était fort au-dessus de tout ce que nous connaissions , & il devait réussir. L'avantage du sujet , l'un des plus heureux qu'il y ait , pour l'intérêt & la pompe du Spectacle , une marche rapide & pittoresque débarrassée de ce long & ennuyeux récitatif dont Lulli & ses successeurs nous endormaient depuis si long-temps , des chœurs mis en action & substitués aux anciens chœurs , qui n'étaient guères que du bruit , quelques airs qui avaient de l'expression , quoique trop souvent faibles de mélodie , de beaux morceaux de récitatif obligé , presque inconnu auparavant sur notre théâtre lyrique , l'art de tirer de grands effets des accompagnemens & de rapprocher l'orchestre de la scène beaucoup plus qu'on n'avait fait jusqu'alors , voilà tout ce qui devait assurer le succès d'Iphigénie , & peut-être encore celui d'Orphée qui la suivit , & qui moins intéressant pour le fonds , l'emportait de beaucoup pour la musique. C'était le chef-d'œuvre de l'Auteur , & le seul de ses ouvrages où l'on sentit qu'il s'était pénétré de la science des Maî-

tres d'Italie , le seul où le chant fût en général d'une beauté supérieure.

Vint ensuite Alceste. Ici le caractère de la musique s'était joint à l'inconvénient du sujet pour n'en faire le plus souvent qu'une lamentation bruyante & monotone. Le talent de M. Gluk s'y manifestait par plusieurs morceaux d'un grand effet ; mais cet effet même était affaibli par la continuité d'un bruit assourdissant & inévitable , lorsque l'on tire toutes ses ressources de son orchestre. Je me permis alors, en rendant hommage au mérite de M. Gluk, d'observer ce qu'en général on paraissait désirer dans sa composition , & ce qui manquait à ses Opéras. Mes observations étaient d'un homme qui respecte le talent , & qui ne juge des arts que par le plaisir qu'ils lui font , & par celui qu'il en attend. On me répondit avec aigreur. On me demanda si j'étais savant en musique , & je fus obligé de prouver ce que tout le monde savait , que pour juger des effets d'un art il ne fallait pas être artiste. Rien ne fait mieux voir qu'on est souvent obligé de démontrer ce qui est clair.

Je rappelai qu'il y a dans les Arts deux parties ; l'une élémentaire & mécanique ; elle n'est connue que des Artistes ; eux seuls ont le droit d'en parler ; l'autre est le résultat des

opérations d'un art. Elle a pour juge quiconque a un sens droit, & des organes sensibles. Je ne crois pas que l'on me conteste ce principe. Si on le rejetait, il faudrait que les Artistes n'eussent plus de juges que leurs Confrères. Je doute qu'ils admissent cette conséquence. Un homme qui ne connaît ni les règles du dessin, ni celles de la peinture, ne saura pas en quoi pèche une figure mal dessinée, ni d'où naît le défaut de lumière ou d'ombre, ni pourquoi telle couleur est mal choisie. Mais il dira fort bien : cette tête a l'expression convenable au sujet ; son attitude a tel caractère ; la situation de ces personnages se présente à mon imagination ; la couleur de ce paysage est celle de la nature ; ces objets, ces sites sont gais ou tristes, &c. de même un homme qui ne fait pas la composition, ne dira pas si telle musique est correcte & savante ; il ne raisonnera pas sur les combinaisons harmoniques, ni sur les procédés d'une phrase musicale. Voilà les *moyens de l'art*. Mais cet air, dans cette situation, a-t-il l'expression suffisante ? Ce chant est-il varié ou monotone ? Est-il pauvre ou riche ? Réunit-il les modulations qui doivent porter dans mon ame tel sentiment ? Ce duo est-il bien placé ? Est-il naturel ? Produit-il un effet analogue à la scène ? Voilà ce que peut

examiner tout homme qui a de l'oreille & du bon sens. On peut donc , sans savoir la musique , parler des beautés ou des défauts d'un drame musical , sans s'exposer à entendre cette phrase si orgueilleusement & si gratuitement répétée par ceux qui à peine ont appris à solfier : vous ne savez pas la musique : n'en parlez pas.

Après avoir ainsi établi le droit de dire mon avis , je le dis encore plus librement sur *Armide*, la dernière des productions de M. Gluk. Deux chœurs & un duo du cinquième acte en faisaient tout le mérite. C'est-là surtout que l'on sentit tout ce qui manquait au musicien , & tout ce dont il voulait nous apprendre à nous passer. Il y avait de ces cris de douleur , qui sont un des grands moyens de M. Gluk , & qui bien placés & bien ménagés , donnent au récitatif une expression qu'il n'avait pas avant lui. Mais quand ces cris reviennent trop souvent , quand on les entend à tout moment , comme dans *Armide* & dans *Alceste* , lorsque dans les airs même ils prennent la place de ces phrases de chant , à la fois pathétiques & mélodieuses , qui vont à l'ame sans effrayer l'oreille , & telles qu'on les admire dans les beaux airs des Italiens & de leurs élèves ; alors on est assourdi plutôt qu'ému ; ce rude ébranlement des organes nuit à l'émotion de l'ame ; on s'appér-

goit que l'auteur a mis trop souvent toute son expression dans le bruit & tous les moyens dans ses cris. Cette affectation de contrefaire la nature , est fort différente d'un art fondé sur une imitation embellie , qui doit plaire en ressemblant. Je ne viens point entendre le cri de l'homme qui souffre. J'attends de l'art du Musicien qu'il trouve des accens, douloureux sans être désagréables ; je veux qu'il flatte mon oreille en pénétrant mon cœur , & que le charme de la mélodie se mêle à l'impression que je ressens. Je veux remporter dans ma mémoire sa plainte harmonieuse , qui retentisse encore dans mon oreille , & me laisse le desir de l'entendre encore , & de la répéter moi-même. Mais si je n'ai entendu que des clameurs de désespoir, des gémissemens convulsifs , je puis trouver cela fort vrai , mais si vrai , que je n'y reviendrai pas.

D'ailleurs dans *Armide* le Musicien avait été fort mal servi par le Poëme qui est plein de beautés dramatiques , mais dont la marche n'est point du tout favorable à la musique. Ce récitatif éternel est nécessairement sans effet. J'en appelle à tous les spectateurs de bonne foi , à tous ceux qui savent par cœur ce fameux monologue ,

Enfin il est en ma puissance , &c.

Ce morceau , médiocrement déclamé , produirait une impression très-vive: Il n'en produit aucune , absolument aucune , avec la musique de M. Gluk. Or , quel plus grand contresens que d'allier deux arts , dont l'un affaiblit l'autre ? Qu'on se rapelle encore le songe d'Armide.

Et par un charme inconcevable
Je me sentais contrainte à le trouver aimable ,
Dans le fatal moment qu'il me perçait le cœur.

Déclamez ces beaux vers , ils vous enchanteront : écoutez-les dans l'opéra d'Armide , ils vous glaceront. Voyez la première scène , cette réponse sublime d'Armide , qui , lorsqu'on l'a entretenue long-temps de la gloire de ses charmes qui triomphent de tous les guerriers Chrétiens , s'écrie :

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous.

Qu'une bonne Actrice prononce ce vers , il vous transportera : dans l'opéra , lorsque ce vers a été chanté , il ne différerait en rien du long ramage que venaient de faire entendre les suivantes d'Armide , & avec lequel il devait faire un contraste si frappant.

M. Gluk est , sans doute , un homme de génie , puisqu'il a fait *Orphée* , & dans ses autres

Opéras , plusieurs morceaux dignes de son *Orphée*. Ses Opéras sont les premiers qui aient été construits sur un plan à la fois musical & dramatique , soit qu'il ait lui-même dessiné ce plan , comme ses amis lui en font honneur , soit qu'il ait suivi celui de Calfabigi dans *Orphée* , & dans *Iphigénie* , celui qu'avait tracé le Comte Algaroti. Quoiqu'il en soit , ces Opéras sont les premiers qui aient été purgés des défauts de ceux d'Italie & de ceux de France. Les drames de Métastase , très-agréables à lire , ainsi que ceux de Quinault , offraient toujours sur le théâtre une intrigue double & triple qui détruisant l'unité , détruisait l'intérêt. Presque tous ses airs étaient placés à la fin des scènes , pour obéir à l'usage qui voulait que la cantatrice ou le virtuose sortît du théâtre après avoir chanté son *aria*. Ces airs ainsi détachés du dialogue , étaient devenus trop souvent un brillant hors-d'œuvre où le Musicien déployait tout le luxe de son art pour faire valoir le gosier d'une actrice ; & cependant , ce hors-d'œuvre était , & même est encore , la seule chose qui soutienne l'Opéra Italien , parce que le peu d'intérêt d'un drame partagé en deux ou trois épisodes , & la longueur excessive du spectacle , & la simplicité trop nue d'un récit

tatif insipide, n'attirent pas d'ailleurs une grande attention.

D'un autre côté, l'Opéra Français surchargé de ballets, le plus souvent étrangers à l'action, & dénué d'airs, n'était guères qu'un récitatif éternel, & l'on n'y connaissait l'harmonie que dans quelques chœurs de Rameau, & la mélodie que dans les airs de danse, les plus parfaits que l'on ait composés.

Orphée, exempt de tous ces défauts, dut réussir en Italie & en France ; en Italie, parce qu'indépendamment des beautés musicales, on trouvait, pour la première fois, un ensemble soutenu, un spectacle resserré dans les bornes d'une durée raisonnable ; un drame attachant par l'unité d'action, malgré les fautes de vraisemblance ; enfin, un récitatif plus travaillé, plus fort, plus adapté à la scène : en France, parce qu'on entendait, pour la première fois, sur notre théâtre lyrique, ces airs d'expression appliqués aux situations dramatiques ; parce que, pour la première fois, dans cet opéra & dans celui d'Iphigénie qui l'avait précédé, le chant mesuré venait faire partie de la scène, auparavant partagé entre l'assoupissante uniformité du récitatif & le vacarme des chœurs.

Telle est l'heureuse révolution dont M. Gluk

est l'auteur, & qui doit lui faire un honneur immortel. Mais par une fatalité singulière, & par une espèce de contradiction entre ce qu'il a fait d'abord, & ce qu'il fait aujourd'hui, peut-être retarde-t-il les progrès d'un art qu'il avait d'abord avancé; je m'explique. Soit que la nature de son talent le porte plutôt aux effets de l'harmonie qu'à l'invention du chant, & que puissant & fécond dans la partie instrumentale, il soit faible & pauvre dans la mélodie, qui pourtant est en musique la qualité la plus heureuse & la plus rare, comme le style en Poésie; soit que des idées systématiques se soient jointes à cette disposition naturelle; soit qu'il ait eu l'ambition de créer une musique théâtrale qui ne fût qu'à lui, & d'échapper ainsi à toute comparaison; soit qu'enfin toutes ces causes se soient réunies ensemble: quoi qu'il en soit, il est certain qu'à l'exception d'*Orphée*, M. Gluk dans ses autres compositions semble avoir pris à tâche de bannir le chant du drame lyrique, & paraît persuadé, comme ses partisans le répètent, que le chant est contraire à la nature du dialogue, à la marche des scènes & à l'ensemble de l'action.

Ce n'est pas en Italie qu'une pareille religion pouvait prospérer; on y aime trop la musique. Aussi n'y a-t-il risqué que son *Orphée*, où il y a de

la musique. Mais en France, où il a débuté par son *Iphigénie*, qui a eu un grand succès, il a pu croire qu'il trouverait d'autant plus de facilité pour établir son système, que ceux des Français qui avaient vu l'Opéra d'Italie, n'avaient guères été frappés que de ses défauts. M. Gluk pouvait trouver de grands avantages à bâtir sur un plan absolument neuf. Quoiqu'il y ait de beaux morceaux de chant dans *Orphée*, ceux de Galuppi, d'Iumelli, de Sacchini, de Picini, ces airs admirables, chantés d'un bout de l'Europe à l'autre, ces chefs-d'œuvre pathétique & de mélodie, dans lesquels les Compositeurs, en portant l'expression du sentiment au plus haut point, se sont garantis de ces faux ornemens si justement reprochés à l'Italie, ces grands ouvrages pouvaient offrir un objet de comparaison, dans lequel toute la supériorité n'aurait pas été du côté de l'auteur d'*Orphée*. Mais si l'on écarte le chant, si l'Opéra se soutient avec un récitatif plus animé, avec des chœurs mieux dessinés & plus pittoresques, avec des morceaux de récitatif obligé, que fait valoir la science des accompagnemens, il est clair que M. Gluk a créé un art nouveau, qu'il est seul dans son genre, & que sa place est unique.

La marche qu'il a tenu dans ses compositions
successives

ſuccéſſives rend ces idées très-probables. Il y a peu de chant dans *Iphigénie* ; les airs en ſont trop ſouvent faibles. Il y en a encore moins dans *Alceſte*. Enfin il a pris le parti de travailler ſur un ancien Opéra , coupé en cinq actes , plein de longs monologues , dans lequel il n'y a pas un ſeul air proprement dit , ſi ce n'eſt dans les ballets ; & quand tous les Muſiciens s'accordent à penſer que tous les Opéras de Quinault , quoique pleins de beautés , ſont coupés d'une manière très-peu favorable à la muſique , M. Gluk ſeul n'eſt point frappé de cette difficulté. Que conclure de cette étrange entrepriſe , ſi ce n'eſt que l'Auteur eſt perſuadé que les airs d'exprefſion , les ſeuls qui admettent le chant dramatique , ne ſont point du tout néceſſaires au drame lyrique , & qu'avec du récitatif & des chœurs , avec de l'harmonie , on eſt sûr d'atteindre à la perfection de ce ſpectacle ?

Ecoutez les maximes de ſes partiſans , & vous y verrez la confirmation de cette doctrine. Ils admirent en lui cet *art de noter la parole* , qui ſeul , diſent-ils , eſt conforme à l'eſprit de la ſcène. Ils affectent de ne voir dans les airs italiens que les défauts qui les défigurent ſouvent ; & de ce qu'on a abuſé d'un art ; ils concluent que l'art n'exiſte pas. Ils conviennent qu'il y a un grand nombre de ces airs

du goût le plus simple & le plus pur , qui expriment toutes les passions , la tendresse , la douleur , la jalousie , & qui sont faits pour émouvoir autant que pour plaire ; & ils persistent à soutenir que ces airs qui peignent les passions en général , ne peuvent pas s'appliquer à une situation particulière , & que s'ils sont pleurer dans un concert , ils refroidiront sur la scène.

Je pense au contraire , que c'est dans la mélodie expressive de ces airs , que réside la puissance première , le premier charme de la musique ; que tout Opéra doit être distribué de manière qu'il y ait dans chaque scène un ou deux de ces airs faits pour exprimer la situation du personnage , à moins que la scène n'amène plus naturellement un *duo* , un *trio* , un *quatuor* , ou un chœur analogue à l'action ; que cette déclamation notée qu'on veut substituer au chant mesuré , quelquefois expressive & si souvent monotone & criarde , est généralement très-inférieure à la déclamation naturelle , & ne doit occuper de place que ce qu'il en faut pour exposer ce qui n'est que de fait , & pour amener le chant ; que le son étant par lui-même une sensation rapide & fugitive , ne peut faire une impression forte , qu'en se reproduisant par une variété de formes qui ne

nuise pas à l'unité du dessin , par ces retours que l'oreille attend & retrouve avec tant de plaisir , enfin par toutes les richesses du chant régulier & périodique.

On objecte qu'il n'est pas naturel de chanter un air de cette nature dans une situation passionnée , que c'est un moyen d'arrêter la scène & de nuire à l'effet.

Je trouve ces objections absolument illusoires. D'abord dès qu'on admet le chant , il faut l'admettre le plus beau possible , & il n'est pas plus naturel de chanter mal que de chanter bien. Tous les arts sont fondés sur des conventions , sur des données. Quand je viens à l'Opéra , c'est pour entendre de la musique. Je n'ignore pas qu'Alceste ne faisait pas ses adieux à Admète , en chantant un air. Mais comme Alceste est sur le théâtre pour chanter , si je trouve sa douleur & son amour dans un air bien mélodieux , je jouirai de son chant en m'intéressant à son infortune. Car je suis venu pour cela , comme à la Comédie française lorsque je viens voir Zaïre , je m'attends à pleurer sur les malheurs de l'amour , & à entendre des vers charmans.

Ensuite pourquoi donc un air de ce genre ; avec quelqu'étendue que la musique s'y développe , arrêterait-il l'action , & me refroidirait-il ;

s'il est bien placé, s'il exprime les sentimens du personnage, s'il ne s'écarte jamais du motif principal ? Et quel autre moyen le personnage a-t-il de me pénétrer de sa situation, & de m'émouvoir fortement ? Est-ce sa Mélodie, qui, le plus souvent, me fait desirer qu'il parle ? Cet air que l'on voulait lui interdire, je l'attends pour être ému. J'attends qu'il chante pour savoir ce qu'il a dans l'ame ; car le chant est son langage. Consultons l'expérience. Quoi ! dans Lucile, dans Silvain, dans la Colonie, où par une bisarre alliance la musique succède à la parole ; un air mélodieux & pathétique m'émeut jusqu'aux larmes, & je ne me prêterais pas à la même illusion, quand le chant mesuré succède au récitatif ! Il m'est impossible de comprendre jamais un raisonnement si peu probable.

Allons plus loin. L'attrait de la bonne musique est si grand, qu'elle plaît même lorsqu'elle est déplacée. Rien n'est moins raisonnable que le fameux duo d'*Orphée & d'Euridice*, *Quels tourmens insupportables !* car assurément ils s'affligent sans aucune raison. Mais ce duo est si beau, qu'on oublie l'in vraisemblance ; & si la musique produit cet effet, même lorsqu'elle est hors de place, peut-on dire qu'elle refroidira l'action, lorsqu'elle y sera bien amenée ? En un mot

J'aime la musique que l'on chante & les vers que l'on retient.

Depuis que ces réflexions ont été écrites, on a joué l'Opéra de Roland, dans lequel on a suivi les principes que je viens d'exposer & le succès les a pleinement justifiés; ce n'est pas qu'une pastorale héroïque, telle que Roland, puisse jamais produire, à beaucoup près, un effet aussi grand qu'une Tragédie telle qu'Iphigénie, ou même que les morceaux tragiques des autres Opéras de M. Gluk; mais les airs de M. Picini ont prouvé que le chant se prêtait à tout, & pouvait déployer toutes ses richesses sans négliger l'expression. Ce qui lui manque du côté de l'ensemble, peut s'acquérir par l'expérience, & il faut entendre Atys, pour savoir ce qu'il peut faire dans les grandes situations dramatiques. Ce n'est pas que je veuille en conclure, qu'il faille pour cette musique exclure celle de M. Gluk; c'est au contraire cette intolérance exclusive que j'ai toujours blâmée dans les partisans de M. Gluk, qui voulaient que sa musique fût la seule propre au drame, la seule qu'on entendit sur le théâtre de l'Opéra. Écoutons tout. Tel Artiste excelle dans une partie, & manque d'une autre. *Non omnia eidem dii dedere.*

L'Allemagne a perfectionné la musique instrumentale; l'Italie est la patrie du chant, & les Français l'emportent sur l'une & l'autre pour les airs de danse. Jouissons de tout & n'excluons rien,



DIALOGUE

ENTRE ALEXANDRE

ET UN SOLITAIRE DU CAUCASE.

L'ARMÉE d'Alexandre était campée près du Caucase. Chassant un jour dans les bois voisins de ces montagnes, il fut surpris d'un orage violent qui dispersa tous ceux de sa suite. Seul, & s'avancant au hasard, il aperçut près d'un rocher quelques plantations qui lui firent juger que ce lieu était habité ; il vit de la fumée sortir par les fentes du rocher : il s'approcha & découvrit une caverne qui lui parut assez commode & suffisamment éclairée. Il entra : un vieillard occupé dans ce moment à faire cuire des herbes, le reçut avec un front serein & un air assuré, & remarquant qu'il était fort échauffé, lui présenta de l'eau & du lait. Je n'ai pas d'autres liqueurs, lui dit-il, choisissez. Le Prince se rafraîchit, & regarda son hôte avec quelque surprise. Vous ne savez pas, lui dit-il, qui vous recevez ? Non, répondit le vieillard. Mais il fait mauvais temps, vous êtes las & égaré ; ma demeure vous offre un azile ;

vous pouvez en profiter ; il n'est pas besoin que je sache votre nom pour cela. Mais, repliqua le Prince , vous savez sans doute qu'il y a une armée dans ce pays ? . . . Je l'ignore. Qui me l'aurait dit , & pourquoi le saurais-je ? Je ne vois personne , & je ne crains rien. Vous ignorez , reprit le Roi , que l'armée d'Alexandre est campée près d'ici , & le nom d'Alexandre au moins n'est pas venu jusqu'à vous ? . . . Non. Quel est cet Alexandre ? Qu'a-t-il fait ? . . . Ce qu'il a fait ! il a conquis l'Asie ; il a détrôné celui qu'on nommait le Roi des Rois ; il a soumis . . . je crains bien , dit le vieillard , s'approchant de la porte de sa caverne , que cette pluie abondante ne détruise quelques légumes que j'ai semés il n'y a pas long-tems. Vous devriez bien , dit le Prince de plus en plus étonné , faire plus d'attention à ce qu'on vous dit d'un Roi dont vous êtes le sujet. Le sujet ! dit en souriant le Philosophe solitaire. Oui , reprit Alexandre ; il vient de soumettre ces contrées qui obéissaient à Darius ; vous êtes actuellement sous son empire ; & peut-être seriez-vous enfin surpris , si je vous disais que c'est Alexandre même à qui vous parlez. Vous êtes cet Alexandre ! dit le vieillard , en mettant sur une petite table ses herbes qui lui semblaient assez cuites , j'en suis charmé . . . Voulez-vous

goûter de mon potage ? Alexandre se leva , & fit quelques pas , comme un homme qui ne fait où il en est. Enfin il se rassit , & dit au vieillard avec beaucoup de douceur : je voudrais savoir par où j'ai pu m'attirer le mépris que vous me témoignez.

LE PHILOSOPHE.

Votre reproche est injuste ; je ne vous méprise point : vous êtes dans l'erreur commune à tous les hommes , qui veulent que tout ce qui les regarde soit intéressant pour les autres comme pour eux-mêmes. Que m'importe qu'Alexandre , que je ne connais pas , ait vaincu Darius que je ne connais pas davantage ? Pourquoi voulez-vous que je fasse plus d'attention à vos conquêtes qu'à mes légumes ? J'ai dû vous offrir ici tout ce qui pouvait vous être utile ; je l'ai fait , je ne vous dois rien de plus ; je ne suis point votre sujet , car je n'ai pas besoin de vous. Ceux qui vivent dans une société dont l'autorité d'un Prince est le soutien , doivent lui obéir , parce que c'est lui qui met leurs biens & leur personne en sûreté ; ils vivent sous sa sauve-garde. Moi qui n'ai pour maison que cette caverne , & pour bien que le terrain que j'ai défriché autour de moi ; je ne suis sujet que

des élémens. Vous avez trouvé ici un asyle , & sûrement je n'en irai jamais chercher chez vous. Cependant je ne vous méprise point , puisque vous ne m'avez point fait de mal ; je ne vous estime pas non plus , puisque je ne vous connais pas.

ALEXANDRE.

Ce que je vous dis ne me fait-il pas assez connaître ? J'étais Roi d'une petite Province de la Grèce , nommée la Macédoine , & je le suis aujourd'hui de tous les pays qu'arrosent le Tigre , l'Euphrate , l'Oxus. J'ai vengé ma patrie , que Xercès avait voulu opprimer. J'ai renversé ce superbe trône de Perse , élevé sur tant de trônes détruits ; & je ne cesserai de conquérir que lorsque je toucherai les bornes dont la nature a resserré notre globe. Je me suis avancé dans l'univers , & rien ne m'a résisté.

LE PHILOSOPHE.

Alexandre , écoutez-moi. De si grands dessein , exécutés avec si peu de forces , marquent une ame élevée & des talens rares. Le nom de vengeur de votre patrie justifie , autant qu'il est possible , celui de conquérant : mais vous ne sauriez vous dissimuler que vous avez fait

beaucoup de mal , & vous pouviez faire beaucoup de bien. Après avoir vaincu Darius , peut-être eût-il mieux valu vous contenter de reprendre les Provinces que les Persans ont usurpées sur les Grecs , & le replacer vous-même sur le trône où vous pouviez vous asseoir ; il y avait un orgueil bien sublime à pardonner au Roi des Rois. Lorsqu'on a ébranlé un destin illustre , il y a plus de gloire à le rétablir qu'à l'abattre. Vous auriez gouverné votre pays , qui sans doute souffre de votre éloignement ; & il valait mieux être utile à la Macédoine , que redoutable à l'univers.

ALEXANDRE.

Quoi ! la gloire de commander à tant de peuples....

LE PHILOSOPHE.

Est moins rare que vous ne croyez. Il est plus commun , peut-être plus aisé , de faire de grandes choses que de remplir ses devoirs. Du fond de ma caverne , jettant un regard vaste sur l'étendue du globe , & sur cette chaîne d'âges , qui ont enfanté & détruit tant d'événemens , le monde m'offre deux différens tableaux : je vois d'un côté les forfaits illustres,

les vertus sublimes , les malheurs célèbres, les destructions affreuses , les attentats de l'ambition , les horreurs des vengeances , & ces révolutions des Empires , que l'on nomme jeux de la fortune , & qui ne sont que les effets nécessaires de nos passions : & de l'autre côté j'apperçois une infinité de crimes obscurs , de bassesses ignorées , de noirceurs domestiques ; une multitude d'infortunés , dont les sanglots poussés dans le secret de leurs demeures , sont étouffés par le bruit des armes & des malheurs publics , & un détail immense de misère & de méchanceté qui se perd dans la foule des grands événemens. Au milieu de ce tourbillon , la seule espèce de bonheur que l'on puisse trouver sur la terre , consiste à ne point faire de mal , & à n'en point souffrir. C'est le partage d'un petit nombre d'hommes ; j'ai voulu que ce fût le mien ; je me suis retiré ici dès l'âge de vingt ans avec des livres & quelques ustensiles nécessaires à la vie : il y a quarante ans que j'y suis , & je n'ai pas encore éprouvé ce dégoût de soi-même que l'on appelle ennui , & qui est un des plus grands maux de l'humanité. Pour vous , vous avez été acteur dans le premier des tableaux que je viens de tracer ; vous avez paru sur la terre , & elle a tremblé. Votre vie a été illustre , mais agitée , & souvent funeste.

La mienne a été obscure, mais paisible & innocente. Jugez qui de nous deux a le plus approché de ce bonheur, qui est le but commun de tous les hommes ?

ALEXANDRE.

On ne peut vaincre son caractère. Vous étiez né pour cette caverne, & moi pour l'univers : il y a dans mon ame une hauteur que rien ne peut abaisser. Croyez moi, il est quelque plaisir à se représenter que tant de milliers d'hommes vous soumettent tous les droits de leur existence, & ne respirent que par notre ordre. Il me semble que je vaud mieux que les autres, puisque je les force de m'obéir. Cependant comme la prospérité peut aveugler, je serais charmé qu'un homme tel que vous, sage de quarante ans de réflexions & de solitude, voulût m'accompagner & m'éclairer. Venez, soyez mon ami ; je fais conquérir ; vous m'apprendrez à gouverner.

LE PHILOSOPHE.

Alexandre, il n'y a qu'un quart-d'heure que je vous vois, & vous me demandez un sacrifice que je ne ferais pas à un homme que je connaît-

trais aussi bien que moi-même. Quarante ans de sagesse ne finiront point par une faute. Croyez moi, Prince ; la vérité est en ce moment assise entre nous deux ; elle parle par ma bouche , & vous l'écoutez ; mais si je vous suivais à la Cour, je laisserais la vérité dans ma caverne : ce n'est qu'ici que je puis la dire & que vous pouvez l'entendre.

ALEXANDRE.

Non, ne craignez rien ; elle ne me déplaîra jamais ; & d'ailleurs la philosophie ne vous apprend-elle point à hazarder tout pour faire connaître aux Rois leurs devoirs ; & dussiez-vous en souffrir, ne devez-vous pas vous rendre utile au monde , plutôt que de vous occuper ici d'une sagesse oisive ?

LE PHILOSOPHE.

J'ai passé de beaucoup l'âge des sacrifices & des grands efforts. Ceux que l'on fait au mien ne peuvent être que l'ouvrage de l'ambition , & l'on ne commence pas si tard à en avoir. Ce long oubli de tout éteint toute espèce d'enthousiasme ; la retraite n'enseigne pas à gouverner les hommes , & en ôte jusqu'à la volonté. Je

désire le bien de tous , mais je ne suis propre qu'au repos. C'est à vous qui vous êtes chargé de la destinée de tant de peuples , c'est à vous à songer quel fardeau vous vous êtes imposé. Votre tâche la plus pénible vous reste à remplir , & si les hommes ne sont pas heureux sous vos loix , vous serez coupable de les avoir conquis.

Alexandre dit adieu au vieillard philosophe ; & rejoignit les siens. Il était rêveur , & commençait à s'interroger sur ses conquêtes. On annonça que l'ennemi paraissait. La trompette sonna , & il oublia tout.

Fin du Tome quatrième.



say
082945

